

POÉSIES

DU CŒUR.

IMPRIMERIE DE F. MALTESTE ET C^{ie}, SUCCESSIONS DE CARPENTIER-MÉRICOURT,
Rue Trainée, Nos 15 et 17, près Saint-Eustache.





Où donc est-elle notre étoile?





POÉSIES DU COEUR.

PAR

M^{me} MÉLANIE WALDOR.

.. . . . Parlons d'après notre âme.
Le cœur seul est poète, ô Chénier ! tu l'as dit.

ÉVARISTE BOULAY-PATY.
(Ode à André Chénier.)



PARIS.

LOUIS JANET, RUE SAINT-HONORÉ, 202, PLACE DU PALAIS-ROYAL,
ET RUE SAINT-JACQUES, n° 59;

ISIDORE PESRON, RUE PAVÉE-S.-ANDRÉ-DES-ARTS, 13.

— 0 —
1835.



A mes Amis.



. Parlons d'après notre âme.
Le cœur seul est poète, ô Chénier ! tu l'as dit !

(*Ode à André Chénier.*)

ÉVARISTE BOULAY-PATY.



A MES AMIS.



Ne me demandez pas de donner à mes chants
Un vol plus élevé : ce qu'ils ont d'harmonie
Je le dois à mon cœur, et non pas au génie.
Si mes accords parfois sont simples et touchants,
C'est qu'éloignant toujours une trompeuse amorce,
Je n'ai jamais voulu leur donner plus de force.
Laissez-moi donc, long-temps amusant mes loisirs,
Changer encor, tout bas, ma peine et mes plaisirs.

Que peut faire un poème au bonheur d'une femme?
Mes vers sans avenir redisent de mon âme
Les rêves du passé, les rêves de l'instant,
Comme l'écho redit tous les sons qu'il entend.
Quand l'aigle prend son vol vers son aire inconnue,
L'oiseau, dont l'aile faible effleure à peine l'eau,
Tomberait s'il voulait le suivre dans la nue :
Et moi, je le sens bien, je suis comme l'oiseau.

De mes vers, après moi, si gardant la mémoire,
Ceux qui les auront lus aiment mon souvenir,
Que puis-je désirer de plus dans l'avenir,
Moi qui n'attends de lui ni couronne ni gloire!

Tous ces biens fugitifs, qu'entourent tant d'ennuis,
Ressemblent à ces feux, enfans trompeurs des nuits;
Plus ils brillent d'abord, plus ils trompent ensuite :
Je les connais trop bien pour en être séduite.
J'ai vu de jeunes fronts, tout rayonnans d'orgueil,
Passer d'une heure à l'autre, en se couvrant de rides,

Du triomphe au dépit et de la joie au deuil.

En tremblant j'ai suivi ces changemens rapides,

Et, sur mon sein pressant ma fille encore enfant,

J'ai dit, fixant sur elle un regard triomphant :

« Elle seule est ma gloire ! Eh ! quelle est la couronne

« Qui peut jamais valoir les baisers qu'elle donne ? »

Et puis, j'ai dit encore en regardant mes vers :

« Vous aussi, je vous aime ! et, si c'est un travers,

« Ce travers a du moins, sur de brillantes ailes,

« Emporté bien souvent mes heures et mes jours ;

« Et je me suis promis de vivre ainsi toujours !

« Je garderai ma lyre et ses cordes fidèles,

« Sans les monter jamais, de peur de les briser :

« J'aime mieux craindre un peu que de beaucoup oser. »

Dans les vers d'une femme il est un secret charme

Qui fait qu'en les lisant on répand une larme,

Avant d'avoir pensé même à les trouver bien ;

Quand ce charme-là fuit, il ne reste plus rien :

Car il est son génie, et rien ne le remplace ;

Ce qu'elle gagne en force, elle le perd en grâce.

Sans être lu, son livre, échappant à la main,

Vous fait dire : « C'est bien, j'achèverai demain. »

Oh ! ne me dites plus : « Un recueil sans poème
Est un recueil perdu. » Je veux, restant moi-même,
Suivre de mes pensers le fil sans but souvent,
Comme je suis d'un bois les longues avenues,
Sans jamais m'arrêter à voir auparavant
Où pourront me mener ses routes inconnues.

LE PÊCHEUR * ,

IMITATION DE GOETHE.



Le pêcheur , qui les suit d'une vue attentive ,
Sait qu'il doit à l'un d'eux le chant qui l'a frappé ,
Mais il demande en vain à l'écho de la rive
Auquel des deux le chant est échappé !

(Rêverie.)

D'un lac tranquille et pur effleurant la surface ,
Dans sa barque légère un pêcheur a glissé ,
A sa suite traînant un sillon qui s'efface
Comme un souvenir du passé.

* C'est à la traduction , pleine de couleur , et de grâce que M^{me} Ernestine Pankoucke a faite des poésies fugitives de Goëthe que j'ai dû l'idée de mettre en vers *le Pêcheur et le Roi de Thule*

Il est jeune, il est beau, sa voix est douce et tendre;
Dans l'espoir de son âme, il rêve un heureux jour,
Il chante; et près de lui tout se tait pour l'entendre,
Car son chant est un chant d'amour.

C'était l'heure où des cieux tombe lentement l'ombre,
Où le regard lassé ne fait plus qu'entrevoir,
Où chaque instant qui fuit jette un voile plus sombre
Sur le front étoilé du soir.

Et la jeune beauté solitaire et muette,
Qui venait sur la rive aspirer la fraîcheur,
De son trouble naissant vaguement inquiète,
Écoutait les chants du pêcheur.

« J'ai vu fuir ma vingtième année,
Et nul cœur n'a compris ce qu'a mon cœur d'amour;
Et nulle vierge encore, au soir de la journée,
Ne m'a donné la fleur fanée
Qui toucha son sein tout un jour !

« Ma barque abandonne la rive
Sans qu'une douce voix dise le mot adieu,
Sans qu'un regard craintif sur les flots me poursuive,
Sans qu'une prière plaintive
Tout bas me recommande à Dieu !

« Sur les flots a grondé l'orage;
Du haut du ciel en feu sur moi l'éclair a lui,
Sans qu'une femme, en vain rappelant son courage,
Ait dit à genoux sur la plage :
Sainte Vierge, veillez sur lui !

« Et quand par l'amour, vers la terre,
Mes amis rappelés voguent de toute part,
Moi je reste sur l'onde exilé volontaire,
Car la rive m'est solitaire
Au retour ainsi qu'au départ. »

Mais soudain il se tait, il s'arrête, il écoute.....
A sa voix une voix répond du sein des flots :
Sur sa bouche a passé le sourire du doute,
Et la voix répète ces mots :

« Jusqu'à moi ta plainte est venue,
J'ai reconnu tes doux accens,
Et d'une langueur inconnue
Ta voix à troublé tous mes sens.

« Beau pêcheur, je suis une ondine,
De ce lac je fais mon séjour,
Et, malgré ma haute origine,
Beau pêcheur, je t'aime d'amour !

« Cette onde que ta main caresse,
Et qui, frissonnant sous ta main,
Tour à tour s'élève et s'abaisse,
Suit le mouvement de mon sein.

« Lorsque, du nord suivant l'étoile,
Ta barque sur les flots bondit,
C'est moi qui souffle dans ta voile
Cette brise qui l'arrondit.

« Aux pêcheurs quand les flots avarés
Refusent de livrer leurs fils,
Par moi des poissons les plus rares
Tes filets sont toujours remplis.

« Ta voix au sein de la tourmente
Accuse-t-elle l'aquilon?
J'accours, et la vague écumante
S'aplanit sous ton aviron.

« Beau pêcheur, je suis jeune et belle,
Et je serai belle toujours,
Car ma jeunesse est éternelle,
Comme le seront tes beaux jours...

« Viens; pour toi j'ai déjà sous l'onde
Préparé mon palais natal,
Au sein d'une grotte profonde
Que couvre un dôme de cristal ! »

Elle dit, et soudain retentit sur la plage
Un bruit qui sur les eaux roulait s'affaiblissant,
Et des cercles nombreux vinrent jusqu'au rivage
Se briser en s'élargissant.

Et quand parut le jour, nombreuse et consternée,
La foule des pêcheurs, d'un douloureux regard,
Poursuivait sur le lac la barque abandonnée
Qui flottait au gré du hasard.

ÉLÉGIE

SUR

LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

A mon Père.

. au feu mourant des cierges,
Voyez-vous ce cercueil qu'environnent des vierges,
Que couvre un voile blanc jonché de blanches fleurs?..

ALEXANDRE DUMAS.

Dors, pauvre enfant, la mort n'a pas compté ton âge!
Tu saluas la vie, et tu lui dis adieu.
Courbe-toi, jeune fleur que tourmenta l'orage :
Tu te relèveras sous le souffle de Dieu !

Dors en paix, ne crains plus de rentrer dans la vie.
Sous le joug maternel trop long-temps asservie,
L'excès de tes douleurs a fatigué le sort...
Et, pour premier bienfait, il t'a donné la mort.

Enfant déshérité de l'amour de ta mère,
Ses soins et ses baisers n'étaient jamais pour toi :
Tremblante en l'abordant, ton cœur glacé d'effroi
Attendait vainement, dans sa douleur amère,
Un des noms caressans prodigués à ta sœur,
Et dont toi seule encore ignorais la douceur.

Son cœur, muet pour toi, ne sut jamais comprendre
Quel bien pouvait au tien causer un mot plus tendre.
Ce mot peut-être hélas ! eût prolongé tes jours :
Souffrant sans murmurer, tu l'attendis toujours ;
Et, succombant enfin, tu mourus sans l'entendre.

Elle ne voyait pas tes riantes couleurs
S'affaiblir et passer sous la trace des pleurs ;

Elle ne voyait pas ta démarche inégale,
Tes regards abattus, et ton front triste et pâle,
Que le plaisir jamais ne couronna de fleurs !

Qu'aurait-elle pu voir, celle qui, sans sourire,
Avait pu te placer dans ton frêle berceau ?
Et quel mot consolant t'aurait-elle pu dire,
Celle qui, sans pleurer, te vit mettre au tombeau ?

Dors, tu n'appartiens plus au monde qui t'oublie.
Tu n'as jamais dormi sur le sein maternel :

Dors dans la tombe ensevelie !

Ta prière est montée au pied de l'éternel.
Le repos de la mort console de la vie...
Et quand tu renaîtras, Dieu, qui vit ta douleur,
Aura doublé là-haut la part de ton bonheur
De celle que ta mère ici-bas t'a ravie...

Il a dit à la mort : « Je veux que sans effroi
« Te voyant auprès d'elle, en riant elle échange
« Son monde d'un instant contre le ciel et moi. »

Et la mort, se cachant sous la forme d'un ange,
Se plaça doucement entre la vie et toi !

Le vieux prêtre qui seul resta près de ta couche
Raconte qu'un sourire, égaré sur ta bouche,
Rendant à ton regard sa céleste beauté,
Semblait un doux rayon de l'immortalité.

Tu cessas de gémir sur tes douleurs passées;
Et lorsque autour de toi tout n'était qu'abandon,
Tes lèvres pâles et glacées
Murmurèrent le mot pardon !

Sous de longs voiles blancs courbant vos jeunes têtes,
Et de fleurs la couvrant comme en nos jours de fêtes,
Vierges qui l'entourez, oh ! ne la pleurez pas :
Voici vers le bonheur le premier de ses pas...



LA MEXICAINE.

À Madame Anais Ségalas.

Fuis..... emporte l'air que je respirais avec toi,
le ciel que nous admirions ensemble, emporte tout!...
ma vie s'il se pouvait.....

M^{me} DE THELUSSON.

(Clotilde.)

Oui, je reviens à vous, ô mes chères montagnes;
Donnez à votre enfant le gazon d'un tombeau !...
Déserts, volcans, forêts, orgueil de nos campagnes,
Pourquoi vous ai-je fui pour un monde plus beau ?

Il est grand et superbe avec tous ses prestiges,
Mexico d'où je viens; mais il ôte la paix,
Et son souffle flétrit les plantes sur leurs tiges,
Quand elles ont vécu dans l'air de nos forêts.

Donnez l'ombre à mon front, ô mes belles lianes,
Et, sous vos longs replis, comprimez de mon cœur
Les tristes battemens... Oiseaux de nos savannes,
Étouffez sous vos chants les cris de ma douleur.

Et toi, mon âme... ô dors, et rends-moi les doux rêves
Qui voilaient sous des fleurs mon avenir d'enfant;
Rends-moi ces jours de paix qu'aujourd'hui tu m'enlèves;
Rends-moi le temps plus court et l'air moins étouffant.

Ne trouble plus mes nuits et ce peu de jeunesse
Que nous promet la vie, et que tu vas flétrir.....
O dors, et garde-toi qu'une voix charmeresse
Ne te vienne éveiller pour aimer et souffrir !

Le monde essaie en vain de te pouvoir comprendre,
Et toi-même souvent tu ne le comprends pas.
Oh ! dors, et laisse-toi de toujours te méprendre;
Le ciel ne te fit point pour aimer ici-bas.

L'amitié, cet amour de notre adolescence,
Ce doux réveil d'une âme heureuse et sans détours,
Qui croit, dans sa crédule et riante innocence,
Que du moment qu'on aime on aimera toujours...

L'amitié t'a trompée; et lui... lui, ton idole,
Ta vie, et plus que Dieu, peut-être ton espoir,
Lui-même t'a trompée, et son amour frivole
A passé comme l'ombre ou la brise du soir...

Oh! quand tu t'éveillais, joyeuse et confiante,
Pour donner à ma vie un avenir d'amour,
Que le monde était grand, la nature riante,
Et qu'une telle aurore annonçait un beau jour!

Mais le ciel le plus pur garde en son sein l'orage;
Il éclate et nous frappe alors qu'on le croit loin:
Et notre âme est du ciel le reflet et l'image.....
Oh! dors, et ne prends plus d'autre espoir, d'autre soin.

Pour un peu de notre or il avait fui la France,
La France, ce pays où l'amour n'est qu'un jeu,
Auquel le déshonneur, la honte et la souffrance,
Servent, dit-on, souvent et de base et d'enjeu !

Pour un peu de notre or il m'avait dit: « Sois mienne,
Jeune enfant du désert... » L'or roula sous son pied...
Puis, mon front sur son cœur, et ma main dans la sienne,
Je crus que de ma vie il avait pris moitié...

Oh ! que de fois tous deux, errans sur cette plage,
Il me montra du doigt son navire arrêté,
Me disant : « Tu fuiras pour moi ce frais rivage,
Cher ange, et tu verras mon pays enchanté! »

Son pays!... Que j'aurais voulu pouvoir lui dire :
« Terre de mon ami, prends-moi, je suis à toi!... »
Mais, au loin, dans l'espace, il fuit, le beau navire,
Emportant mon ami, vers la France, sans moi!

Sans moi, sa brune fleur de la riche Amérique,
Ainsi qu'il m'appelait, sans moi, son seul amour!...
Mais qu'est-ce que des mots, quand leur source magique,
Tarie au fond du cœur, s'y trouble chaque jour?...

Il m'apprit à l'aimer, et m'a pu dire : « Oublie...! »
Qu'il demande à l'esclave, alors qu'il va mourir,
De briser de sa main la chaîne qui le lie:
L'esclave répondra qu'il ne peut que souffrir !

O mes sables brûlans! ô ma natte déserte!
Je vous demande en vain ses baisers et ses pas.
A peine si sur vous leur trace m'est offerte:
Et sans mon cœur mes yeux ne l'apercevraient pas.

Ainsi le flot emporte un duvet, une mousse,
Et le flot qui le suit coule et reste aussi pur
Que si la mer était sans débris, sans secousse,
Comme pour refléter un ciel d'or et d'azur.

Ainsi l'ingrat ami, d'une rapide course,
Fuit l'ami que bientôt le bonheur quittera;
Ainsi le voyageur trouble souvent la source
Où, s'arrêtant joyeux, il se désaltéra.

LA BRETAGNE.

A M^{me} de Céré Barbé.

Tout nous ramène à quelque idée de la mort,
parce que cette idée est au fond de la vie.

M. DE CHATEAUBRIAND.

C'est une nature telle qu'on la rêve dans les
solitudes inconnues.

M^{me} LA DUCHESSE D'ABRANTES.

A cet amas de toits, de luxe et de misère,
Qui, s'appelant Paris, fait des lois à la terre,
Que vous avez bien fait d'échapper quelques jours,
Afin d'aller rêveuse, et seule avec vous-même,
Créer autour de vous, dans un monde suprême,
Ces doux rêves du cœur qu'on cherche et perd toujours!

Oh ! que ne puis-je aussi, dans ces lieux que j'envie,
En respirant un air qui convienne à ma vie,
Échanger, comme vous, contre l'ennui de tout,
Ces sublimes transports qui font l'âme plus grande,
Et qu'à la foule oisive en vain l'homme demande
Quand son regard lassé se promène partout!

Qu'ils sont beaux ces vieux rocs, enfans de l'Armorique,
Noirs débris de ces temps que le temps seul explique!
Qu'ils sont beaux ces ravins dont l'imposant aspect
Au voyageur surpris redit des premiers âges
La naïve splendeur !... Qu'ils sont beaux et sauvages,
Et que leur sol inspire un sombre et saint respect !

Que je le voudrais voir cet immense rivage
Où la vague à grand bruit apportant le ravage,
Du sol qui la reçoit s'empare lentement !
Que je la voudrais voir cette mer destructive
Dont chaque flot qui meurt est une voix plaintive
Que remporte avec lui le terrible élément !

Oh! que ne puis-je entendre, au lieu des bruits du monde,
Le bruit du vent qui siffle et qui s'engouffre et gronde
Au milieu des débris d'un manoir féodal !
Puis l'aigu tintement de la cloche du pâtre
Rappelant près de lui, sur la roche noirâtre,
La chèvre qui bondit, docile à ce signal !

Oh! que ne puis-je, au lieu des pavés d'une rue,
Fouler l'herbe des bois dans le désert accrue,
Et ne voir au-delà que le ciel et la mer,
La mer, qui, m'emportant, seule, errante, oubliée,
Comme une voile au loin, sur elle repliée,
Endormirait peut-être un passé trop amer !

Ainsi, dans son hamac mollement balancée,
La jeune Indienne oublie, endormie et lassée,
L'orage du matin, quand le ciel, beau le soir,
Sur des nuages d'or laisse flotter les songes,
Et que, sans oser croire à leurs riants mensonges,
Elle sourit pourtant à ce qu'ils lui font voir !

Dieu ! qu'être ainsi bercée au-dessus d'une vague,
Quand la terre qui fuit disparaît dans le vague,
Et qu'une planche flotte entre vous et la mort,
Donne au cœur qui frémit une haute existence;
Et que la vie alors est de peu d'importance
Pour l'âme qui se joue et du monde et du sort !

Au bord de cette mer que je n'ai jamais vue,
Au milieu de ces rocs dont l'immense étendue
D'abris et de tombeaux a servi tour à tour,
Dans ces ravins déserts, dans ces grottes de fées,
Ou l'on entend, semblable à des voix étouffées,
Le flot contre le flot se briser à l'entour !

◦

Dans cette pauvre église où Dieu, plus grand encore,
Donne à l'âme la foi de tout ce qu'elle ignore,
Partout enfin, partout, quand vous aviez prié,
Ou que votre pensée errait contemplative
Sur ces grandes beautés de race primitive,
Que Paris, vu de là, dût vous faire pitié !

Qu'elle est belle, le soir, la chapelle gothique,
A la croix mi-brisée, au clocher romantique,
Quand le vent souffle au loin, et qu'un ciel orageux,
Tel que l'aime un cœur triste, une âme enthousiaste,
Au travers des vitraux, sur un autel sans faste,
Reflète tour à tour un jour pur ou douteux!

Oh! comme à deux genoux, de frayeur toute pâle,
J'aimerais à prier sur la pierre inégale,
Quand l'orage, éclatant de rocher en rocher
Et d'échos en échos, roulerait sur ma tête,
Au milieu des éclairs, la mort et la tempête,
Sans qu'un pouvoir humain m'y voulût arracher!

La mort, belle et sublime alors qu'on la défie,
Et que, souriant presque à l'âme qui s'y fie,
Elle montre le ciel, et non pas le néant,
La mort, qui de la vie eut seule le mystère,
Quand seule elle sonda des mers et de la terre,
Aux grands jours du chaos, chaque gouffre béant!

La mort, qu'en s'endormant tous les soirs on essaie.
Sans qu'on y pense alors, ou que l'on s'en effraie:
Car le sommeil est doux, et sa pente conduit
Vers un monde idéal, que l'homme n'eût peut-être
Sans lui jamais compris ! Mais Dieu, qui lui dit d'être,
Veut qu'il soit à la mort ce qu'est l'ombre à la nuit.

A DAVID,

STATUAIRE.



Les anges pour la gloire ont toujours des sourires.

ULRIC GUTTINGER.

C'est au printemps prochain, vous me l'avez promis,
Et jamais vous n'avez, pour tromper vos amis,
Employé ces détours qui font qu'on se dégage
Sans honte et sans regrets, traitant de badinage
Tout ce qui fut promis.

Dans votre bel Anjou, durant ce court voyage,
Vous verrez vos amis; et moi la froide image
De cette jeune fille, hélas ! morte à vingt ans !
Vous viendrez, n'est-ce pas ? A la fin du printemps
Nous ferons ce voyage !

Loin de moi qu'elle aimait, belle et si jeune encor,
L'ange de mort l'a prise, et, dans un pur essor,
Pour la conduire aux cieus, l'a ravie à la terre :
Mais de votre ciseau le magique mystère
Peut me la rendre encor.

Vous avez beaucoup fait pour ce qu'on nomme gloire !
Et la France, de vous conservant la mémoire,
Dira toujours : « David fut notre Canova. »
Pour celle que je pleure, et que Dieu m'enleva,
Renoncez à la gloire.....

Quinze jours seulement...! Vous viendrez, n'est-ce pas ?
Sur les bords de la Loire en égarant vos pas,
Vous reverrez encor votre belle patrie,
Déjà fière de vous jusqu'à l'idolâtrie :
Vous viendrez, n'est-ce pas ?

Pour un laurier de moins, vous aurez dans votre âme
Un souvenir de plus... Oh ! renouez la trame
De mes jours d'à présent à mes jours d'autrefois!
Et que je puisse encor la revoir quelquefois
Ailleurs que dans mon âme !

Nous avions toutes deux même esprit, même cœur :
Ses jeux étaient mes jeux, son bonheur mon bonheur...
Peut-être ignorez-vous que l'on est sans défense
Contre les souvenirs qu'une amitié d'enfance
Enferme au fond du cœur.

Alors vous en rirez, car il faut les connaître,
Et de comprendre tout le cœur n'est pas le maître.
Vous en rirez... Ah ! j'ai tort...! On vous connaît bien mal :
Avant que d'animer le marbre et le métal,
Vous dûtes les connaître !

Le génie a besoin d'amour et d'amitié.
C'est dans nos souvenirs qu'il prend plus d'à moitié
Sa grâce et son pouvoir... D'émotions avide,
Il n'habita jamais une âme froide ou vide
D'amour et d'amitié...

Elle était belle encor, belle, ma jeune amie :
Et pourtant, dans la terre à jamais endormie,
Elle avait reposé déjà depuis trois jours,
Quand l'art voulut tâcher de rendre pour toujours
Les traits de mon amie.

Son frère, soulevant les planches du cercueil,
Suivit, d'un regard fixe où se peignait son deuil,
Le plâtre qui, sur elle, en sa couche attachée
Rendait déjà l'image à la mort arrachée !...

On ferma le cercueil.

Il roula sourdement dans la fosse profonde,
Et la terre, en tombant, le sépara du monde;
Le jeune homme resta... La foule se perdit.
Seul, pour rentrer chez lui, long-temps il attendit
Que la nuit fût profonde.

Et sur son cœur brisé pressant alors plus fort
Ce masque tout empreint et de vie et de mort,
Tremblant, il regagna, craignant de voir sa mère,
Une chambre écartée où seul était son père,
Plus sombre, mais plus fort.

Son père ! oh ! qui dira de quel amour suprême
Il aimait cette enfant ! Au jour de son baptême,
Elle avait la première éveillé dans son cœur
Cet orgueil paternel dont la pure douceur
Est le bonheur suprême. °

Comme ils ont passé vite entre elle et son tombeau
Ces vingt ans de bonheur jetés sur son berceau,
A l'heure solennelle où Dieu, qui nous voit naître,
Désignant la minute où nous cesserons d'être,
L'inscrit sur un tombeau !

Et qu'est-il resté d'elle ? un buste sans génie,
Où nous cherchons en vain cette heureuse harmonie
De jeunesse et d'esprit, de grâce et de gaieté
Qui la faisait si belle, et qu'avec vérité
Rendrait votre génie.

Vous viendrez, n'est-ce pas ? Vous me l'avez promis;
Et jamais vous n'avez, pour tromper vos amis,
Employé ces détours qui font qu'on se dégage
Sans honte et sans regrets, traitant de badinage
Tout ce qui fut promis.



A Madame

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.



Ma pauvre lyre c'est mon âme !

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

Toi, que du nom d'amie, avant de te connaître,
Mon cœur triste appelait; toi, qui seule peut-être
Pouvais encor verser dans ce cœur, las de tout,
Un peu de ce repos qui fait courber la tête,
Paisible et résignée, alors que la tempête
Poursuit, gronde et frappe partout !

Toi, dont la main pressa ma main timide encore;
Toi, dont la voix, semblable au rayon qui colore
Les plus sombres objets, se glissa dans mon cœur,
Comme le rossignol, sous la feuille tremblante,
Et répandit en moi, suave et consolante,
Le calme à défaut du bonheur !

Toi, doux ange de paix, d'amour et de souffrance;
Toi, pour qui le bonheur, fut, comme l'espérance,
Fugitif, mensonger; toi, dont la vie en pleurs
Ne fut qu'un chant divin, pur comme l'ambrosie :
Car tu vins prendre au ciel ta vague poésie,
Comme le miel se prend aux fleurs !

Je t'aime ainsi qu'on aime une sœur de son âme,
Et souvent je me dis : « C'est à la même flamme
Que se sont tour à tour allumés de nos jours
Les flambeaux apalis... Nos noms, nos cœurs, nos lyres
N'ont eu qu'un même accord, et, sous de doux sourires
Nos pleurs se sont cachés toujours.

En vain pourtant mes vers d'une même harmonie
Lutteraient près des tiens... Le souffle du génie
A caressé ton front sans s'arrêter au mien...
Mais je suis ton amie, et non pas ta rivale,
Qu'importe entre nos chants s'il est un intervalle ?
Nos âmes s'entendent si bien !

Poètes par le cœur, nous ouvrîmes nos ailes
Au moment de l'orage, et nos ailes fidèles,
S'élevant jusqu'au ciel, emportèrent à Dieu
Nos chants dans un soupir... Et Dieu prit de purs anges,
Dont il fit nos enfans... afin que sans mélangés
Un bien nous suivît en tout lieu.

Et ce bien, doux trésor que le ciel seul envoie,
Nous l'avons conservé ! Nos enfans, pure joie,
Saint orgueil de nos jours, ont effacé nos pleurs
Sous leurs chastes baisers; et, pour leur mieux sourire,
Nous avons sous des fleurs caché la pauvre lyre
Écho plantif de nos douleurs.

Quand le jour va finir, à nos pieds, en prières,
Ils demandent à Dieu le bonheur de leurs mères !
Et toujours, lorsqu'ils sont bécotés sur nos genoux,
L'instant qui les endort endort aussi nos peines...
Pour eux, amie, il faut long-temps porter les chaînes
 Qui pèseront encor sur nous !

Pour eux, amie, il faut aimer, souffrir encore !
La voix qui pleure, alors que tremblante elle implore,
Est toujours entendue ! A tes enfans, un jour,
On parlera de toi comme on parle d'un ange,
Et tout bas ils diront : « Dieu lui donne en échange
 De ses pleurs, le ciel et l'amour ! »

SOUVENIRS.

À Madame Joséphine Funot.

Ah ! tout peut se supporter, hors la perte
de ceux qu'on aime !

MÉMOIRES DE LA REINE HORTENSE.

Quoi ! je les reverrais ces lieux tant aimés d'elle,
D'elle, hélas ! qui n'est plus, et de lui que j'aimais,
Que j'aimais, ô mon Dieu, comme on n'aima jamais !
Quoi ! je les reverrais, seule, sans lui, sans elle,

Ces lieux où le passé me ferait encor loi,
Ces lieux dont le moindre arbre à mon âme rappelle
Ce que j'étais pour lui, ce qu'elle était pour moi!

Esprit, amour, bonheur, tout ce qui fit ma vie,
Tout dort là, sous des fleurs, fleurs de deuil, que mes doigts
N'oseront soulever qu'une dernière fois!...
Fleurs de deuil, que la tombe à notre amour envie,
Votre place n'est plus sur mon front, sur mon cœur...
Nulle de vous ne peut ramener dans ma vie,
Avec mes souvenirs, l'amour et le bonheur.

O détournez mes pas! mon cœur, trop faible encore,
En sa force première, hélas! n'a plus de foi...
O détournez mes pas!... Ayez pitié de moi!
Ce que je souffrirais moi-même je l'ignore...
Amis, je vous suivrais, si j'en savais mourir,
Si mes yeux, revoyant ces lieux trop chers encore,
Pouvaient en s'y fermant ne jamais s'y rouvrir!

Mais la mort fuit toujours l'être qui souffre et pleure ;
Elle ne l'entend pas, elle ne le voit pas ;
Et loin de lui partout elle porte ses pas.
A la voir pour lui seul cesser d'arrêter l'heure,
On dirait qu'elle craint de le conduire au ciel ,
Car le ciel appartient à qui souffre, à qui pleure,
Comme l'encens des fleurs appartient à l'autel.

9

• c

· L'AVEU.

À Madame Camille O...



Et pourtant, malgré moi, vaguement je désire,
Je ne sais quoi de triste est au fond de mon cœur!

CHARLES ROMÉY.

Tu veux savoir pourquoi sans cesse, à ma fenêtre,
Soucieuse et distraite, alors que je vois naître
L'aurore ou la nuit dans les cieux,
J'attends, j'attends toujours... Tu le veux, et moi-même
J'éprouve en te parlant, malgré mon trouble extrême,
Un espoir superstitieux.

Depuis un an, ma sœur, j'hésite à te l'apprendre
Ce mystère d'amour qu'on doit pourtant comprendre

A ton âge aussi bien qu'au mien.

Le jour commence à peine, et personne sans doute,
Pour nous surprendre ici, sous ces arbres n'écoute;

Viens donc, nous serons là si bien !

Tu connais ce jeune homme à l'œil sombre, au teint pâle,
Dont le doux son de voix n'a plus rien qui l'égale

Lorsqu'en poète il a parlé...

Tu n'as pu l'oublier, malgré sa longue absence !...

Eh bien ! c'est lui que j'aime... On le dit sans naissance,

Sans biens, à jamais exilé...

Mais que fait tout cela lorsque, donnant son âme,
On voit s'entrelacer sur une même trame

Ses jours aux jours d'un être aimé?

Lorsqu'on lui peut créer un monde, une patrie,

Et lui rendre partout avec idolâtrie .

Le bonheur qu'il a blasphémé ?

Ne me demande pas depuis quel temps je l'aime,
Je ne le pourrais dire et l'ignore moi-même ;
 Il me semble que je ne vis
Que depuis cet amour, et que toutes pensées
Étrangères à lui se sont comme effacées
 Devant l'instant où je le vis.

Il est de ces momens que jamais on n'oublie,
Quelque vieux que l'on soit, quand l'âme se replie
 Sur les souvenirs d'autrefois !
Tu m'avais dit adieu pour courir la première
Vers notre mère absente, et moi j'étais bien fière
 D'être ici maîtresse une fois !...

Car j'étais folle alors, folle comme une fille
Qui touche à ses quinze ans, et dont l'œil noir ne brille
 Que d'un insouciant bonheur !
Le soir vint... un jeune homme auprès de ma fenêtre
Passa... je lui souris... et je fis mal peut-être ,
 Car il sourit aussi, ma sœur !

Et puis il m'appela de cette voix si triste
A laquelle, je crois, il n'est rien qui résiste...

Malgré moi je souris encor,
Mais d'un souris plus vague, et je baissai mon voile
Pour regarder le ciel, où déjà chaque étoile
Semblait une paillette d'or.

On n'entendait du vent que le léger murmure;
Tout semblait s'endormir, et seule, blanche et pure,
La lune à l'horizon montait...

L'air avait des parfums inconnus à la terre;
Et lui, saisi d'un trouble alors involontaire,
Baisait mon voile qui flottait.

Tremblante, tout émue, et la tête penchée,
Je roulais sous mes doigts une fleur desséchée
Que son regard suivait toujours...
Elle vint à tomber : oh ! comme avec ivresse
Il s'en saisit... ! Ses yeux n'eurent plus de tristesse,
Et je le revis tous les jours !

Bientôt je ne fus plus la folle jeune fille
Dont les ris et les chants égayaient sa famille,
 Grave comme tu l'es aussi;
Je devins, tu le sais, plus triste et plus rêveuse,
Et cependant jamais je ne fus plus heureuse.....
 Quatre mois passèrent ainsi!

Je le trouvais partout, et le monde et la danse
Nous rapprochaient toujours!.... C'était une imprudence;
 Mais j'ignorais qu'on croit au mal
Avant de croire au bien, et me fiait au monde
Comme le matelot se fie au cours de l'onde
 Quand il rejoint son sol natal.

Ma mère, que je crains presque autant que je l'aime,
Ma mère lui parla... je vis son trouble extrême,
 Ses sombres regards, sa pâleur;
Puis j'appris son départ, et je crus que mon âme
S'en allait avec lui..... Mais que peut une femme?
 Souffrir et cacher sa douleur.

Que de fois de mes yeux une larme échappée
Me fit dire en tremblant : Si je m'étais trompée,
Si tout n'était que rêve, erreur.....
L'absence! ô que l'absence est une amère chose,
Quand, s'effrayant d'aimer, le cœur se trouble et n'ose
Croire à l'amour d'un autre cœur!

A cet amour voilé qui pour se faire entendre
N'a besoin que d'un mot, ou d'un regard plus tendre,
Long-temps avant d'être avoué,
Mais dont le souvenir, dans son vague mystère,
N'a plus de quoi suffire au cœur qui, solitaire,
Craint de s'être seul dévoué!....

Eh bien! ces longs regrets, ces doutes, ces alarmes,
Ces longs jours écoulés dans la crainte et les larmes,
A peine si je m'en souviens.....
Et l'espoir qu'un instant avait fait disparaître,
Un instant a suffi pour le faire renaître,
Comme si des mois n'étaient rien!

Ah! c'est qu'hier je rêvais sur mon balcon penchée,
Suivant d'un œil distrait la lune mi-cachée

Par les arbres qui verdoyaient,
Quand une ombre glissa dans une étroite allée...
Je devins pâle et rouge, et j'étais si troublée,
Que sous moi mes genoux ployaient.

Qu'as-tu? me dit ma mère. Oh! rien, repris-je vite,
Arrachant sans la voir la verte clématite

Qui du balcon faisait le tour.....

Rien! dit encor ma mère; et je l'entendis rire.
Lors je baissai mon front pour qu'elle n'y pût lire
Qu'il était enfin de retour.

Car cette ombre glissant à pas lents sur le sable,
Comme eût pu faire une ombre au vol insaisissable,

Cette ombre, c'était lui, ma sœur!

Le cœur a des élans auxquels il nous faut croire,
Plus encor qu'à nos yeux et qu'à notre mémoire :

Son instinct moins qu'eux est trompeur.

Des songes les plus doux jusqu'au matin bercée,
Je n'ai pu cette nuit avoir qu'une pensée,

Lui..... son retour, notre avenir.....,

Oh! qui n'a pas connu le bonheur sans mélange

De cette vie à deux qu'un jeune cœur arrange,

Comme ne devant pas finir?

Qui ne voudrait aider à ces rêves de l'âme

Si doux et si puissans sur le cœur d'une femme!...

Et la jeune fille entourait

De ses bras caressans sa sœur pâle et muette,

Lui demandant tout bas, d'une voix inquiète,

Ce que, pour elle, elle ferait ?

Mais sa sœur, de ses bras promptement dégagée,

Détourna ses yeux d'elle, et, la tête penchée,

Pleura... car elle aussi l'aimait

Ce beau jeune étranger à l'œil sombre, au teint pâle,

Au sourire rêveur, à la voix si fatale,

Dont la douceur toujours charmait.



MARIE .

A Madame Aimée Harelle.

Il n'est qu'un seul amour, le premier de la vie.
L'encens n'a qu'un parfum qui meurt avec le feu.

ERNEST FOUINET.

Oh! mon Dieu, c'est bien lui..., lui qui m'a tant aimée,
Lui, qu'attendant toujours, je n'espérais plus voir :
Mais il dort, et, tout bas, je crois qu'il m'a nommée...
A ses pieds doucement je vais aller m'asseoir.

Cette pièce fut dédiée à M^{me} Aimée Harelle peu de temps avant que la mort ne l'enlevât aux lettres, à ses amis, à sa famille : aujourd'hui c'est un hommage que mon cœur offre à sa tombe.

J'attendrai son réveil, je serai la première
A voir son doux sourire et son regard d'amour :
Car, lorsqu'il ouvrira ses yeux à la lumière,
Il verra sa Marie avant de voir le jour.

Oh ! je veux aussi moi sourire à son sourire ;
Je ne me souviens plus d'avoir versé des pleurs...
C'est un songe effacé... c'est un temps de délire...
Un orage qui courbe et ne rompt pas les fleurs !

Hier encor je pleurais en voyant la journée
S'avancer et finir, finir sans qu'il fût là !
Hier encor je disais : Je suis abandonnée.
Je l'attendrai toujours... Toujours ! et le voilà !

Comme il dort ! Sur son cou sa noire chevelure,
Par le vent soulevée en mobiles anneaux,
Retombe, et près de lui le ruisseau qui murmure
Semble vouloir répondre aux doux chants des oiseaux.

De ce riant ruisseau, toute à ma rêverie,
J'avais suivi long-temps les humides détours :
Car je voulais cueillir, sur sa rive fleurie,
Le bleu miosotis, cette fleur des amours.

C'est qu'avant son départ, sur cette même rive,
Où pour rêver à lui je reviens tous les jours,
Il me montra du doigt, en me voyant pensive,
La douce fleur qui veut que l'on s'aime toujours.

Et, depuis cet instant, où, seule et désolée,
Je reviens sous un toit où l'on ne m'attend plus,
Car je n'ai plus de mère ! et, de tout isolée,
Lui seul me tenait lieu des biens que j'ai perdus....

Que de fois, dans la nuit, sur la voûte étoilée,
J'ai dit, en attachant un regard plus joyeux :
« Chaque étoile est une âme au bleu ciel envolée,
» Et plus elle eut d'amour, plus elle brille aux cieux. »

Mais il dort bien long-temps, et la rive lointaine
Se dégage déjà de ses blanches vapeurs.
Salut, soleil si beau du jour qui le ramène !
Tes feux me sont plus doux qu'ils ne le sont aux fleurs.

Éveille mon ami; que ta vive lumière,
Égarant sur son front un de ses rayons d'or,
Le force à soulever sa mobile paupière :
Ses yeux ainsi fermés nous séparent encor.

Qu'ai-je dit, insensée ? Oh ! non, dors... ce feuillage
Pourra te garantir de l'ardeur du soleil;
De ses rameaux épars j'épaissirai l'ombrage :
Je voulais t'éveiller, et je crains ton réveil.

J'aurais dû me parer, pour affaiblir la trace
Des pleurs que j'ai versés... Je n'ai pas pris ce soin :
Il est tant de défauts que la parure efface!
Hélas ! d'elle autrefois je n'avais pas besoin.

Mais j'ai, dans ma douleur sans cesse ensevelie,
Tant pleuré, tant souffert, quand j'étais loin de toi,
Que je tremble aujourd'hui de n'être plus jolie :
Car une blanche rose est moins pâle que moi.

Oh ! pourquoi, me livrant au trouble qui m'agite,
Désenchanter ainsi le plus beau de mes jours ?
Le bonheur près de lui m'embellira si vite !
Il peut m'aimer encore, il peut m'aimer toujours !

Sur son cœur endormi, posons sa fleur chérie.
Peut-être, en palpitant sur cette tendre fleur,
Me devinera-t-il ? Dieu ! comme elle flétrie !
Si fraîche sur sa tige, et déjà sans couleur !

Et voilà cependant ce qu'il m'offrit pour gage
D'espérance, d'amour et de fidélité !
Oh ! d'où vient que j'y trouve un douloureux présage,
Et qu'aujourd'hui je songe à sa fragilité ?

Il est là, je le vois, et je ne puis comprendre
Pourquoi mon cœur s'opresse et tremble sans raison.
Pour croire à mon bonheur j'ai besoin de l'entendre :
O Dieu ! fais qu'il s'éveille en prononçant mon nom !

Mais sa main lentement, de son sein détachée,
Se soulève et retombe... Il ne dort presque plus ;
Attendons un instant derrière lui cachée :
Je le vois, je l'écoute, il dit des sons confus...

Et la pauvre Marie, attentive et tremblante,
Du feuillage écartant la masse vacillante,
Écoutait... Mais bientôt sa main cherche un soutien :
Un voile froid descend sur sa tête brûlante :
Il avait dit un nom qui n'était pas le sien.

DORS A MES PIEDS.

Au réveil donne-moi ton long regard de flamme ,
Ton doux sourire et ton baiser.

M^{lle} LOUISE ARDEY.

Dors à mes pieds....! Rêve d'amour :
Mon souffle, comme une caresse,
Glissera sur le pur contour
De ce beau front qu'avec paresse
Tu reposes sur mes genoux.

Dors à mes pieds, tout fait silence,
Hors la branche qui se balance,
Souple et frêle, au-dessus de nous;
Dors à mes pieds, tout fait silence.

Sous mes baisers clos tes yeux noirs,
Tes yeux où brillent tant de flammes,
Qu'on les croirait les deux miroirs
Où se reflètent nos deux âmes.
Dors à mes pieds....! rêve d'amour;
Je suis jalouse de tes rêves,
Comme du temps que tu m'enlèves
Avec le monde chaque jour.....
Je suis jalouse de tes rêves !

Dors; c'est l'oiseau joyeux des champs
Qui passe, s'arrête, et t'écoute :
Il a pris ta voix pour des chants,
Et s'est égaré de sa route.
L'air de parfums est embaumé;

L'onde, l'herbe, les fleurs, la terre,
Tout comprend ici le mystère
Du bonheur d'aimer, d'être aimé !
Dors sur l'herbe, les fleurs, la terre !

Le soleil glisse à l'horizon,
Pas un souffle, pas un nuage.....
Un rayon d'or, sur le gazon,
Reste comme un heureux présage !
Nos riches tapis ne sont pas
Aussi doux que ce lit de mousse
Où, folâtre, ta main repousse
Le brin d'herbe effleurant mon bras.
Dors sur l'herbe, les fleurs, la mousse.

A ton réveil cherche mes yeux,
Et mes yeux te diront : « Je t'aime. »
Alors sur notre étoile aux cieus,
En nous redisant : « C'est la même, »
Nous tournerons notre regard,

Ainsi que fait sur sa Madone
Le matelot à qui l'on donne
Au loin le signal du départ :
Notre étoile est notre Madone.

Dors à mes pieds...! Rêve d'amour :
Mon souffle, comme une caresse,
Glissera sur le pur contour
De ce beau front qu'avec paresse
Tu reposes sur mes genoux.
Dors à mes pieds, tout fait silence,
Hors la branche qui se balance,
Souffle et frêle, au-dessus de nous ;
Dors à mes pieds, tout fait silence.

L'AMOUR ET L'AMBITION.

A Monsieur Alexandre Duval.

La courte vie de l'homme contient une
vie plus courte encore qui s'est éteinte en
moi, c'est celle des illusions.

M. BALLANCHE.

C'est une triste chose alors qu'on l'envisage
De sang-froid et long-temps, que tous ces jeunes cœurs
Las de battre d'amour, avant, bien avant l'âge
Où l'amour qui s'éteint est sans joie et sans pleurs !

Gloire, succès, vains mots, hochets de la jeunesse,
Vous rappetissez l'âme au lieu de l'agrandir;
Car, fatigué de tout, l'homme abusé sans cesse
N'essaie alors d'aimer qu'afin de s'étourdir.

Mais être heureux l'ennuie, et bientôt il évite
Ce qu'il aimait... puis dit que le bonheur a fui.
Insensé! le bonheur se lasse encor moins vite
Souvent de nous, que nous de lui.

A vieillir empressé, l'on nomme cela vivre;
Et l'on foule, inquiet, le chemin hasardeux
Qu'on a soi-même ouvert, et qu'il faut toujours suivre
Sans qu'on puisse jamais y marcher deux à deux !...

Car on peut se heurter en cette étroite voie
Où le doute qui marche au lieu de l'amitié,
Sait de nos courts instans d'espérance et de joie
Désenchanter encor la plus grande moitié.

Que d'hommes dont le sort aurait pu faire envie
S'ils avaient su garder ces jours d'illusions,
Ces doux rêves du cœur, qui passent dans la vie
Comme de pures visions !

Un amour dégagé de feinte et d'inconstance
Est un lien que Dieu fit si mystérieux,
Qu'on le dirait créé pour combler la distance
Qui fut mise d'abord entre nous et les cieux.

Oh ! qu'heureuse est la femme, alors que de sa vie
Elle peut, sans effroi, remontant tout le cours,
Sourire à sa jeunesse, et, l'âme encor ravie,
Repasser doucement ses heures et ses jours !

Ces jours d'un même amour, de cet amour immense
Qui nous tient lieu de tout, et dont rien ne tient lieu...
Qui, plus fort que la mort, survit et recommence
Plus grand encore aux pieds de Dieu !

Mais être aimé de même est le rêve d'un être
Qui, s'efforçant de croire, alors qu'il ne croit plus,
Cherche, au travers d'un prisme, à voir tour à tour naître
Chaque bien qu'il devine et dont il fut exclus !

Vivre à deux loin du monde, et traverser la vie
Ainsi que deux ruisseaux l'un dans l'autre perdus,
Ah ! voilà les seuls biens qui puissent faire envie,
Car avec ceux du ciel ils furent confondus.

Et pourtant, si l'amour, tant que dure son rêve,
Semble un riant reflet de la divinité,
Combien de jeunes cœurs, quand ce rêve s'achève
Se brisent pour avoir lutté !



A TOI MES TRISTES JOURS.

Et je vivrai pour toi , toi seul feras ma vie ;
Le monde et ses plaisirs n'ont plus rien que j'envie ,
Ils l'ont fait trop souffrir.

ULRIC GUTTINGUER.

Tu m'aimes, je le sais, car aussi moi je t'aime :
C'est malheur, c'est folie : et mon cœur de ce jeu
Comprend trop aujourd'hui que la mort est l'enjeu,
Pour s'essayer encore à feindre, sur lui-même,

Un pouvoir qu'il n'a plus !... Loin de moi ces détours
Que le monde à la femme enseignera toujours !

Ma vie est à toi seul... Je t'aime.

Oh ! sens-tu bien, ami, ce que ce mot jeté
D'une âme dans une autre a de sublimité ?
Seuls alors du destin les anges restent maîtres,
Comme pour emporter au ciel prêt à s'ouvrir
Chaque souffle d'amour, quand ce souffle à deux êtres
Suffit pour vivre et pour mourir !

A toi mes tristes jours et mon passé de larmes !
A toi mon avenir, peut-être sombre encor !...
Le soleil et l'amour ont de purs rayons d'or,
Qui traversent l'orage et calment les alarmes :
Mais ils passent souvent pour ne plus revenir !...
N'importe, prends ma vie, et puisse l'avenir
Me garder quelques jours sans larmes !

LE BAL.

A Madame Colombat de l'Isère.



Je croyais que l'amour durait comme la vie.

Je croyais que *toujours* devait être éternel.

Le comte JULES DE RESSÉQUIER.

Heureux temps où j'aimais la danse pour la danse,

Où, la veille d'un bal, durant la nuit, mes yeux

Voyaient, demi-fermés, se former en cadence

Mille groupes joyeux !

Où mon réveil était un bonheur, un délire;
Où la première alors j'étais toujours debout;
Où mon cœur battait d'aise; où, par un long sourire,
Je répondais à tout!

Où, sans savoir encor si j'étais laide ou belle,
J'ornais mes noirs cheveux d'une riante fleur,
Sans que mon front gardât, riant et pur comme elle,
Des traces de douleur !

Car j'ignorais alors que le ciel à la femme
Eût dit : « Tu grandiras pour aimer et souffrir; »
Et qu'aimer et souffrir fût même chose à l'âme,
Et fit toujours mourir !...

Heureux temps où mes pieds, dans leur folle vitesse,
Semblaient ne pas poser sur le parquet glissant;
Où mes regards, n'ayant ni langueur ni tristesse,
Trouvaient tout ravissant !

Où je ne cherchais pas, jalouse et soucieuse,
Du regard un regard, d'une main une main;
Où le bal le plus beau, pour mon âme oublieuse,
Était sans lendemain !

Où jamais, au retour, une pensée amère
N'ayant entremêlé de pleurs un court adieu,
Je m'endormais, donnant un baiser à ma mère,
Une prière à Dieu !

Car j'ignorais qu'il compte et nos jours et nos larmes
Avant de leur donner de la réalité;
Et je n'avais alors, étrangère aux alarmes,
De foi qu'en sa bonté !

Heureux temps à jamais retranché de ma vie,
Jours dont je garde encore un si doux souvenir !
Oh ! que vous promettiez à mon âme ravie
D'autres jours à venir !

Et que je savais peu, dans mon insouciance,
Que l'amour se jouait de nous, comme l'enfant
Fait des fleurs qu'il rejette avec impatience,
Et cueillait triomphant !

Que l'on m'eût dit alors : « Tu deviendras rêveuse,
» Puis triste, toujours triste ; » et j'aurais ri long-temps,
Sans comprendre qu'on pût se trouver malheureuse
Plus de quelques instans.

Car ma jeune âme était paisible comme l'onde
Sur laquelle un beau jour, avant l'orage, a lui,
Et souriait au monde, hélas ! tant que ce monde
Pour moi n'était pas lui !

L'ORPHELINE.

A Monsieur Ballanche.



N'ai-je pas entendu de célestes concerts,
Des bruits harmonieux qui flottaient dans les airs ?

CHARLES NODIER.

Au pied des saints autels j'avais prié long-temps !...
Des cierges consumés la flamme vacillante,
Errant autour de moi, jetait de temps en temps,
Comme un dernier adieu, sa clarté plus brillante.

Puis, plus pâles ensuite; ils n'éclairaient plus rien,
Et sur le simple autel, les pieuses reliques,
Les images gothiques,
Semblaient fuir, se couvrant d'un voile aérien.

Et mes yeux, fatigués de répandre des larmes,
A cette obscurité trouvaient alors des charmes.

J'écoutais s'affaiblir les derniers bruits du soir,
Et sur les bleus vitraux je regardais encore
Si le jour qui fuyait me laisserait y voir,
Près de mon saint patron, la Vierge que j'adore,
Mais elle et tous les saints ne s'apercevaient plus,
Et, sous un rideau noir, on eût dit que, dans l'ombre
De cette nuit plus sombre,
Ils étaient tour à tour à jamais disparus.

Et moi, fermant alors mes paupières lassées,
Je ne me souvins plus de mes peines passées.

Et la Vierge Marie, en m'appelant sa fille,
Me dit : « Approche, enfant, je te rends ta famille. »

Alors je vis ma mère: elle m'ouvrait ses bras...
Mon père souriait à ma joie enfantine;
Des chérubins jetaient des roses sur mes pas;
Et des voix murmuraient: « Tu n'es plus orpheline ! »
Soudain je crus sentir un baiser maternel...
Sous ce premier baiser tressaillant tout entière,
Je rouvris la paupière :
Hélas ! j'étais encor seule au pied de l'autel...

Et, voyant le bonheur fuir sans pouvoir le suivre,
Je regardai le ciel..., et je pleurai de vivre.

LA FIANCÉE.

A Madame Amable Casu.



Et, semblable à l'oiseau moins pur et moins beau qu'elle ,
Qui le soir pour dormir met son cou sous son aile ,
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,
Et s'endormit ausis...

ALPHONSE DE LAMARTINE.
(*Harmonies.*)

Viens, ma sœur! prends ma main. Un voile sur ma vue
Descend et s'épaissit; viens, je voudrais m'asseoir,
Avant que la nuit fût venue,
Sous l'arbre où je dois le revoir.

C'est là qu'il me promet ce que Dieu donne aux anges,
Une blanche couronne, un avenir d'amour.

Je crus à ces biens sans mélanges
Comme l'aveugle croit au jour.

Mais sur mon jeune front cette blanche couronne
Ne brilla qu'un instant;... et déjà tour à tour
Chaque fleur tombe et m'abandonne
Comme mon avenir d'amour !

Sous le soleil, dis-tu, le coteau se colore,
Dans un brouillard pour moi sa clarté disparaît;
Pourtant je veux attendre encore,
Car il m'a dit qu'il reviendrait.

Ma sœur, pourquoi ta main dans ma main tremble-t-elle?
Crois-tu donc, comme eux tous, qu'il nereviendra pas?
« Oh ! moi, toujours, quand je l'appelle,
Je crois entendre au loin ses pas.

J'écarte le feuillage et là-bas, dans la plaine,
Je dis : C'est un buisson qui le cache à mes yeux;
Il vient, il approche, il ramène,
Comme autrefois, des jours joyeux.

Je l'écoute venir attentive et ravie...
Malgré moi je souris à l'espoir d'un moment :
Et le fil de ma jeune vie
Se rompt alors plus doucement.

Ne pleure pas, ma sœur : en cessant de l'attendre
Mon pauvre cœur bientôt cessera de souffrir....
Ah ! tu ne peux encor comprendre
Combien il est doux de mourir.

N'as-tu pas vu parfois, à son heure mortelle,
Aux lèvres d'une vierge un sourire effrayant ?
Elle revoyait l'infidèle,
Puisqu'elle mourait en riant.

Et, lorsque, sur ton sein froidement endormie,
Je ne sentirai plus la crainte ni l'espoir,
 Tu lui diras que son amie
 Mourut en croyant le revoir.

De la cloche du soir dans les airs balancée
Je reconnais les sons... les mêmes qui, le jour
 Où je devins sa fiancée,
 Firent battre mon cœur d'amour !

Qu'il était beau ce jour où de l'hymne des fêtes
Nos amis en riant nous saluaient tous deux !
 Ils disaient, voyant sur nos têtes
 Un ciel pur : Ils seront heureux !

Et, confiant comme eux, il m'entraînait plus vite,
Sans penser, en formant tant de vœux superflus,
 Que souvent le bonheur nous quitte
 A l'heure où l'on y croit le plus.

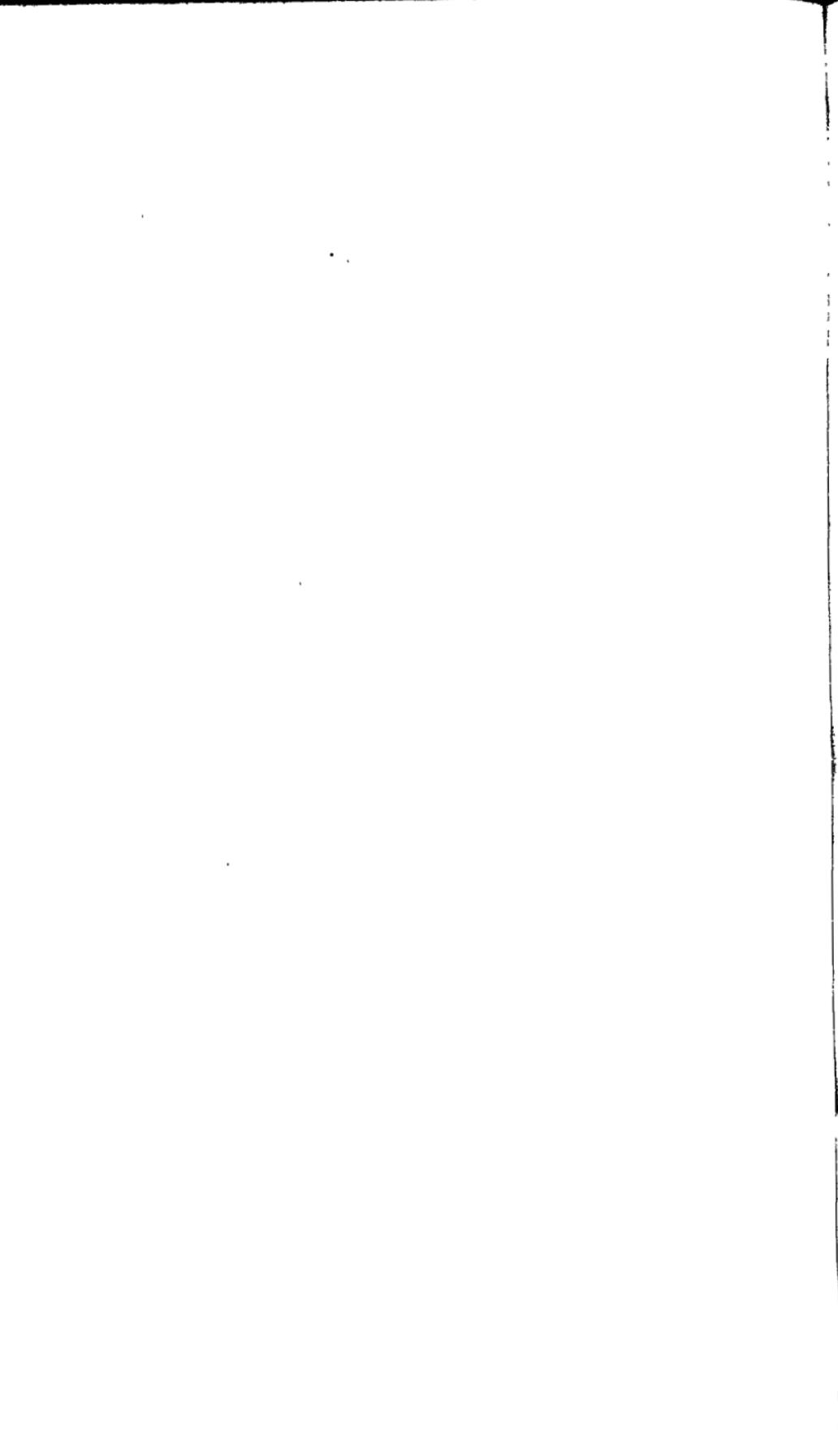
Je marchais, écoutant sa voix douce et chérie...
Aujourd'hui cette voix semble un lugubre accord
 Qui vient dans mon âme flétrie
 Vibrer comme un écho de mort.

Et pourtant, ô ma sœur! de roses couronnée,
Je souriais alors, belle de mon bonheur,
 Au voile dont j'étais ornée,
 Aux fleurs qui tremblaient sur mon cœur.

Du débris de ces fleurs je veux être parée
Au jour qui doit me voir une dernière fois,
 D'un autre cortège entourée,
 Marcher sans entendre sa voix.

S'il revient, ô ma sœur! et que, calme et glacée,
Il me retrouve ici dormant depuis long-temps,
 Sous mon voile de fiancée...
 Tu lui diras que je l'attends.





ÉLIZA.

A son frère Monsieur Aristide M.



.....
La terre, dont l'encens n'était pas digne d'elle,
A dans son sein jaloux reçu ce doux trésor,
Et, sous son toit désert, sa mère pleure encor.

M^{me} FELIGIE D'AYZAC.

Elle est morte la jeune fille,
Morte à vingt ans !
L'on n'entend plus dans sa famille

Rire et chanter depuis long-temps !
Elle est morte la jeune fille,
Morte à vingt ans !

Cette voix, ce regard, qui donnaient de la vie
A tout ce quelle aimait, rien d'elle n'est resté ;
Mais le rapide oubli dont la mort est suivie
Sur sa tombe de fleurs ne s'est pas arrêté.

On dirait une terre amie
Où doucement
Elle fut portée endormie.
Là, comme un riant vêtement,
Les fleurs cachent de mon amie
Le monument.

Que de fois j'ai marché, pour arriver près d'elle,
Dans les sillons de mort que forme le gazon,
A mesure qu'il couvre une tombe nouvelle
Dont la bêche a marqué la molle inclinaison !

Là, poussière contre poussière,
Je foule aux pieds
D'un peuple ami la masse entière;
Et pour tant d'êtres oubliés
Je ne lis sur aucune pierre
Le mot : *Priez.*

De distance en distance, une humble croix s'élève :
Souvent elle est brisée, et de loin je la vois,
Frêle et triste jouet du vent qui la soulève,
Protéger une tombe une dernière fois.

Sur celle de la jeune fille
Je pleure alors.
Qu'importe une pierre, une grille
Au temps?... Il couvre sans efforts,
De leurs débris qu'il éparpille,
Les autres morts.

Et nul de nous alors ne sera là pour dire :
Celle qui fut ici fut un ange exilé
Sur la terre un moment... Et Dieu, par un sourire,
Un jour de fête aux cieux vers lui l'a rappelé.

Elle est morte la jeune fille,
Morte à vingt ans!
L'on n'entend plus dans sa famille
Rire et chanter depuis long-temps!
Elle est morte la jeune fille,
Morte à vingt ans!

On m'a dit que, penchés sur son beau front d'ivoire,
Ses parens égarés en tremblant se disaient :
« Silence... Elle s'endort... » Et, cherchant à le croire,
S'interrogeaient des yeux, pleuraient et se taisaient.

Ah ! c'est qu'avec inquiétude
Parfois le cœur,

Jouet de son incertitude,
Doute long-temps de son malheur
Avant qu'il ait pris l'habitude
De sa douleur !

Et c'est pourquoi souvent, dans la première année,
Qui sans elle passa, sa mère, quand, le soir,
On venait à sonner, par l'espoir entraînée,
Se levait, tressaillait, et croyait la revoir.

Oh ! qui lui rendra son sourire,
Sa douce voix,
Ses baisers, son joyeux délire,
Quand une fève quelquefois
Mettait dans ses mains un empire
Le jour des Rois ?

Le salon est désert, mais on l'y cherche encore,
Et de son piano, qui ne doit plus s'ouvrir,

Parfois en gémissant une corde sonore
Se brise à l'heure où tous ont dû la voir mourir.

Tous! que dis-je ?... J'étais loin d'elle;
Et son regard,
Cet adieu d'une âme immortelle,
Qui seul, au moment du départ,
Consolant les vivans, révèle
Un monde à part !...

Moi je ne l'ai pas vu !... Moi, qui, dès mon enfance,
Tour à tour partageant sa joie ou ses douleurs,
Me surprénais toujours, la devinant d'avance,
A rire de son rire, à pleurer de ses pleurs !

Je reviens, et ce n'est pas elle
Qui court vers moi !
Et je la cherche et je l'appelle

Comme si j'ignorais pourquoi.
D'autres amis sont là, sans elle,
Autour de moi.

Lombarderie, Éden de nos jeunes années,
Beaux arbres qu'elle aimait, ne la cachez-vous pas ?
Gazons couverts de fleurs, avant le soir fanées,
M'avez-vous conservé l'empreinte de ses pas ?

Puissance étonnante et réelle
Du souvenir!
Chaque buisson me la rappelle...,
Et, lorsque le jour va finir,
Je crois encore en rêvant d'elle
La voir venir !

Lieux si chers dont l'aspect me fait mal et m'opresse,
Oh ! d'où vient qu'autrefois, dans l'air que j'aspirais,

Tout était volupté, tout jusqu'à la vitesse
Avec laquelle alors si long-temps je courais ?...

Dieu ! qu'elle était belle et riante,
Quand, dans les bois,
On la voyait, impatiente,
Joindre gaîment, rouge et sans voix,
Une compagne suppliante
Mise aux abois !

Ou bien que, s'élevant, dans un élan rapide,
Sur une balançoire attachée aux ormeaux,
Elle fuyait la terre, et d'une main timide
Essayait d'arracher une feuille aux rameaux !

Que de fois, follement pressées,
N'avons-nous pas,
Déchirant aux ronces froissées

Nos blanches robes et nos bras,
Poursuivi les chèvres lassées
Fuyant nos pas !

Que de fois, franchissant, tremblantes, hors d'haleine,
Prés, ravins et fossés, pour nous y mieux cacher,
N'avons-nous pas, ensemble et respirant à peine,
Attendu bien long-temps qu'on vint nous y chercher!

Alors un bruit dans le feuillage,
Un vol d'oiseaux,
Le vent balançant sur la plage
Les roseaux contre les roseaux,
Le cri de la poule sauvage
Rasant les eaux...

Tout agitait nos cœurs et nous rendait muettes....
Mais, lorsque près de nous, comme un léger essaim,
Nos amis accouraient..., cessant d'être inquiètes,
De longs ris étouffés soulevaient notre sein !

Sans les voir, aux touffes d'orties
 Nous nous piquions,
Et, par de vieux rocs garanties,
En nous poussant nous nous disions :
« Chut ! on approche. » Et puis blotties,
 Nous écoutions !

Puis bientôt une voix, de plaisir frémissante,
Arrivant jusqu'à nous, criait : « Elles sont là. »
Oh ! quel bruit, quelle joie, au loin retentissante,
Alors qu'on répétait : « Les voilà ! les voilà ! »

En nous voyant, de la vallée
 Suivant le cours,
Prendre à la fois notre volée,
On eût dit, avec les beaux jours,
Voir une blanche troupe ailée
 Fuyant toujours !

Oh! comme alors la vie était douce et légère!
Comme la mort semblait facile à repousser!
Nous la voyions ainsi qu'une froide étrangère
Qui ne pourrait jamais parmi nous se placer.

Mais elle, elle surtout sans cesse,
D'un réseau d'or
Couvrant son heureuse jeunesse,
Croyait la vie un long trésor,
Et rêvait des jours de tendresse
Plus doux encor.

Alors elle arrivait à cet âge où la femme
Mêle aux jeux de l'enfance un rêve d'avenir;
Où l'amour qu'elle ignore apparaît à son âme
Comme un reflet du ciel qui doit au ciel finir.

Et, de toute peine oublieuse,
Elle jouait

Avec des fleurs; et, plus rieuse
Qu'un enfant, elle secouait
Sur sa tête la scabieuse
Qu'elle y nouait.

Elle aimait tant la vie! et pourtant elle est morte,
Morte à vingt ans!... Les jeux, les fêtes, le bonheur,
Tout est mort avec elle : ainsi le vent emporte,
Lorsqu'il ravage un champ, l'espoir du moissonneur.

L'oiseau s'enfuit, la fleur s'efface;
Tout ce qui fut
Amour et joie, avec eux passe.
Du champ brillant qui disparut
L'aride gazon prend la place,
Et croît sans but!

O vous, pour qui ces vers, arrosés de mes larmes,
Seront plus que des mots, vous qui savez pourquoi

Dans les longues douleurs l'âme trouve des charmes
Jusque dans ses regrets...! oh! pleurez avec moi!

Elle est morte la jeune fille,

Morte à vingt ans !

On n'entend plus dans sa famille

Rire et chanter depuis long-temps.

Elle est morte la jeune fille,

Morte à vingt ans !





REGRETS.

A Monsieur de Chateaubriand.



Tout vivait , tout plaisait à mon cœur enchanté :
Mais l'ombre , les ruisseaux , les zéphyr , la prairie ,
Les champs , les fleurs , les cieux , il a tout emporté.

M^{me} VICTOIRE BABOIS.

O mes beaux lacs aux flots dormeurs et transparens!
O mes bois de sapins si sombres et si grands!
O mes rochers sans fleurs , aux pentes si rapides ,

Que les oiseaux à peine osent y faire un nid!
Et vous, mes vieilles tours aux masses de granit,
Aux meurtrières vides!.....

Vous, dont chaque débris éveille un souvenir
Qui parle mieux au cœur que les temps à venir!
Remparts où, chaque soir, errante ainsi qu'une ombre,
J'aimais à contempler les noirs sillons creusés
Par le lierre, tordant à vos créneaux brisés
Ses vieux rameaux sans nombre!

Ne vous verrai-je plus? Me faut-il à jamais
Vivre du souvenir de tout ce que j'aimais?
Oh! que ne suis-je encor dans la barque furtive
Qui, glissant, comme un cygne, au milieu des roseaux,
Faisait courber sous elle, à grand bruit, dans les eaux,
Leur verdure captive!

Enfans d'une autre sphère, anges, dieux ou démons,
Dont le pouvoir s'étend à ce que nous aimons,

Venez ! venez à moi..... Je vous donne ma vie
Si, dans ces lieux, empreints de bonheur et d'amour,
Vous pouvez rendre encor l'amour, fût-ce un seul jour,
A mon âme ravie.

L'amour, qui se jouait dans l'air que j'aspirais,
Comme le vent dans l'herbe où gaîment je courais ;
L'amour, dont le prestige, ignoré de moi-même,
Prêtant à chaque objet un charme indéfini,
Rendait riant et pur, dans un ciel rembruni
Le soleil froid et blême.

L'amour !... oh ! qui pourra dire ce qu'est l'amour ?
Qui pourra définir cette fièvre d'un jour,
Ce feu qui, brûlant tout, ne laisse, après sa flamme,
Qu'un peu de cendre éparse, et bientôt sans chaleur !
Qui souvent trace à peine un sillon de douleur
Dans ce qu'on nomme une âme !

D'où vient-il? où va-t-il? Est-ce un ange déchu,
A qui, pour ses péchés, notre monde est échu?
Est-ce un souffle du ciel égaré sur la terre
Pour révéler aux cœurs, par le doute attiédis,
L'enfer d'une autre vie, ou de son paradis
L'ineffable mystère?

Oh! qui pourra me rendre, alors que vient le soir,
Tous ces bruits qu'on entend lorsqu'on cesse de voir?
Langage fantastique, hymne de la nature,
Chant d'amour, par le ciel à la terre jeté,
Comme pour lui montrer de son immensité
L'horizon sans mesure!

Cris à peine entendus de l'oiseau qui s'endort;
Doux murmure de l'eau se jouant, sans efforts,
Entre chaque rocher placé sur son passage;
Ombres, palais, vapeurs, enfans de mille riens
Qui pour naître ou mourir, souffles aériens,
N'attendent qu'un nuage!

Je ne vous entends plus, je ne peux plus vous voir :
Et, triste de vous tous, alors que vient le soir,
Je laisse mes pensers retourner en arrière.....
Puis je m'endors, le cœur gros des soupirs du jour,
Emprisonnant, au lieu d'un long regard d'amour,
Des pleurs sous ma paupière.

Et, quand vient le matin, je vous demande encor
Au rayon de soleil, dont le pur filet d'or
Traverse, en se jouant, ma persienne fermée;
Aux oiseaux rassemblés pour regagner les champs;
Au tilleul sur lequel ils modulent leurs chants;
A la fleur embaumée!

Mais le rayon s'éteint, l'oiseau fuit la cité,
La fleur se fane et meurt sur mon sein agité :
Et quand le soir renaît, hélas! je pleure encore,
Et je demande à Dieu l'oubli de mon bonheur :
Car tout ce qui le rend un moment à mon cœur
Passe ou se décolore.



LA GRAND'MÈRE MALADE.

Au docteur Valérand.

La voix par Dieu lui-même entre toutes élue,
C'est la tienne, ô ma fille ! elle a tant de douceur !..

VICTOR HUGO.

(Feuilles d'automne.)

Reste ici, chère enfant : regarde-moi, je pleure ;
Cesse tes jeux, et viens prier à demi-voix,
Pour ta bonne maman, le bon Dieu qui demeure
Dans les nuages bleus que tout là-haut tu vois.

Le bon Dieu t'aime bien, et ta jeune prière
En montant jusqu'à lui pourra guérir ma mère;

Ma mère, qui te bénira,
Et, le soir, t'attirant vers elle,
Longuement te racontera
Une histoire toujours nouvelle!
Ma mère, qui priait pour toi
Quand, toute petite et souffrante,
Près d'elle, te berçant sur moi,
J'endormais ta plainte mourante !

Ma mère, que Dieu seul, vois-tu bien? peut guérir,
Car elle se fait vieille, et sa vie est fragile
Comme le sont les fleurs que ta main fait mourir
Lorsqu'elle les arrache à ce vase d'argile !
Tu ris, pauvre petite, et tu ne comprends pas
La mort dans une vie où tu n'as fait qu'un pas.

La mort! ô pourquoi te l'apprendre
Ce mot qui me glace d'effroi,
Quand souvent, pour le mieux entendre,
Je te vois, t'approchant de moi,
Briser, en voulant le redire,
Le fil qui pend à mon rouet,
Et puis rire du même rire
Que si tu nommais un jouet?

Rire, pauvre petite! et chaque jour qui passe
Voit de ta grand'maman s'augmenter le danger;
Rire, et j'entends sans cesse, et dans un même espace!...
Ses plaintes et tes jeux, sans pouvoir exiger
Que, comme moi, craignant quelque douleur nouvelle,
Tu restes immobile et muette auprès d'elle!

Oh! que ta joie est triste ici!
Qu'elle me fait de mal, ma fille!
Si tu ne jouais pas ainsi,

Combien tu serais plus gentille !
Je te donnerais du rosier ,
Chaque matin, toutes les roses,
Les jolis fruits du merisier...
Et puis encor bien d'autres choses.

Quoi, maman ! dit l'enfant, avec tout le beau fruit
J'aurai des fleurs, et puis d'autres choses peut-être,
Si je suis bien tranquille?... Oh ! sans faire de bruit
Je veux toujours ouvrir la porte et la fenêtre,
Près du lit doucement marcher à petits pas,
Et, si je ris encor, ne rire que tout bas.

Et tu m'aimeras davantage ,
Et tu cesseras de pleurer :
Car le bon Dieu, si je suis sage,
Ne voudra pas nous séparer.
Tu dis qu'avec une prière
On peut empêcher de mourir :

Je vais prier pour ma grand'mère,
Et Dieu lui dira de guérir.

S'agenouillant alors, l'enfant fit sa prière;
Et Dieu, lui souriant comme sourit un père,
Dit à l'ange de mort de remonter aux cieux...
Et l'ange, s'arrêtant, fit un signe à la vie :
Elle revint plus belle et de longs jours suivie...
L'enfant recommença ses cris, son bruit joyeux;
Elle eut les merises, les roses,
Et puis encor bien d'autres choses...



LA VENDÉE.

Votre beau ciel est déjà gris... J'entends
tinter les clochettes, et l'essieu des chariots
crier sous les fagots oblongs du sarment...
Voici l'hiver.

GAVARNY.

Les feuilles n'offrent plus à mon front un abri;
Elles tombent, glissant éparées sur le sable,
Et le soir sous mes pieds déjà j'entends leur cri:
C'est la nature en deuil qui, triste, inconsolable,

Gémit en détruisant ce qu'elle aimait le plus!
C'est l'image d'un cœur, aux goûts irrésolus,
Qui, poussé, malgré lui, vers des biens éphémères,
Détruit, en les pleurant, ses plus belles chimères....
Mais des bois dépouillés la nature, en tous lieux,
Quand revient des beaux jours le soleil radieux,
Peut refaire à son gré la mobile parure :
Tandis que rien ne rend au cœur faible ou parjure,
Malgré ses vains regrets, son trouble et son ennui,
Ce que, dédaignant hier, il voudrait aujourd'hui.

Oh ! que j'aime le bruit tristement monotone
De la feuille et des vents !... Doux adieux de l'automne,
Sourire plein de pleurs, murmure harmonieux,
Qui semble, à l'âme émue, un vague appel des cieux !
Que la nature est belle en sa douleur muette !...
Ah ! c'est moins sa splendeur que son deuil qu'on regrette :
L'une éblouit les yeux, l'autre touche le cœur....
On sourit à la feuille étalant sa fraîcheur :
Mais, triste de la vie et du temps qui s'écoule,
Ce sont des pleurs qu'on donne à la feuille qu'on foule.

Adieu, terre où le sang a coulé tant de fois
Pour la religion et le sceptre des rois !...
Volcan prêt à s'ouvrir à la moindre secousse,
Abîme recouvert de bruyère et de mousse,
Où l'homme rétablit, se jouant du danger,
Ce que l'homme bientôt doit encor ravager....
Adieu, sombres rochers dont la cime s'incline
Comme pour saluer ces castels en ruine,
Qui, des temps révolus mornes traditions,
Disent, dans leurs débris, le deuil des nations!...

Adieu, pays où l'œil ressaisit de la guerre
Les traces d'âge en âge, éparses sur la terre!...
Et vous, cœurs généreux, fanatisés d'amour,
Qu'on ne peut qu'admirer et plaindre tour à tour!
Pur autel où toujours un serment fut le même!
Peuple qu'on hait de loin, mais que de près l'on aime!
Car il pleure et maudit, comme nous, aujourd'hui,
Les meurtres, les excès, qui retombent sur lui,
Et font tache à son nom!... Car, penché sur l'abîme
Où son amour l'entraîne et seul y fait son crime,

Il cherche vainement à bannir de son sein
Ces bandes sans aveu, sans but et sans dessein,
Qui, marchant à l'abri de la guerre civile,
Entraînent sur leurs pas, dans leur rage inutile,
Le pillage et la mort; jetant, avec la peur,
Sur le nom *vendéen*, et la haine et l'horreur!

Adieu! j'ai séparé l'or de son alliage,
Et la fidélité du meurtre et du pillage;
De larmes aujourd'hui mes yeux, en vous quittant,
Se mouillent malgré moi..... La vie est un instant;
Vous l'abrégez encore, et le jour qui s'achève
Ne vous répond jamais de celui qui se lève.....
Lorsque je reviendrai, serez-vous tous ici?
Et, me tendant la main, direz-vous : *La voici?*
Ou mes pas, en glissant sur une terre humide
Et de sang et de pleurs, n'auront-ils plus de guide?
Voilà ce que tout bas se demande mon cœur;
Voilà pourquoi mon front se penche plus rêveur....
Oh! puisse l'avenir, au sein de vos familles,

Vous entourer encor de vos-fils, de vos filles,
Et la paix, au foyer s'asseyant avec vous,
Sourire en vous voyant bercer, sur vos genoux,
Vos tout petits enfans, sans qu'une crainte amère
Tarisse et votre joie et le lait de leur mère!

Adieu! gardez de moi, dans vos longs soirs d'hiver,
Le souvenir qu'on donne aux amis que l'on perd.
Si nous ne voyons pas avec le même prisme,
Mon cœur n'en sait pas moins, honorant le malheur,
De loin comme de près battre pour l'héroïsme,
Quel que soit son drapeau, son espoir, son erreur!

Novembre 1855.



RÉVERIE.

A Monsieur de Pongerville.

C'est alors que le ciel invite aux rêveries :
Alors naissent au cœur les riantes fées,
Les songes de bonheur, les prestiges divers,
Et les enchantemens d'un meilleur univers.

L. BELMONTET.

Soleil des nuits, reine des cieux,
Modeste amante du mystère,
Je suis ton cours silencieux,
Toujours pensive et solitaire.

Viens, que je puisse encor, lorsque je vois le jour
Finir à l'occident sa carrière brûlante,
Aller auprès du lac, pensive et nonchalante,
De tes blanches clartés épier le retour !...
Oh! que j'aime à te voir, près d'étoiles sans nombre,
Te lever sur les monts, dont la base encor sombre
Contre toi semble offrir un refuge à la nuit,
Tandis que, radieuse et dissipant son ombre,
De l'empire des cieux tu t'empares sans bruit !
Comme un vaisseau qu'on voit, le soir, loin des rivages,
Du reflet de ses feux dorer les flots mouvans,
Tu fais étinceler une mer de nuages,
Et sembles fuir aussi sous l'haleine des vents.

Oh! que j'aime à te voir, alors qu'avec mystère
L'incertaine clarté de tes pâles rayons,
S'égarant, vague et pure, un moment sur la terre,
Argente les vapeurs des humides vallons!
Ou bien que, tout-à-coup, perdue en un nuage,
Coquette et mi-voilée, en t'ouvrant un passage,
Tu répands ton éclat sur les mille vitraux

Qui font la joie encor de nos bons vieux châteaux !
Oh ! que j'aime à te voir à travers le feuillage,
Qui sous le vent s'agite , et sous tes feux reluit,
Pâle et lente, glisser comme un ami qui fuit !

Abandonnant mon âme aux molles rêveries,
Dans ma douce tristesse alors me sont rendus
Et des sources de pleurs que je croyais taries,
Et de vieux souvenirs que je croyais perdus !
Songes toujours brillans de ma rêveuse enfance,
Momens délicieux d'erreur et d'espérance,
Vous renaissez encor quand de l'astre des nuits
La paisible lumière adoucit mes ennuis...
Son reflet incertain, par un charme magique,
Entoure les objets d'un voile fantastique,
Et les revêt ainsi de secrètes beautés...
Les arbres par le vent doucement agités;
Les palais de brouillards dans l'espace jetés;
Le zéphyr caressant qui, d'une aile craintive,
S'agite et se balance au milieu des roseaux;
La voix mélodieuse et toujours si plaintive

Du tendre rossignol caché dans les bouleaux ;
Le bruit du clair ruisseau qui s'écoule et murmure
En se perdant au loin parmi d'autres ruisseaux ;
La vague qui mugit, et, comme une ceinture,
Presse les flancs des rocs perdus à l'horizon ;
La fleur des champs qui naît et meurt dans le gazon,
Ignorant qu'elle seule en faisait la parure :
Tout semble prendre alors, entouré de vapeurs,
Un aspect mensonger et des contours trompeurs.
On dirait que des voix aux hommes inconnues,
Des eaux, des bois, des cieux, jusqu'à moi parvenues,
Révélant à mon âme un nouvel univers,
M'exilent d'une terre où tout change, où tout passe,
Où l'homme sous des fleurs a su cacher des fers,
Où la sainte amitié trouve si peu de place,
Où les rêves si doux et de gloire et d'amour,
Semblables aux brouillards que dissipe le jour,
Ne laissent après eux qu'une légère trace.

Soleil des nuits, reine des cieux,
Modeste amante du mystère ,

Je suis ton cours silencieux,
Toujours pensive et solitaire.

Oh ! pourquoi ton flambeau, quand il luit à mes yeux,
N'a-t-il qu'un seul rayon pour toute la nature ?
Ta clarté devrait-elle éclater aussi pure
Sur les cœurs déchirés et sur les cœurs joyeux ?
Sur les pas des amans séparés par l'absence,
Et sur ceux que l'amour rassemble aux mêmes lieux ?
Deviendrait-elle éclairer l'esclave sans défense
Qui murmure en pleurant un chant de son enfance,
Et les barbares jeux de son maître inhumain ?
Une pompe funèbre, une joyeuse fête,
Une gaité bruyante, une douleur muette,
Et le pauvre qui tend une timide main,
Et le riche qui passe et détourne la tête ?

A nos âges divers, de nos vœux inconstans
Confidente secrète, à la plainte elle invite
Le vicillard qui voudrait voir reculer le temps.

Et l'enfant qui toujours et se plaint et s'agite
En ne le voyant pas avancer assez vite.

O lune, s'il est vrai que ton globe argenté
De nos âmes un jour devienne la patrie,
Dis-moi si l'avenir, que j'ai tant souhaité,
Doit offrir pour toujours, à mon cœur enchanté,
Les biens que vainement j'ai cherchés dans la vie?
L'amour et l'amitié seront-ils le bonheur ?
Les trouverai-je tels que mon âme charmée
Se plut à les rêver dans un monde trompeur ?...
Pourrai-je aimer encor, serai-je encore aimée?...
Quand d'un regard pensif je te suis dans les airs,
Souvent, en effeuillant la fleur de l'églantine,
Des prières du soir une cloche argentine
M'annonce le retour par ses sons lents et clairs :
J'écoute, et vers le ciel s'envolent mes pensées.
Mon esprit, qui s'égare au céleste séjour,
Ne pouvant oublier tant de peines passées,
Y rêve avec transport un éternel amour !
La mort m'y doit ouvrir une nouvelle vie,

Qui d'aucun vain regret ne Joit être suivie...
Là nul cœur ne viendra tromper un autre cœur,
Et le mien ose encore attendre le bonheur !

L'espoir pénètre alors en mon âme abusée,
Comme on voit le matin une humide rosée
Ranimer doucement une mourante fleur...
Rêveuse, je m'assieds sur l'inégale rive:
Car j'aime à voir des flots la course fugitive;
Et, sans penser à rien, je suis en soupirant
Le bouquet desséché que je livre au torrent.
Il faisait ce matin l'ornement du rivage:
De mes plaisirs passés il est pour moi l'image

Soleil des nuits, reine des cieux ,
Modeste amante du mystère,
Je suis ton cours silencieux,
Toujours pensive et solitaire.

Viens, de tes doux reflets que la molle clarté

Guide mes doigts tremblans sur ma lyre plaintive;
Écoute-moi redire à la nuit attentive
Le nom toujours aimé d'un ami regretté...
Peut-être en ce moment, unis par la pensée,
Suit-il, ainsi que moi, d'un regard douloureux,
Le nuage qui fuit sous ton char vapoureux;
Peut-être que vers moi, dans l'espace élancée,
Son âme vient errer en ces paisibles lieux!
Aux heures de la nuit tout est mystérieux...
Et, lorsqu'un souvenir me rend triste et rêveuse,
Souvent auprès de moi je sens qu'elle a passé !
L'air devient plus léger à mon sein oppressé,
Et j'essaie en tremblant de me trouver heureuse.

Mais la nuit a déjà des voiles moins épais,
Et du jour qui va naître on devine l'aurore;
Une étoile s'efface, et puis une autre encore...
O lune, astre d'amour, d'innocence et de paix,
Quand l'horizon blanchit et de feux se colore,
Ton doux éclat s'éteint, ton règne va finir.

.

.

Adieu, muet témoin de ma mélancolie,
Chaque soir en ces lieux me verra revenir...
Que m'importe qu'un monde auquel rien ne me lie,
S'armant de sa raison, vienne nommer folie
Le charme indéfini qui m'attire vers toi,
Et que rien ici-bas ne peut répandre en moi ?

L'AUTOMNE.



Mes jours s'écoulent comme l'ombre qui
s'évanouit au soir.

PSAUME 101.

Si, prenant en pitié mes pleurs et ma jeunesse,
Tu me vas, ô mon Dieu, rappeler près de toi,
Grâce! oh! grâce pour lui! Qu'il m'oublie, ou qu'il laisse
S'égarer sans remords, doux comme une caresse,
Son souvenir autour de moi!

Qu'un bon ange envoyé de la sphère céleste
Endorme dans son cœur ses regrets, ses douleurs;
Qu'il vienne chaque soir à cette heure funeste
(Dont un espoir de mort est tout ce qui me reste)
De son aile essuyer ses pleurs.

Qu'il lui dise qu'au ciel l'âme s'unit à l'âme
Pour aimer sans souffrir; et que là seulement
L'amour, en épurant au feu du ciel sa flamme,
Change l'âme d'un homme en une âme de femme
Pour qu'il aime éternellement.

Ou que plutôt, mon Dieu, je sois alors cet ange;
Et qu'il me soit permis, fantôme, esprit voilé,
Me jouant à ses pieds, de donner, en échange
Du mal qu'il sut me faire en son erreur étrange,
La paix à son cœur consolé!

Ce que j'espère au ciel, ô mon Dieu ! qu'il l'espère !
Il n'aimait pas celui qui jamais n'espéra !...

A son âme de feu, presque au monde étrangère,
Que je puisse un seul jour montrer cette autre sphère
Où la mort nous réunira !

Je veux bien renoncer à lui dans cette vie,
Mais dans l'autre, oh ! jamais !... C'est là que, toute à lui,
Et l'aimant d'un amour à faire au ciel envie,
Je verrai naître encore, enivrée et ravie,
Le bonheur qu'il m'ôte aujourd'hui.

Premier mois de l'automne, ô mois qui pour mon âme
Semble toute une vie... Adieu, tu vas finir,
Et ma vie avec toi !... Finir, quand sur la trame
De ces jours que le ciel dans sa bonté réclame
Était encor tant d'avenir !

Comme il aimait mes yeux lorsqu'ils quittaient la terre,
Et que, voilés d'amour, ils demandaient aux cieux
Quelques jours d'un bonheur dont le vague mystère

Se révélait à moi, quand sa voix mensongère
Vibrant en sons mélodieux !

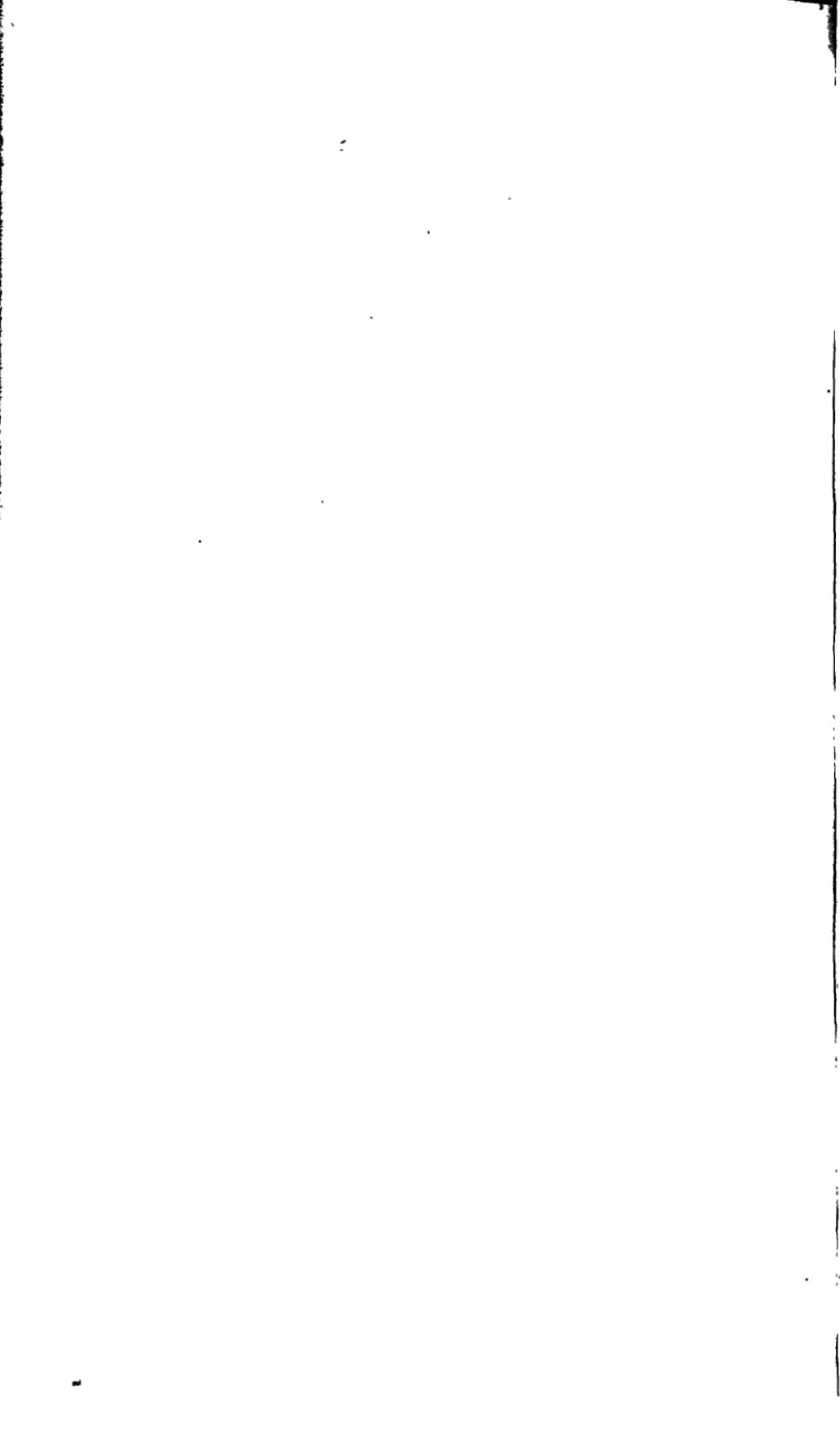
Quand sa main s'égarait dans les boucles flottantes
De mes cheveux mêlés par le souffle du vent,
Et qu'alors tressaillant, ses lèvres palpitantes
Cherchaient à retenir les feuilles inconstantes
Qui sur mon front volaient souvent !

Quand, à mes pieds, heureux, enivré de m'entendre,
Il écoutait mes chants, m'appelait ange, amour,
Et tout ému disait : « Ton cœur est triste et tendre,
Et ton chant vient du cœur; et seul, pour te comprendre,
Moi je n'eus besoin que d'un jour ! »

Les feuilles sont encor par le vent emportées,
La lune brille encor d'un éclat aussi pur:
Mais rien ne vous ramène, heures tant regrettées,
Que son amour avait parmi mes jours jetées,
Et qu'il couvre d'un voile obscur.

Mes yeux ne sont plus doux, ils sont fixes et sombres ;
Mes longs et beaux cheveux tombent par noirs flocons ;
Et je crois triste et seule errer parmi les ombres ,
Quand la lune pâlit sous les nuages sombres
Que je vois rouler sur nos monts.

Adieu, pâle soleil, et vous, roses d'automne,
Au parfum plus divin que les roses de mai !
Adieu ! Je vous ai dû, lorsque tout m'abandonne,
Un souvenir qu'ici rien du moins n'empoisonne....
Seul reste de ce que j'aimai !



A LAURE.

De cendres et de mort toute flamme est suivie :
N'aimez pas, n'aimez pas, l'amour coûte la vie !

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Tu me parles de gloire, et tu crois m'éblouir !
Ah ! tu ne sais donc pas que, pour s'évanouir
Plus vite que la fleur qui te faisait envie,
Le rêve le plus beau qui passe dans la vie

N'a besoin que d'un souffle, et ce rêve effacé
Fait qu'on ne croit à rien, non pas même au passé
Qui tint l'âme asservie.

La gloire !... oh ! que ce mot est vide et décevant
Lorsqu'un plus doux fit battre un cœur auparavant !
La gloire !... Pour l'aimer, la chercher et l'attendre,
Il me faudrait pouvoir aujourd'hui la comprendre.
Mais mon cœur, sans regret aux plus doux biens fermé,
Lassé d'avoir souffert, lassé d'avoir aimé,
Aux choses d'ici-bas ne veut plus rien prétendre !

Être heureuse ! ô mon Dieu ! que ce vain mot bonheur
Ne retentisse plus désormais à mon cœur !
C'est lui qui, me jetant dans cette étroite voie
Où toujours une peine est auprès d'une joie,
A fait prendre à mon âme un caprice d'un jour
Pour ce mystérieux et ravissant amour
Que le ciel seul envoie.

L'aveugle, dont les yeux, entr'ouverts à demi,
Pour la première fois peuvent voir un ami,
Et les mille beautés de lui seul inconnues,
Mourrait de ses regrets si, lorsqu'il les a vues,
Ses yeux, se refermant, le plongeaient dans la nuit :
Car le bonheur, hélas ! nous laisse, quand il fuit,
Des peines que, sans lui, l'on n'aurait jamais eues.

J'ai fait comme l'enfant qui, trouvant d'un ruisseau
Le cours trop monotone, a, pour en troubler l'eau,
Essayé d'y plonger ! Un ruisseau, c'est le monde :
Toujours calme, il fatigue ; et, plus l'homme le sonde,
Plus il en sent le vide... Alors, pour fuir l'ennui,
Il place sur un gouffre une fleur pour appui,
Et sa chute est profonde.

Des jours sans avenir sont bientôt révolus.
Toute vie a son but : la mienne n'en a plus.
Laisse ! oh ! laisse à jamais s'endormir sans secousse

L'âme que de son sein une autre âme repousse;
J'ai gagné jour par jour, et douleurs par douleurs,
Le repos qui m'attend; et, pour prix de mes pleurs,
Dieu me fera la mort plus rapide et plus douce.

Mais avant qu'elle arrive... O toi, qui m'as rendu
Un cœur que je croyais avoir aussi perdu!
Toi, dont la douce voix, les baisers et les larmes,
Ont en vain essayé d'étouffer mes alarmes!
Amie, oh ! sois bénie, et que ton souvenir,
Dorant le dernier jour que je verrai finir,
Y prête encor des charmes!

Et, quand mes yeux fermés dormiront du sommeil
Qu'en ce monde, où tout passe, un Dieu fit sans réveil,
Sois, en prenant ma place au sein de ma famille,
Une sœur à mon frère, à ma mère une fille !
J'aurais voulu guérir et pour eux et pour toi :
Mais ma vie est, depuis que le mal est en moi,
Ce qu'est au feu mourant l'étincelle qui brille !

La vie ! ah ! que j'aimais ses rêves enchantés,
Qui, jetant sur mes jours de brillantes clartés,
Me faisaient ressembler, dans la paix de mon âme,
Au joyeux matelot s'endormant sur sa rame ;
Sans penser qu'une barque est souvent un cercueil
Que le courant emporte et que brise l'écueil
Caché sous une lame.

Jours trop vite écoulés ! jours où mon cœur joyeux,
Ignorant son bonheur, n'en jouissait que mieux !
Félicités d'enfans, trésors du premier âge !
Doux rayons de soleil perdus dans un nuage !
Seul regard bienveillant de l'ange qu'entre tous
Dieu choisit pour veiller sur chacun d'entre nous !
Vous n'êtes que l'éclair qui précède l'orage !

A la vie, au bonheur, j'ai dit un long adieu...
Car la vie est amère, et le bonheur un jeu !
J'ai brisé dans mes mains, sans qu'elle fût tarie,

La coupe où je buvais; j'ai vu tomber flétrie
La guirlande de fleurs qui s'enlaçait autour,
Et je n'ai pas compris que hors Dieu, sans retour
Ici bas, tout varie!



DIEU L'A PRIS SOUS SON AILÈ.

A Madame Lindsay.

Le bon Dieu te fera deux ailes
Qui porteront ton corps léger....
Et, tout comme les hirondelles,
Dans l'air tu pourras voltiger.

.....
Oh ! qu'un vol heureux te ramène
Quelquefois vers ta mère en pleurs...

.....

CAVE.

Tu pleures, et ma voix ne va plus à ton cœur,
Et tu maudis le ciel ! Oh ! calme ta douleur,
Rappelle la prière : ange de paix qui passe,

Elle jette dans l'âme une vague lueur
Qui vient de l'autre vie, et qui comble l'espace
Que Dieu mit entre nous et l'être qui n'est plus !
Prie... et vers ton enfant, tes yeux, guidés par elle,
L'apercevront peut-être au milieu des élus
Que Dieu prit sous son aile !

Ce fils qu'il te donna, ce fils qu'il te reprit,
Dans son rapide essor, joyeux et pur esprit,
Est un bel ange au ciel envolé sans souffrance !
Il te regarde encore, et d'en haut te sourit,
Comme il te souriait quand, pleine d'espérance,
Tu le berçais le soir et demandais à Dieu,
Dans la pieuse ardeur de ta foi maternelle,
Qu'afin de le garder du malheur en tout lieu,
Il le prit sous son aile !

Ils sont aimés du ciel ces enfans qu'au berceau
(Tendre asile où la vie a souvent un tombeau)
Dieu rappelle vers lui... Car Dieu sait de la vie

Le deuil et les dangers, même au jour le plus beau !
Et des biens qui nous font souvent le plus d'envie
Il détourne le cours par pitié pour nos cœurs !...
Son souffle était si pur, sa vie était si belle !...
Pour l'arracher plus tôt à ce monde de pleurs,
Il l'a pris sous son aile.

Sa jeune et faible voix en joyeux chants d'amour
S'exhale dans les airs, et, quand finit le jour,
Son âme, si long-temps parcelle de ton âme,
Voltige autour de toi, loin du divin séjour !
C'est elle qui souvent passe comme une flamme
Entre le monde et toi... C'est elle qui, la nuit,
Berce encor ton sommeil de songes purs comme elle...
C'est elle qui murmure alors qu'elle te fuit :
Dieu m'a pris sous son aile.

Vers le ciel qui blanchit, oh ! tourne tes regards,
Tes regards pleins de pleurs... Vois comme les brouillards
Fondent sous le soleil leur vapeur condensée ;

En les voyant flotter comme de blancs remparts
Entre nous et les cieux... n'as-tu pas la pensée
Que les anges du ciel, pour essuyer nos pleurs,
Ramènent près de nous, sur cette vapeur frêle,
L'âme de nos enfans, faibles et douces fleurs
Que Dieu prit sous son aile ?



LA FOI.

À Monsieur Charles Hodier.

C'est que, même au-delà des bonheurs qu'on envie,
Il reste à désirer dans la plus belle vie ;
C'est qu'ailleurs et plus loin notre but est marqué.

SAINTE-BEUVE.

(Les Consolations.)

Qui me rendra ma lyre, en écartant le voile
Qui la cache à mes yeux, comme fait d'une étoile
Le nuage qui glisse aux cieux ?
Qui me rendra ma lyre et les jours de féeries
Où ses cordes vibraient, suivant mes rêveries,
Un accord triste ou gracieux ?

Avril touche à sa fin, et moi, faible et ravie,
En regardant les fleurs, je reprends à la vie,
 Qui trop tôt s'en allait fuyant :
Car la vie est bien douce alors que l'on est mère,
Et que, pour son enfant, l'avenir qu'on espère,
 Ou qu'on rêve, est pur et riant.

Il est de ces momens, que le ciel nous envoie,
Où le cœur ne bat plus que d'amour et de joie,
 Comme s'il n'avait pas souffert :
Je voudrais les chanter, et la voix m'est ôtée,
Et de mon luth, tremblant en ma main agitée,
 Le son confus meurt et se perd.

Est-ce donc que souffrir affaiblit la pensée,
Et mêle pour long-temps chaque chose passée
 Aux impressions du moment :
Si bien qu'en un brouillard quelquefois il nous semble
Voir flotter au hasard, et confondus ensemble,
 Des mots rassemblés vainement ?

Oh! comment se fait-il que notre âme immortelle,
Pure essence de Dieu, que Dieu souvent appelle,
Et qu'il laisse survivre à tout,
Se fatigue et s'abatte au choc des maux physiques?
Mystérieux secret, qui de cercles magiques
S'entoure sans cesse et partout!

Pourquoi troubler mon cœur et faire que je doute,
Quand je sais que la mort, qui m'attend sur la route,
Peut seule un jour tout expliquer :
Et que d'ici là croire à tout ce que j'espère,
Est pour moi, fût-ce même une erreur mensongère,
Chose bonne et douce à risquer ?

Le doute c'est la mort, et la foi c'est la vie,
Pure, immense et sans fin pour qui la voit suivie
De cet avenir éternel
Qui n'aura ni douleur, ni doute, ni limite,
Et dont tout parle à l'âme alors que l'on médite,
Le soir, en regardant le ciel.

Ma fille, mes amours, toi dont la vie est mienne:
Oh ! je crois à mon âme en croyant à la tienne.

Dieu t'a voulu donner à moi

Pour que je crusse en lui : voudrait-il qu'une mère
N'eût eu pour tant d'amour qu'une vie éphémère ?

Oh ! non ! et c'est là qu'est ma foi.



JALOUSIE.

Vous dont l'austérité condamne la tendresse,
Vous dont le froid printemps s'est perdu sans ivresse...
Pardonnez-moi mes vers, s'ils passent devant vous.

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

Ne pleure pas, ami... regarde ce nuage
Qui grandit dans le ciel comme un noir monument:
Demain, ce soir peut-être, après un court orage,
Le ciel sera d'azur, et le flot du rivage,
Fatigué de bondir, dormira mollement.

Quelle douleur, ami, ne passe ou ne s'é mouss e
Lorsqu'on peut appuyer son front, las de souffrir,
Sur le sein d'une femme, et qu'une main repousse
Loin, bien loin, la douleur, tandis qu'une voix douce
Murmure avec amour des mots qui font guérir!...

Tu m'as dit d'oublier les baisers de ma mère,
Mon pays et mes sœurs, pour ton pays, pour toi :
Tu parlais... Je n'ai vu que ta douleur amère,
J'ai fui mes sœurs, j'ai fui les baisers de ma mère.
Sois mon pays, mes sœurs, ma mère, tout pour moi !

Tu ne me ré ponds pas, et ta main dans la mienne
Reste sans mouvement ! et ton œil, au hasard,
Se fixe à l'horizon... Ma vie était la tienne !
Tu le disais du moins ! Que ton cœur s'en souvi enne,
Si ta raison l'oublie ! Un sourire ! un regard !...

Oh ! si ta voix, tes yeux, ton âme tout entière
Me redisaient encor : Cher ange, crois en moi

Comme tu crois en Dieu quand tu fais ta prière...
Oh! comme à tes genoux, tour à tour humble et fière,
Tu me verrais encor te bénir d'être à toi!

Et j'aimerais la vie; et, quand viendrait l'orage,
Couvrant de mes baisers tes yeux voilés d'amour,
Je saurais te cacher l'approche du nuage
Et me mettre toujours entre son court passage
Et toi..., pour t'épargner l'ennui d'un mauvais jour!

Tu ne me réponds pas, et ta main dans la mienne
Reste sans mouvement; et ton œil au hasard
Se fixe à l'horizon... Ma vie était la tienne:
Tu le disais du moins... Que ton cœur s'en souviene,
Si ta raison l'oublie... Un sourire... un regard...!

Sais-tu bien ce que c'est qu'une douleur aigüe
Qui s'endort avec nous, qui s'éveille avec nous...,
Qui brûle notre sang, que rien ne diminue...,

Dont chaque jour accroît la force et l'étendue...,
Qui fait bondir le cœur, ou suspendre le poux ?...

Dis, le sais-tu?... Mais non, tu n'as pu la connaître,
Puisque tu n'as pas su comment m'en préserver...
Ah ! c'est d'une âme aimée, et qui cesse de l'être,
Les tourmens qu'aux enfers le ciel eût dû peut-être,
Pour unique torture, aux damnés réserver...

C'est de mon âme enfin, à la tienne arrachée,
Le supplice enduré pendant chaque moment;
C'est la mort!... la mort seule à la vie attachée,
Sans que jamais sa source, aride et desséchée,
Puisse arrêter du cœur le moindre battement...

Je suis jalouse, ami... jalouse avec démente !
Mon cœur, pour deviner l'approche d'un malheur,
Semble voler vers lui, bien avant qu'il commence !
Autant je mis en toi, ma foi crédule, immense,
Autant je ne vois plus qu'abandon et douleur !

Tu ne me réponds pas, et ta main dans la mienne
Reste sans mouvement... et ton œil au hasard
Se fixe à l'horizon... Ma vie était la tienne :
Tu le disais du moins... Que ton cœur s'en souviene,
Si ta raison l'oublie... Un sourire... un regard !...

Ingrat, ne brise pas l'idole que ton âme
Éleva !... Ce qu'alors ton cœur pourrait souffrir
Me vengerait trop bien ! Est-il une autre femme
Que tu puisses aimer de cette ivresse d'âme
Que seul donne un amour qui fait vivre et mourir ?

Que mon âme à ton âme enseigne la constance,
Comme un trésor que Dieu ne créa que pour nous,
Quand son souffle nous fit une double existence !
Ah ! le bonheur, ami, n'est pas dans l'inconstance ;
Et lorsqu'on souffre à deux, souffrir est presque doux !

Te souviens-tu du soir où, confuse et tremblante,
Détachant de mon sein un bouquet mi-fané,

J'osai l'abandonner à ta bouche brûlante ?
Tu ne l'eus pas plus tôt, qu'émue et chancelante
Je te quittai, pleurant de te l'avoir donné.

Le sommeil, cette nuit, de mon âme agitée
Ne vint pas endormir la honte et le regret...
Pour la première fois, mécontente, attristée,
J'attendis tout un jour l'heure, tant souhaitée,
Qui chaque soir alors vers moi te ramenait.

Tu vins, et dans tes yeux je vis tant d'espérance,
Que mon cœur t'en voulut d'éprouver un bonheur
Qui venait de coûter au mien tant de souffrance !
Et, dans mon désespoir, feignant l'indifférence,
De mon pauvre bouquet je maudis chaque fleur !

Ah ! je ne t'aimais pas alors comme je t'aime,
Puisque je t'oubliais pour ne penser qu'à moi...
J'ignorais cet amour délirant et suprême

Qui fait qu'en te donnant mon âme et tout moi-même,
Je crois encor n'avoir pas assez fait pour toi !

Toi, me fuir ! toi, ma vie !... Oh ! viens que je t'enivre
De baisers et de pleurs ! Laisse-moi ranimer
Un amour qu'une erreur ne viendra plus poursuivre,
Et que le monde dise : « Ils ont cessé de vivre ; »
Mais ne dise jamais : « Ils ont cessé d'aimer ! »



LA VEILLÉE,

FABLIAU BRETON.

Au Bibliophile Jacob.

Livres nouveaux, livres vieilz et anticques.

ESRIENNE DOLET.

Venez çà, mes enfans : je veux dans la veillée
Vous raconter d'Arthur, haut et puissant seigneur,
Et de la jeune Agnès, que l'on a tant raillée,
La singulière histoire : elle est en grand honneur
Dans notre bel Anjou... Je prétends vous la dire
Pour vous faire sourire !

Sur les bords de la Seine autrefois se voyait
 Un de ces vieux châteaux, si vieux qu'ils n'ont plus d'âge :
 Là vivait, triste et seul, loin du bruit qu'il fuyait,
 Un jeune et beau baron, dans l'ennui du veuvage.
 Peu fier, il préférait l'amour et deux beaux yeux
 A ses aïeux !

Arthur était son nom : plus d'une noble dame,
 Souvent, quand il sortait, se trouvait sur ses pas,
 Pensant qu'en la voyant il la prendrait pour femme :
 Arthur la voyait bien, mais il n'y pensait pas ;
 Et toutes se disaient : « Attendons de l'année
 » La dernière journée.

» Avec son deuil alors sa douleur passera,
 » Et la joie et l'amour des pleurs prendront la place,
 » Quand une fois sur nous son regard tombera. »
 Devisant de la sorte, en regardant sa glace,
 Chaque noble beauté se disait à part soi :
 « Ce sera moi ! »

C'était par pur orgueil, et non désir d'une âme
Qui voudrait une autre âme; et l'orgueil a souvent
Trompé plus que l'amour ! — Or chaque noble dame
Se trompait... Écoutez, et que le bruit du vent
Ne couvre pas ma voix, qui, par l'âge cassée,
Serait vite lassée.

Lorsqu'on eut clos partout et volets et rideaux,
Que chaque chaise encor de place fut changée,
Et qu'on n'entendit plus battre sur les vitraux
Ni le vent ni la pluie : autour du feu rangée,
La jeunesse attendit que la vieille reprit
Sa longue et belle histoire; et la vieille, enchantée,
Sur le groupe muet, qui se presse et sourit,
Promena lentement, fière d'être écoutée,
Ses yeux gris, dont la joie animait le regard.
De sa quenouille alors, bien loin d'elle jetée,
Le lin mal attaché retombait au hasard :
On eût dans le salon entendu d'une mouche
Les ailes en s'ouvrant frémir d'un léger bruit;
Et la vieille, cessant de tenir sur sa bouche

Son doigt demi-plié, raconta ce qui suit

Bien ayant dans la nuit :

« C'était un jour bien froid, un de ces jours d'automne
Où le vent mêle ensemble et pousse en tourbillon
Les feuilles et le sable; où, pour une couronne,
Un enfant aurait peine, au bord d'un vieux sillon,
A trouver d'autres fleurs que les frères pensées
Aux couleurs effacées;

Où le soleil n'a plus ni chaleur ni gaieté,
Et semble, quand il dore une verte colline,
Être un pâle reflet de ce qu'il fut l'été;
Où sur son vêtement de simple mousseline
La jeune fille jette, en sortant du château,
Un noir manteau;

Où du ruisseau grossi les ondes blanchissantes,
Sur le sol inondé roulant avec fracas
De rochers en rochers, cascades bondissantes,

Forcent le voyageur à détourner ses pas ;
Où , dans l'air se pressant , les brunes hirondelles
Volent à tire-d'ailes.

C'était un de ces jours , je crois vous l'avoir dit ,
Où nous aimons , rêvant de nos peines passées ,
A laisser sur tous ceux que notre cœur perdit
S'arrêter plus long-temps nos mobiles pensées ;
Un de ces jours brumeux , à l'heure où vient le soir
Humide et noir.

On venait d'allumer , dans une salle ornée
D'armes et de tableaux , deux des lampes d'argent
Qui décoraient toujours la haute cheminée
Où , pensif et sans but , de son pied négligent ,
Arthur , dans le foyer , poussait des branches sèches
Les brillantes flammèches.

Si quelque chose alors autour de lui rompait
Du silence du soir la monotone scène ,

C'était le balancier qui sans cesse frappait
L'oreille de son bruit en battant sur le chêne ;
Et le jeune seigneur, quand arrivait la nuit,
Aimait ce bruit.

Il s'en laissait bercer, comme, dans son jeune âge,
Il faisait du même air que lui chantait toujours
Sa nourrice, espérant le calmer davantage,
Quand, de ses deux genoux, au berceau de velours
En le faisant passer, elle endormait sa peine
Jusqu'à la nuit prochaine.

Mais ne se laissait plus si vite consoler
Le jeune et beau seigneur; et, dans sa rêverie,
Ses pleurs, à son insu, se mirent à couler :
Car de sa vague peine une âme est attendrie ;
Et, je l'ai toujours dit, il n'est pire douleur
Qu'ennui du cœur.

Or voyons, mes enfans, la fin de cette histoire ;
Je la traîne en longueur : à mon âge souvent

Pareille chose arrive ; une vieille mémoire
A besoin qu'on s'arrête, et cherche, bien avant
Que de finir, si l'on n'a pas fait de méprise
Dans ce qu'il faut qu'on dise.

J'en étais donc, je crois, si je m'en souviens bien,
Au moment où d'Arthur la triste solitude
Allait être troublée : il entendit du chien
L'aboïment répété s'unir à la voix rude
De son vieil écuyer, criant : « Que voulez-vous
Si tard chez nous? »

Puis distingua des sons qui lui semblèrent être
Doux et plaintifs... Cédant alors à la pitié,
Arthur de son fauteuil à l'étroite fenêtre
Fit, en sifflant ses gens, le chemin à moitié ;
Car la voix était jeune, et la voix d'une femme
Touchait toujours son âme!

Sur l'ordre qu'il donna, la porte, en s'entr'ouvrant,
Fit voir au beau seigneur la toute jeune fille :

A la si douce voix... Elle hésite en entrant,
S'incline lentement, et, debout à la grille,
Reste interdite. Alors, faisant vers elle un pas,
Arthur tout bas :

« Si Dieu, dit-il, vous fit vassale ou noble dame,
» M'importe peu ! Soyez la bien venue ici !
» Dans vos beaux yeux en pleurs est une si belle âme,
» Qu'on vous croirait du ciel, si ne pleuriez ainsi !... »
Lors la voix baissa tant, que depuis on ignore
Ce qu'il put dire encore.

Mais, rougissant ensemble, ils s'assirent tous deux.
Écuyers et varlets avaient quitté la salle ;
Et les lampes d'argent ne brûlaient que pour eux ;
Et le bruit sourd des pas se pressant sur la dalle,
En mourant par degrés dans le long corridor,
Durait encor ;

Quand la vieille nourrice, y voyant du mystère,
S'en vint tout doucement à la porte écouter :

Elle aimait à parler, quoique d'humeur austère,
Et tremblait, se dit-on, de n'avoir à conter
Que propos d'amourette et mensongère histoire
D'une fille sans gloire.

« Je suis Agnès, disait alors la douce voix,
» Agnès, du petit bourg du Palet, en Bretagne,
» Dont à présent, seigneur, je suis bien loin, je crois!
» Car depuis ce matin, errant dans la campagne,
» J'ai quitté la maison où je croyais toujours
» Passer mes jours.

» On m'avait dit : Va-t'en! te voilà grande et forte;
» Et tu peux travailler comme d'autres ont fait.
» La femme de mon père avait ouvert la porte,
» Et j'allais m'éloigner quand, pour dernier bienfait,
» En s'approchant de moi, dans ma main mon vieux père
» Mit la croix de ma mère.

» Et je partis, pleurant mon bonheur d'autrefois
» Emporté pour la vie avec ma pauvre mère!

» Et la vie est bien longue alors qu'on n'a de choix
» Qu'entre un pénible ouvrage et beaucoup de misère.
» Je m'assis, regardant tour à tour le gazon
» Et l'horizon.

» Puis, essuyant mes pleurs et prenant du courage,
» Je fis bien du chemin, sans savoir où j'allais!
» Je désirais trouver une ferme, un village...
» Une fois j'en vis un; mais comme je tremblais
» En demandant, plus pâle encor qu'à l'ordinaire,
» Ce que je pourrais faire!

» Chaque femme, en riant, dit que pour travailler
» J'avais la voix trop douce et les mains trop petites;
» L'une même ajouta, comme pour me railler,
» Que je dormirais mal dans de si pauvres gîtes.
» Un enfant était là; seul il mit dans ma main
» Un peu de pain.

» Le jour allait finir... Je suivais, effrayée,
» Dans un taillis bordé de genêts et de houx,

» D'un sentier tortueux la route mal frayée :
 » Elle menait ici... Ma voix vint jusqu'à vous :
 » Soyez béni du ciel!... Et maintenant, beau sire,
 » Je n'ai plus rien à dire.

» — Oui, le ciel m'a béni!... reprit Arthur joyeux,
 » Car il m'envoie un ange; et jamais, jeune fille,
 » Les anges ici-bas n'ont eu besoin d'aïeux.
 » C'est pourquoi, dès demain, mes biens et ma famille
 » Seront, avec l'amour, communs entre nous deux,
 » Si tu le veux. »

Or, mes enfans, Agnès, comme on le croit sans peine,
 Le voulut bien!... La cloche, ébranlée au matin,
 Faisait, dit-on, tel bruit, que l'on vit dans la plaine
 Accourir du château, même le plus lointain,
 Nobles dames d'alors, et gentes damoiselles,
 Chevauchant auprès d'elles.

Arthur, en ce moment, d'Agnès tenait la main ;
 Et la vieille nourrice, avec un jeune page,

Portait sa blanche mante, en suivant le chemin
Qui menait à l'église... Oh ! qui dira la rage
Des dames de haut rang, et de leurs méchans cœurs
Les ris moqueurs ?

Car Agnès s'avançait aussi belle qu'un ange,
Mais avec l'air encor gauche et doux d'un enfant ;
Et son front, sur lequel tremblait la fleur d'orange,
Restait pur et joyeux, sans être triomphant ;
Et sur l'épais satin la souple mousseline
Pressait sa taille fine.

Cependant sur son sein brillait une croix d'or,
A son étroit ruban de velours suspendue...
Ce fut là sa parure et l'unique trésor
Qu'en pensant à sa mère, à l'heure inattendue
De sa haute fortune, Agnès, dans son bonheur,
Mit sur son cœur.

A présent, mes enfans, la veillée est finie,
Et l'histoire avec elle. Allez ! soyez toujours

Aussi douces qu'Agnès : du ciel alors bénie,
Peut-être une de vous parmi ses mauvais jours
En verra naître un beau !... Bonsoir, les jeunes filles !
Bonsoir et bonne nuit, car il se fait bien tard.
Au revoir, à demain !... Rentrez dans vos familles. »

Et toutes à la fois, échangeant un regard,
Se quittèrent alors, cherchant dans leur mémoire
Quels étaient les seigneurs des châteaux d'alentour;
Et, poursuivant au loin les rives de la Loire,
S'éveillèrent, rêvant de fortune et d'amour
Bien avant dans le jour.



IL FAUT SOURIRE.



J'ai dans les pleurs retrem pé mon courage.

.

Mes yeux sont secs ; je souris.....

HIPPOLYTE TAMPUCCI.

Allons, mes yeux, cachez vos pleurs !

Voilez sous vos cils vos douleurs !

On juge une âme comme l'onde,

A sa surface : souriez !

Un sourire trompe le monde;
Et le monde foule à ses pieds
Celui dont la peine profonde
Se trouve un moment sous ses pas!

« Amusez-moi, dit-il, je ne vous comprends pas ! »

Allons, ma bouche, il faut sourire :
Aux mille riens qu'on me va dire
Il faut sourire.

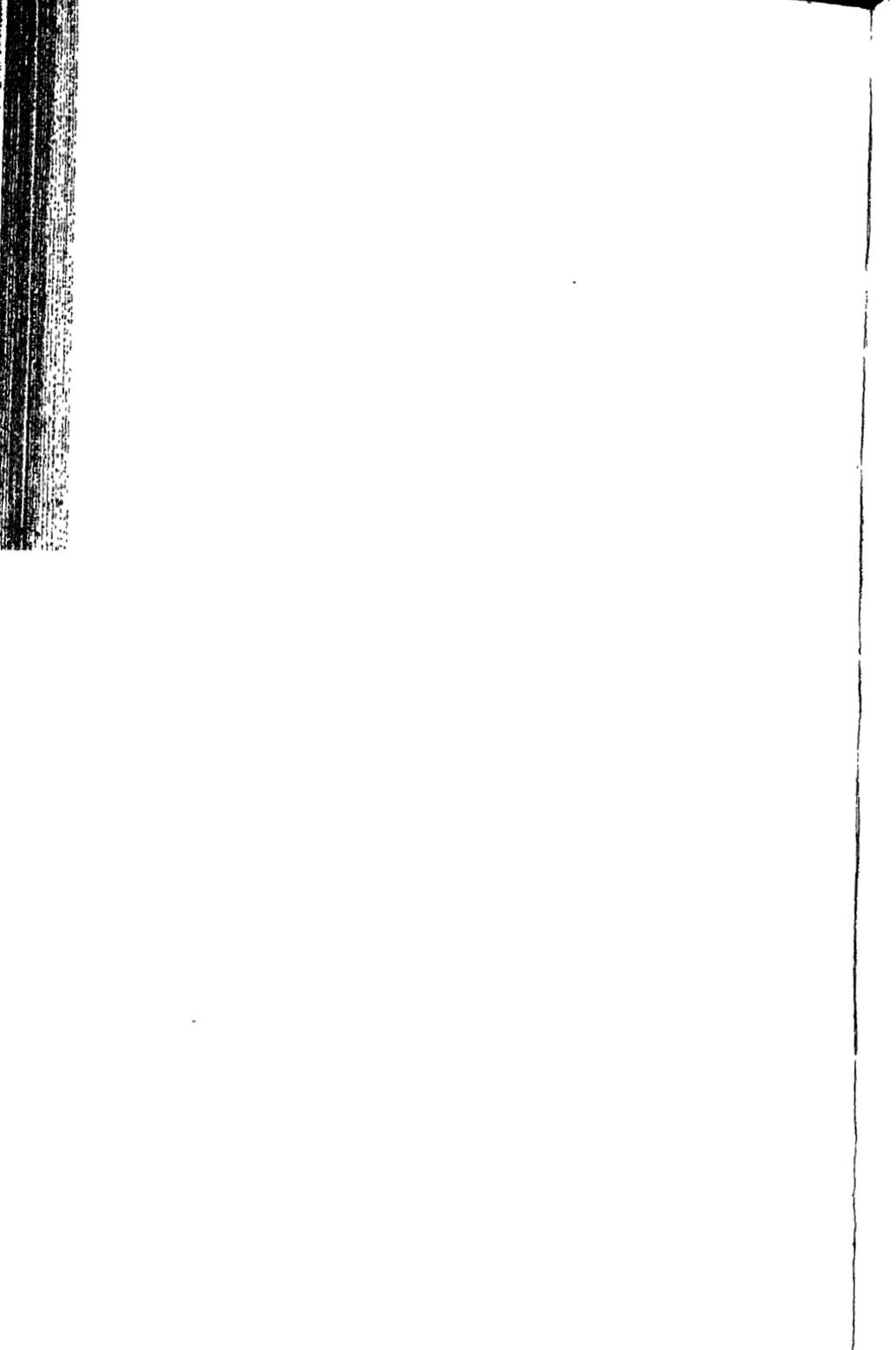
Allons, mes yeux, détournez-vous :
C'est lui, lui, dont l'air triste et doux
Troubla vos regards et mon âme!
Lui, qui vous enseigna les pleurs...
Lui, dont la passagère flamme
S'allume ou s'éteint sans douleurs !
Lui, qui regarde chaque femme
Comme un jouet mis sous ses pas !...

« Amusez-moi, dit-il, je ne vous comprends pas!... »

Allons, ma bouche, il faut sourire :
Aux mille riens qu'on me va dire
Il faut sourire.

Qu'importe un cœur noyé de pleurs,
Quand ce cœur se meurt sous des fleurs ?
Or, gage, ruban, tubéreuse,
Ah ! trompez l'ingrat qui me fuit.
Qu'il dise : « Au bal elle est heureuse,
» Elle a souri toute la nuit ! »
Mais, loin de cette foule oiseuse,
D'autres que lui suivent mes pas !
Ah ! laissez, laissez-moi, je ne vous comprends pas !
Allons, ma bouche, il faut sourire :
Aux mille riens qu'on me va dire
Il faut sourire.





L'INCONSTANT.

Pourquoi vous affliger?... Moi je me sens tranquille;
Je n'ai plus dans mon sein cette flamme inutile,
Cet amour dévorant qui me suivait partout.

M^{me} LA PRINCESSE CONSTANCE DE SALM.

(*Opéra de Sapho.*)

Pourquoi me fuyez-vous? pourquoi votre sourire
A-t-il tant d'amertume? Avez-vous oublié
Que dans mes yeux vos yeux ont dû cesser de lire
La joie ou la douleur?... Restez; je ne désire
Ni vos soins ni votre pitié.

De votre amour d'un jour mon âme consolée
Ne garde déjà plus qu'un vague souvenir.
J'ai vu l'onde souvent par l'orage troublée :
Mais, plus pure et plus calme, à sa rive isolée
Toujours je la vis revenir.

Et ne savez-vous pas que, de fleurs couronnée,
Dans le bal la première on me voit chaque soir ?
Je danse; et qui peut dire : « Elle est abandonnée, »
Quand, d'un essaim joyeux sans cesse environnée,
Je souris à tout sans rien voir ?

J'ai changé ma parure, et rien ne parle, en elle,
D'un amour oublié désormais de tous deux.
Vous ne me verrez point essayer d'être belle :
Des fleurs que vous aimiez, pas une ne rappelle
Des jours que vous disiez heureux.

Vains ornemens brisés comme le fut mon âme,
Personne, en vous voyant, ne dira près de nous :
« Voyez, elle aime encore ! et de lui, pauvre femme !
C'est un regret qu'ici sa parure réclame ?... »

Personne, non, pas même vous.

Venez; et, si ma main, dans ces lieux de folie,
Rencontre par hasard votre infidèle main,
Qu'elle ne tremble plus : depuis long-temps j'oublie
Qu'elle avait essayé de m'ouvrir dans la vie

Un paisible et riant chemin.

Le soir, quand près du feu je m'assieds inactive,
Ne croyez plus qu'alors, au bruit léger d'un pas,
Je me surprenne encore, ou joyeuse, ou craintive,
Restant par habitude à ce bruit attentive :

Il passe.... Et je ne l'entends pas.

Je prie, et désormais de mon humble prière
Mes souvenirs d'amour ne troublent plus la foi;
De vos lettres aussi quand je prends la dernière,
Je puis, sans la froisser, la lisant tout entière,
Oublier qu'elle fut pour moi.

On m'a dit, et sans doute on ne m'a pas trompée,
Qu'entraîné vers une autre, et tout à son amour...
Pourquoi rougissez-vous? je m'en suis occupée
Comme d'une nouvelle à la foule échappée,
Et que je redis à mon tour.

D'être jalouse encor, je n'ai plus la folie,
Et je puis avec vous d'elle parler toujours.
Elle... ce n'est plus moi... N'importe elle est jolie;
Et, sûre d'un bonheur que partout on publie,
Elle vous sourit tous les jours.

Je la plains si l'amour devient son existence :
Car alors, pauvre folle, elle aussi vous croira !...
D'un sourire à des pleurs bien courte est la distance ;
Et, plus faible que moi, pleurant votre inconstance,
Bientôt peut-être elle en mourra.

Que dis-je? elle est sans doute, ayant su vous séduire,
Et coquette et légère; et c'est elle qu'un jour,
D'un bal où je restai, je vous vis reconduire :
Elle vous souriait... mais j'ai dans ce sourire
Cru voir plus d'orgueil que d'amour.

Si son cœur, plus léger que le vôtre peut-être,
Allait vous révéler tout ce qu'on peut souffrir
Lorsque, long-temps aimé, l'on a cessé de l'être !
Si vous alliez par elle apprendre à les connaître
Ces longs tourmens qui font mourir !

Vous maudiriez alors votre folle inconstance,
Et près de moi peut-être... Ah ! pardon, j'oubliais
Qu'étrangers l'un à l'autre, aucune circonstance
Ne peut nous entraîner à franchir la distance
 Qui nous sépare pour jamais !

LE ROI DE THULÉ.

A Madame Ernestine Pankoucke.



Il est heureux celui qui peut encor sourire.

M^{lle} ÉLIZA MERCOEUR.

Regardez sur la rive, au pied de la colline :

La mer, en mugissant, y baigne la ruine

D'un vieux château démantelé.

Seuls, les oiseaux des nuits y cherchent leurs demeures.

Après de doux instans, là de bien tristes heures

Coulaient pour le roi de Thulé.

Il n'aima qu'une fois, et ce fut pour la vie...
Mais bientôt par la mort elle lui fut ravie,
Celle qu'en expirant il regrettait encor;
Et, lorsqu'elle mourut, comme un don de tendresse,
La défaillante main de sa belle maîtresse
Lui tendit une coupe d'or!

Car souvent, tour à tour, de leurs lèvres avides
Ils en avaient tous deux pressé les bords humides
Aux jours où dormaient les douleurs;
Et jamais cette coupe, aux jours de son veuvage,
Ne le vit de sa bouche approcher un breuvage
Sans qu'il s'y mêlât quelques pleurs.

Et lorsque vint l'instant aux heureux si funeste,
Comme à l'ange envoyé d'une sphère céleste,
Il sourit en voyant vers lui venir la mort;
Et, dédaigneux des biens que la fortune donne,
Sa main était sans sceptre et son front sans couronne,
Mais il tenait sa coupe d'or!

Et comme en ce moment, à l'entour de sa couche,
Les courtisans pressés, de sa royale bouche,
 Attendaient les dernières lois,
Il ne demanda rien à leur troupe servile;
Mais il tendit sa coupe, et l'échanson docile
 La remplit encore une fois.

Et, lorsque lentement sa bouche l'eut tarie,
Il lança dans les flots cette coupe chérie,
Seul don qu'il eût gardé de ses seules amours... :
Et pour la suivre encor, penché sur sa fenêtre,
Il la vit tournoyer, s'emplir... puis disparaître...,
 Et ferma les yeux pour toujours !





LE RETOUR.

A ma Fille.

Le ciel est tout plein de merveilles :

.
. De jolis anges ,

Tous petits enfans comme toi.

M^{me} ANAÏS SÉGALAS.

Ouvre tes beaux yeux, cher amour :

Vois comme à travers la fenêtre

On aperçoit déjà le jour;

Dans deux heures, avant peut-être,

Ton père sera près de nous
Et te tiendra sur ses genoux !
Lève-toi ; viens que je t'habille ,
Et te rende encor plus gentille.

Les blonds anneaux de tes cheveux
Se sont mêlés durant tes rêves ;
Nous allons commencer par eux ,
Mon Éliza, si tu te lèves.
Vois-tu , sur ce fauteuil, là-bas,
Tes souliers verts, tes jolis bas ?
Puis, auprès, ta robe de fête,
Et des fleurs pour orner ta tête ?

Ecarte un peu de ton berceau
La soie et la gaze légère :
Vois comme le ciel rend plus beau
Le jour qui te ramène un père !
Depuis un an, bien loin de lui,
Je tremble qu'à peine aujourd'hui,

Malgré ses caresses, peut-être,
Tu ne puisses le reconnaître.

Ma fille, mon ange, dis-moi,
Te souviens-tu de son sourire
Si doux, si bon, toujours pour toi?
En le voyant pourras-tu dire :
Papa, c'est toi!... Oui, n'est-ce pas,
Ma chère enfant, tu le diras?
Puis, courant à lui sans alarmes,
Tu baiseras vite ses larmes!

Ses larmes, qui, baignant ses yeux,
Te diront mieux que lui sa joie ;
Ces larmes, que, du haut des cieux,
Dans le bonheur Dieu nous envoie,
Tu les baiseras, cher amour,
Et puis bien vite, tour à tour,
Tu diras chaque belle histoire
Présente à ta jeune mémoire.

Et la fable du Pot au lait,
Bien qu'elle ne soit pas nouvelle,
Lui plaira, comme elle te plaît,
Car elle est longue autant que belle.
Puis, tu sautes si drôlement
Quand tu viens au joyeux moment
Où, toujours faisant une faute,
Tu nous dis que Perrette saute!

Ne fais pas la faute aujourd'hui,
Si tu veux avoir la poupée
Que ton père apporte avec lui,
Et dont je te sais occupée
Autant que le serait un roi
Qui, tout près d'engager sa foi,
Repasserait dans sa pensée
Les charmes de sa fiancée.

Allons, c'est bien! et te voilà
Belle à ravir un cœur de père!

A mes genoux, comme cela,
Viens ici faire ta prière.
Les anges sont frères entre eux,
Et Dieu, voyant tes blonds cheveux
Et ta figure si gentille,
Te prendra pour l'un d'eux, ma fille.

Sois donc bonne et sage toujours,
Si tu veux être le bon ange
Lié par le ciel à nos jours !
Plus la vie est un bien étrange
Où pour une goutte de miel
On vide une coupe de fiel,
Plus il te faut aimer ta mère,
Et vivre pour elle et ton père.

Ma fille, mon ange, dis-moi,
Te souviens-tu de son sourire
Si doux, si bon, toujours pour toi?
En le voyant pourras-tu dire:

Papa, c'est toi !... Oui, n'est-ce pas,
Ma chère enfant, tu le diras ?...
Mais chut...! ne réponds pas, écoute...
Une voiture est sur la route !

Viens, viens, courons!

Mais le bonheur,
Bien souvent produit dans la joie
L'effet que nous cause la peur:
Le sang s'arrête, on reste en proie
A ce mystérieux pouvoir
Qui, tout-à-coup, pour nous mouvoir,
Nous ôte comme par magie
Toute force et toute énergie !

« Qu'as-tu donc? dit la jeune enfant,
» Et pourquoi rester à ta place,
» Maman, quand tu désirais tant
» Le voir plus tôt?... Ta main s'enlace
» Dans mes cheveux, tu me retiens!

- » Oh ! c'est mal ! laisse donc... Viens, viens...
» Vois, je me faisais une fête
» De courir aussitôt que prête ? »

Mais la porte s'ouvrit... L'enfant
Sauta dans les bras de son père,
Tandis que d'un œil triomphant,
Quoique voilé de pleurs, sa mère
Semblait demander à son tour
Sa part des baisers du retour !



LA FRANCE.

Romance mise en musique

PAR LA REINE HORTENSE *.

Quel parfum de patrie apporte ce vent frais ?

CASIMIR-DELAVIGNE.

(1^{re} Messénienne.)

Sous le vent prenant votre essor,
Beaux nuages qui, sur ma tête,
Flottez rians et purs, commé en nos jours de fête;
Beaux nuages de pourpre et d'or,

* En vente chez FREY, éditeur, place des Victoires.

Palais aériens, restez, restez encor!

D'où venez-vous ? Pour mon âme en souffrance

Avez-vous des rêves plus doux ?

L'un de vous

A-t-il passé sur la France ?

Joyeux enfans du Créateur,

Petits oiseaux, qui, sur ma tête,

Chantez encore ici comme en nos jours de fête,

Petits oiseaux, qui, sans frayeur,

Pouvez aller partout où s'en va votre cœur,

D'où venez-vous ? A mon âme en souffrance

Apportez-vous des chants plus doux ?

L'un de vous

A-t-il passé sur la France ?

L'arbre de fleurs s'est revêtu ;

La brise du soir sur ma tête

Glisse et passe embaumée, ainsi qu'aux jours de fête.

Brise du soir, oh ! d'où viens-tu ?

Ton doux souffle, pour rendre à mon cœur abattu
Un souvenir d'amour et d'espérance ,
M'apporte-t-il un peu de l'air
Qui m'est cher,
De l'air qu'on respire en France?

Là bien des cœurs battent pour moi ;
Bien des prières sur ma tête
Appellent le bonheur comme en nos jours de fête!
L'oubli n'a pas voulu ternir
De ce temps qui n'est plus le moindre souvenir !
Et, pour calmer mes regrets, ma souffrance,
Mon cœur, comme en des jours plus doux,
Pense à vous,
O mon pays ! ô ma France !



LAISSEZ-MOI PLEURER.



Aimer , c'est là tout vivre.

SAINTE-BEUVE.

(*Consolations.*)

Ah ! que le jour est beau!... que ses flots de lumière
Fatiguent mes regards et mon cœur inquiet!...
L'amour , l'espoir, la foi, tout fuit, tout est muet.
Que je souffre, ô mon Dieu ! Je prie, et ma prière

Se perd en une idée... Une seule... est-il mort?...
Oh ! que ma faible voix jusqu'à son cœur parvienne,
Et puisse l'animer par un dernier effort!
Mon Dieu, prenez ma vie, ou conservez la sienne:
J'accepte tout, pourvu que son sort soit mon sort !

Car je l'aime, oui, je l'aime, et je fus insensée...
Mais devait-il me croire ? Ah ! j'avais tant souffert !
Mon Dieu, pitié pour moi, car mon orgueil le perd !
Et le monde, le monde, avec sa voix glacée,
Autour de moi dira : « Tu ne dois pas pleurer ! »
Et qui donc pleurerait?... Qui m'aima comme il m'aime ?
Qui plus que lui jamais souffrit sans murmurer ?
Je ne dois pas!... Vains mots, qui sont presque un blasphème,
Autour de moi mourez, et laissez-moi pleurer.

Mais que dis-je, ô mon Dieu ! je ne sais rien encore !
Oh ! cela ne se peut ! qui donc l'aurait voulu ?

Ce n'est pas vous, mon Dieu! car vous seul avez lu
Dans mon âme brisée; et tout ce qu'il ignore,
Mon Dieu, vous le savez!... Mes larmes, mes combats,
Vous ont demandé grâce : et votre voix suprême
M'a redit dans les pleurs, me consolant tout bas :
« Enfant, ton Dieu d'amour ne défend pas qu'on aime! »
Et ta voix, ô mon Dieu! ta voix ne trompe pas.



LA JEUNE FILLE ET LE FOSSOYEUR.

La vie ne s'était point retirée d'elle
quoiqu'elle semblât morte... Elle rouvrit
les yeux et sourit.

CHARLES ROMEY.

(*Le Chartreux.*)

« Oh! rendez-moi ses traits, que je la voie encore!
Que je la trouve ailleurs que dans mon souvenir!
Ne peut-on l'arracher d'ici sans qu'on l'ignore?
Vous me faites bien peur... mais vous pouvez venir ;

Quelle que soit la main qui soulève la pierre
Que depuis hier on voit au bout du cimetière,
Cette main je veux la bénir!

» La nuit nous cachera : le ciel la fera sombre;
Du bien qu'il m'a repris il me doit consoler ;
Car il avait là-haut de beaux anges sans nombre
Que nul de nous ici ne pouvait rappeler,
Tandis que pour m'aimer je n'avais qu'une amie.
Oh! venez, car, depuis qu'elle s'est endormie,
Deux jours vont bientôt s'écouler.

» Quoi! vous me refusez!... Dans cette triste enceinte
Que vous faut-il? de l'or?... Hélas! je n'en ai pas;
Mais je vous aimerai, mais j'entrerai sans crainte
Dans votre pauvre asile; et, prenant dans mes bras
(Oubliant la frayeur que votre vue inspire)
Votre plus jeune enfant, je pourrai lui sourire,
Et, sans trembler, guider ses pas.

» A votre feu si froid, où brûlent avec peine
Les humides débris arrachés aux tombeaux,
Je resterai souvent et filerai la laine
Qui de vos vêtemens rattache les lambeaux.
Vous ne serez plus seul dans ces longues soirées
Où de votre vieux toit les planches séparées
Laissent voir voler les corbeaux!

» Lorsque vous entendrez autour de vous, peut-être,
Comme d'étranges voix, qui, toujours s'approchant,
Vous glaceront de peur, sans que vous soyez maître
De fermer votre oreille à leur lugubre chant;
Et que vous pourrez voir glisser de grandes ombres
Le long de vos murs blancs, où, se dessinant sombres,
Elles danseront en marchant;

» Et que, vous saluant d'un long éclat de rire,
De leurs linceuls usés tenant chacune un bout,
Elles s'arrêteront et viendront vous redire,

Ouvrant un œil éteint qui regarde partout,
Le dernier chant de mort, la dernière prière
Que l'on entend ici lorsque, près d'une bière,
Chaque prêtre reste debout...

» Vous pâlissez, brave homme, et détournez la tête !
Ne me repoussez pas... Moi, qui parmi les morts
Ai déjà tant d'amis ! moi, qui souvent m'arrête,
Ici, des jours entiers, pour rêver sur les bords
D'une fosse entr'ouverte à l'éternel mystère
Que nous garde le ciel, et que cache la terre,
Comme l'avare ses trésors ;

» Oh ! si vous saviez bien comment aime une femme,
Vous n'hésiteriez plus !... Pour vous je prirai Dieu
Comme ici je vous prie ; et Dieu, qui voit mon âme,
Aura pitié de vous, à l'heure de l'adieu,
Ainsi qu'il aura vu que vous aviez vous-même
Pitié de moi !... Vieillard, ma demande est suprême,
Car vous êtes entre elle et Dieu !

» Un moment, rien qu'un seul! Oh! dans un cimetière
Qu'est-ce donc qu'un moment? Ici l'éternité
Se devine et commence... ici la vie entière
N'est qu'un rêve, qu'un mot dans l'espace jeté.
Ce que j'attends de vous, qui le saura?... La tombe...
A-t-elle jamais dit, qu'elle s'élève ou tombe,
A nul de nous la vérité? »

Elle parlait ainsi, la pauvre jeune fille,
Et du gardien des morts embrassait les genoux.
Le vieillard, essuyant une larme qui brille
Dans son œil creux et sec, dit : « Tu fais donc de nous
Ce que tu veux, jeunesse?... Oh! si rouvrir la tombe
Qui fut par moi fermée est péché, qu'il retombe,
Jeune fille, en entier sur vous!

» A ce prix, j'y consens; et, lorsque la nuit close
Cachera les vivans et les morts à la fois,
Tu pourras revenir... Je ne veux autre chose

Pour salaire, ce soir, que la petite croix
Suspendue à ton cou : sur elle ma prière
Ira plus vite à Dieu, si mon heure dernière
Est plus proche que je ne crois! »

Alors, et non sans pleurs, la triste jeune fille
Lentement détacha la croix qu'elle aimait tant :
Elle était le seul bien qu'eût laissé sa famille.
Le vieillard vit ses pleurs, et rit en l'acceptant ;
Et ce rire et ces pleurs du démon et de l'ange
Firent, en se mêlant, une harmonie étrange,
Mais qui ne dura qu'un instant.

La nuit tomba du ciel, elle était froide et sombre ;
Minuit au loin tinta... L'enclos des morts s'ouvrit,
Et deux êtres vivans se glissèrent dans l'ombre,
Dont à tous les regards le voile les couvrit...
Bientôt celui des deux qui portait une bêche
Heurta, d'un pied tremblant, une tombe encor fraîche,
Et se mit à creuser sans bruit.

Puis, après un instant de travail et de peine,
Où, plus sombre toujours, la lune se voila,
Le fossoyeur toucha d'une main incertaine
La planche du cercueil, puis il dit : La voilà...
Descendez, jeune fille, en cette tombe ouverte;
La terre me l'avait fidèlement couverte :

Descendez, votre amie est là!

Elle le fit. — Et lui, sur le bord de la tombe,
Les pieds pendans, s'assit, comme il faisait souvent,
Regardant ce corps froid qui s'élève et retombe
Entre les bras lassés qui le vont soulevant.
Soudain un cri d'effroi, que rien ne peut combattre,
Part du fond du tombeau... C'est que venait de battre
Sous le linceul un cœur vivant.

Car celle que l'on crut et morte et refroidie
N'avait point du trépas encor subi la loi;
Dans la terre on l'avait déposée engourdie....

Elle ouvrit lentement les yeux, et dit : « C'est toi?
Tu ne m'as pas quittée en mes heures funèbres?...
Mais pourquoi ce drap froid? Mais pourquoi ces ténèbres?
Je veux me lever... aide-moi!... »

Puis, elle se leva....

La foule curieuse

Au cimetière ouvert entra le lendemain,
Répétant, d'une voix basse et mystérieuse :
« C'est là-bas... c'est là-bas... au bout de ce chemin! »
Et la foule long-temps couvrit d'un œil avide
Un vieillard mort d'effroi, près d'une tombe vide,
Tenant une croix dans sa main.



L'ÉTOILE.

À Madame Poëcamier.

Roméo, te souviens-tu de cette belle étoile
du soir, qui se levait si étincelante derrière
les orangers, et que, me la montrant, tu di-
sais : Mon ange, vois-tu notre étoile ?

EUGÈNE SUE.

(*La Coucaratcha.*)

Où donc est-elle notre étoile ?
Au ciel toujours je cherche en vain
Si quelque nuage la voile,
Et pourtant le ciel est serein.

Elle guidait avec mystère,
Souriant à notre bonheur,
Notre course sur cette terre,
Et nos yeux suivaient sa lueur.

C'est, disait-il, de nos deux anges
Le céleste et même regard !
Fuyant les brillantes phalanges,
Ils veillent sur nous à l'écart.

Où donc est-elle notre étoile?
Au ciel toujours je cherche en vain
Si quelque nuage la voile,
Et pourtant le ciel est serein.

C'est, disait-il, de notre flamme
Le brillant reflet dans les cieux,
Lorsqu'à deux il ne faut qu'une âme;
Elle touche aux célestes lieux.

Oh ! n'ayons jamais qu'une voile,
Guidant notre esquif hasardeux ;
Oh ! n'ayons jamais qu'une étoile
Pour nous conduire au ciel toux deux !

Il avait dit : « Toujours la même ! »
Et tout bas j'avais répondu
Ce mot tombé du ciel : « Je t'aime... »
Et le ciel l'avait entendu !

Nos deux noms sur la même page
Ensemble alors furent tracés ;
Ensemble, à la fin du voyage,
Hélas ! seront-ils effacés ?

Où donc est-elle notre étoile ?
Au ciel toujours je cherche en vain
Si quelque nuage la voile,
Et pourtant le ciel est serein.

Pur symbole de nos deux âmes,
En les voyant se détacher,
Peut-être, pleurant sur leurs flammes,
Vient-elle, hélas ! de se cacher.

Seule, dans sa divine sphère,
Pâle sur nos fronts soucieux,
Moins nous avons d'amour sur terre,
Et moins elle brillait aux cieux.

O mon bon ange, de son ange
Ne vous détachez pas encor;
Ensemble, au ciel, où rien ne change,
Renouez notre beau fil d'or.

La vie est courte en son passage;
Un jour il vous rappellera,
Et sous vos ailes dans l'orage
En pleurant il me reviendra !

Où donc est-elle notre étoile?
Au ciel toujours je cherche en vain
Si quelque nuage la voile,
Et pourtant le ciel est serein.



L'OISEAU MORT.

A Mademoiselle Octavie Poomey.

Oh ! contemplez le ciel et dès qu'a fui le jour,

.....

Regardez à travers ses voiles ;

Un mystère est au fond de leur grave beauté.

VICTOR HUGO.

Las ! il est mort, mon pauvre oiseau,
Plus frêle qu'un frêle roseau !...
Fleurs qu'il aimait, gazon et mousse,
Croissez toujours sur mon oiseau
Pour que la terre lui soit douce.

POÉSIES DU CŒUR.

Pauvre petit, c'est sur mon cœur
Que, dans sa muette douleur,
Il commença son agonie;
Et je bénis Dieu de grand cœur,
Quand je pus dire : Elle est finie !

En le voyant contre la mort
De ses ailes, avec effort,
Hérissier long-temps chaque plume,
J'ai compris tout ce que la mort
Porte avec elle d'amertume !

On dit que la vie est un jour
Que Dieu colore, tour à tour,
D'un soleil éclatant ou sombre :
Mais, lorsque vient la fin du jour,
Le soleil s'éclipse sous l'ombre...

Et, quand son cours presque fini
Nous laisse voir, pâle et terni,
Chaque objet qui grandit et passe,
Qui dira, lorsqu'il est fini,
Sous quelles douleurs il s'efface ?

Qu'il a souffert, mon pauvre oiseau,
Plus frêle qu'un frêle roseau !...
Mais peut-être avait-il une âme,
Et dans les airs pour mon oiseau
Est-il un coin qui la réclame.

S'envolant vers le ciel souvent
Ses ailes, qu'il livrait au vent,
L'ont rapproché de ces nuages
Que nous voyons de loin souvent
Se charger de sombres orages.

Que sur chaque nuage d'or
Sa jeune ombre voltige encor,
Et que de l'arc-en-ciel ses ailes
Effleurant les nuances d'or,
Y mêlent des couleurs nouvelles !

Que le soleil, que nous voyons,
Ait pour lui de plus doux rayons !
Au ciel s'il est d'autres étoiles
Que celles que nous y voyons,
Qu'elles l'abritent sous leurs voiles !

Soleils inconnus de nous tous,
Oh ! soyez-lui joyeux et doux !
L'univers a tant de mystères,
Tant d'astres ignorés de nous,
Astres peuplés ou solitaires !...

Au milieu d'eux mon pauvre oiseau,
Si jeune, si doux, et si beau,
Pourra peut-être trouver place !...
Le paradis de mon oiseau
Demande, hélas ! si peu de place !

Là jamais de chasseurs pervers,
Jamais de nuits, jamais d'hivers,
De nids volés, d'œufs sur la mousse
Brisés par des enfans pervers,
Qu'une mère dit d'humeur douce !

Mais pour lui de mêmes amours,
Sans nul ennui, durant toujours,
Un nid flottant sur un nuage,
Des fleurs, des sylphes, des amours,
Et le monde en entier pour cage

Mais je rêve un monde si beau,
Tout en pleurant sur son tombeau
D'herbe, de mousse, et de bruyère,
Que je suis prête à trouver beau
Le sort qui l'arrache à la terre.

Las ! il est mort, mon pauvre oiseau,
Plus frêle qu'un frêle roseau !...
Fleurs qu'il aimait, gazon et mousse,
Croissez toujours sur mon oiseau
Pour que la terre lui soit douce.

ET VOUS L'AVEZ PU CROIRE!



Mon cœur peut battre encor de peine ; mais de joie,
Jamais, oh ! jamais plus !

M^{me} AMABLE TASTU.

Pour vous revoir un jour, une heure, un seul instant,
Je pouvais tout risquer... Je l'ai fait... et pourtant,
Ah ! je ne croyais pas par un tel sacrifice
Payer un tel bonheur ! Non, descendant si bas,
Qu'appeler à mon aide un grossier artifice,
J'espérais, ô mon Dieu ! que vous n'y croiriez pas !
Que votre cœur gardait la mémoire encor pure
Du passé de nos jours, et que de l'avenir

Le passé répondait!... Pour combler la mesure,
Ah! ceci me manquait;... et d'un tel souvenir
Rien ne peut désormais effacer l'amertume.
Quoi! vos yeux, dans mes yeux, qui surent si long-temps
Deviner mes pensers, ont pu dans ces instans
De trouble, d'embarras, où le feu qui consume
Se cache sous la cendre et craint de se montrer....
Quoi! vos yeux, si long-temps doux reflets de nos âmes,
Ont pu confondre ainsi la plus pure des flammes
Avec ces feux follets qui, pour s'évaporer,
N'ont besoin que d'un souffle ou d'un amer sourire!...
Et vous l'avez pu croire, et moi j'ai pu le dire
Ce mot que reniaient et mes yeux et ma voix;
Ce mot qui sur ma bouche errait comme un blasphème!
Ah! quand je vous disais : « C'est un autre que j'aime, »
Cet autre, c'était vous!... mais le vous d'autrefois,
Pleuré par moi toujours, et souvent par vous-même;
Le vous tel que le ciel l'avait voulu former,
Tel qu'il ne le rend plus à ma voix qui l'implore;
Tel qu'il fallait qu'il fût, puisque j'ai pu l'aimer...
Et que je l'aime encore!...

NON, JE NE VOUS HAIS PLUS.



Qu'avait-elle donc dans le cœur, aux jours d'amour, celle qui ne sait pas aimer seule, qui n'a pas de constance après le dédain, de pardon après l'injure, et qui se trouve consolée parce qu'elle est vengée?

M^{me} CONSTANCE AUBERT

Puisse Dieu pardonner comme, hélas! je le fais!
Car je ne vous hais plus, car mon âme est en paix.
L'amour, qui, malgré moi, seul avait fait ma haine,
A force de pleurer, dort si bien dans mon cœur,

Qu'il ne distingue plus la douleur du bonheur!
Adieu, source tarie et de joie et de peine!

Adieu, beaux jours d'espoir, souvent sans lendemain!
Adieu, longs jours d'attente, où j'attendais en vain!
Et vous tous, jours pour moi plus douloureux encore,
Où je n'attendais plus!... Le temps a refoulé
Les larmes et les cris en mon cœur désolé.;
Et ce que j'ai souffert à présent je l'ignore!

Non, je ne vous hais plus... : et, pour vous quelquefois,
Dans mon âme isolée il s'élève une voix :
Elle me dit : Oublie! et mon âme l'écoute...
C'est une voix amie, elle me vient des cieux ,
Où tout aime et pardonne; et souvent à mes yeux,
Au travers d'une larme, elle en montre la route.

Non, je ne voudrais pas, même au prix de mes pleurs,
Échanger aujourd'hui mon passé de douleurs

Contre votre passé si plein de joie amère...
Non, je ne voudrais pas avoir à redouter
Ce moment où notre âme, à force de lutter,
Vient rendre compte à Dieu de sa vie éphémère!

Oh! mieux vaut tout souffrir que d'avoir fait souffrir,
Que d'avoir desséché, sans pouvoir la tarir,
La source d'une vie à notre vie unie
Tant que ce fut pour nous ou bonheur ou plaisir:
Car le remords, tout lent qu'il soit à nous saisir,
A ses jours de regrets et ses nuits d'agonie!

Peut-être avec mes pleurs vous êtes-vous tracé
Un chemin plus brillant; peut-être le passé
A votre cœur, flétri bien long-temps avant l'âge,
Rend-il encor parfois quelques pensers d'amour!...
C'est le luth détendu qui vibre sans retour,
C'est la fleur sans parfum qui survit à l'orage.

Que la vie, en son cours si morne désormais,
Passe entre vous et moi... jamais, oh! non, jamais,
Le cœur qui vous aima ne saura vous maudire!
Soyez heureux sans moi, je ne m'en plaindrai pas;
Et, de vous détournant et mon cœur et mes pas,
Mes pleurs ne viendront plus ternir votre sourire.



QUOI! C'EST VOUS!

Get avenir était inévitable.... Un tel
bonheur était trop pour ce monde....

HUBER SALADIN.

(L'écharpe.)

Quoi ! c'est vous !... Vous ici !... Je ne l'espérais pas !
Mon cœur a désappris le doux bruit de vos pas ;
Mon regard ne voit plus, et ma voix s'est éteinte...
Ma voix, que vous aimiez, et dont la douce plainte

S'élevait jusqu'à vous, non pour vous accuser,
Mais pour vous implorer, ou pour vous excuser.
Que voulez-vous de moi ?... Replié sur lui-même,
Mon cœur retrouve enfin, à cette heure suprême,
L'ombre de ce repos que vous m'aviez ravi !
Ce cœur qui si long-temps vous fut tout asservi,
Voyez, il ne bat plus... et ma main est glacée,
Ma main par votre main comme autrefois pressée...
C'est la mort, n'est-ce pas ?... Vous ne seriez pas là
Si tout ne vous disait : « C'est la mort, la voilà ! »
Oui, c'est elle en effet; elle a lu dans votre âme
Combien je vous gênais... et seule elle réclame
Et ce cœur et ces jours dont vous ne voulez plus!
Soyez heureux, suivez vos goûts irrésolus,
Abandonnez aux vents les pages les plus pures
De votre belle vie... Aucun de ces murmures
Que mon cœur exhalait en prières, en pleurs,
Ne reviendra troubler le cours de vos erreurs.
Plus de larmes d'amour, plus de vagues tristesses !
Sans peine et sans bonheur, vous aurez des maîtresses
Et n'aurez plus d'amie !... Oh ! si votre âme un jour,
Lasse de tant d'amours, qui ne sont pas l'amour !

Vient à se souvenir comme elle fut aimée :
Que la mienne, à jamais paisible et désarmée,
Vers elle et vers le ciel voulant vous attirer,
Se penche encor vers vous, et vous laisse pleurer!



JE REGRETTE MES PLEURS.

Sentir au fond de soi l'amour même s'éteindre,
Se débattre tantôt vaincu , tantôt vainqueur ,
Et puis mourir long-temps dans les tourmens du cœur,
Ah ! qu'il vaut mieux mourir en commençant de vivre !

ÉMILE DESCHAMPS.

Oh! que de fois, l'œil sec, le cœur sans battemens,
Evoquant du passé les jours et les momens,
N'ai-je pas confondu, dans d'étrange délire
Qui fixait sur ma bouche un douloureux sourire,

Des songes de vengeance à des songes d'amour!
Que de fois n'ai-je pas, appelant tour à tour
La mort et le pardon sur sa tête parjure,
Confondu ces deux mots en un même murmure!
Oui, j'ai rêvé de mort long-temps, oh! bien long-temps!..
Et peut-être aujourd'hui pleurai-je ces instans :
Car rien n'est comparable à ce vide d'une âme
Survivant par degrés à sa plus pure flamme,
A cet ennui de vivre, à ce dégoût de tout,
Qui fait que le passé, vous poursuivant partout,
Jette sur vos douleurs son reflet le plus sombre,
Et décolore ainsi chaque jour sous son ombre :
Car rien n'est comparable à ce morne avenir
Qui semble, étant sans but, ne devoir pas finir!

Pourquoi, faible roseau, me ployant aux orages,
Ne pouvant me briser sous leurs sombres ravages,
N'ai-je donc pu mourir?... mourir, l'aimant toujours !..
Que faire d'une vie inutile[?] en son cours,
Et d'un cœur las d'aimer?... Oh! que le monde est vide

En ses déserts peuplés, et qu'il est insipide
En ses plaisirs changeans!... Et l'on y va pourtant!
Et moi-même, parfois, j'y fus perdre un instant!
On se disait alors : « Voyez, elle est heureuse! »
Et je tâchais de l'être, en dormant soucieuse,
Pour ne plus la sentir au milieu de ce bruit,
Ma pauvre âme, lassée et triste en son réduit!
Mais, depuis que cette âme est morte à toute peine
Ainsi qu'à toute joie, et qu'elle a de sa chaîne
Vu tomber sous mes pleurs jusqu'au dernier anneau,
Qu'est-il besoin d'aller, faisant ombre au tableau,
Porter son pâle ennui dans de brillantes fêtes;
Courber son front rêveur sous de joyeuses têtes,
Et le soir, au retour, sans regrets, sans désirs,
Se demander comment ces frivoles plaisirs
Pouvaient être pour vous le bonheur, l'espérance?
Ou, s'effrayant bientôt de cette indifférence,
Dans le rêve effacé plus d'à moitié du cœur,
Tâcher de ressaisir un lambeau du bonheur
Qu'en ces lieux tant de fois avait connu votre âme;
Rappeler ce regard furtif, mais plein de flamme,
Ce sourire d'amour, ce serrement de main

Qui berçait jusqu'au jour l'espoir du lendemain;
Et ne trouver en soi que l'ombre de soi-même!
Et ne plus tressaillir comme en ce temps suprême!...
Oh! voilà le malheur!... Voilà, mon Dieu, pourquoi
Je regrette mes pleurs.... Car tout glisse sur moi,
De même que l'on voit l'eau glisser sur la feuille;
Et l'on rendrait plutôt à la fleur qu'on effeuille,
Et que l'on foule aux pieds, sa forme et sa fraîcheur,
Que la joie à mon âme et l'amour à mon cœur!

MA MÈRE.

À mon amie Henriette Parçego.

Seul il pourrait douter, dans sa tristesse amère,
Celui qui fut privé de l'amour d'une mère !

M^{lle} S.-U. DUPRÉZÈNE.

•

Une pierre, une grille, un saule et quelques fleurs,
Qui s'ouvrent au soleil dans ces lieux de douleurs,
Plus belles de fraîcheur qu'en un riant parterre :
Voilà donc ce qui couvre et ce front vénéré,
Et ce cœur si souvent contre le mien serré !... °

O ma mère ! ma mère !

Et je ne croirais pas! Et lorsqu'au ciel, vers toi,
La foi m'ouvre un chemin, j'écarterais la foi!
O mon Dieu! que mon cœur, dans ce monde fragile,
Où votre voix renverse et relève, à son gré,
Et le faible et le fort, que mon cœur déchiré
Lui soit un saint asile!

Que tout ce qui m'entoure et frappe mon regard
Ait une voix pour dire : « Il'est un monde à part,
Un monde tout d'amour, sans larmes, sans souffrance! »
Voir mourir ce qu'on aime, et puis douter après,
Oh! cela ne se peut! le cœur a ses regrets,
Mais l'âme a l'espérance.

Et, si cette âme, hélas! appartenait au sort,
Comme, ici-bas, la vie appartient à la mort!
Dans quel but, ô mon Dieu! les hommes et le monde?
Et que resterait-il d'une création
Qui n'aurait pour pivot que la destruction,
Rien qu'une boue immonde?

Et la vie est si longue et si faite de pleurs,
Que, s'il fallait mourir, sans que de nos douleurs,
Dieu n'eût ailleurs pitié, mieux vaudrait à la vie,
Dès l'enfance opposer le calme du néant :
Mais le néant n'est pas !... C'est un mot impuissant
Que tout repousse et nie...

Un mot qui clôt la vie, et qui place à sa fin,
Au lieu d'éternité, des bornes au destin ;
Un mot où tout périt, où tout tombe et s'engouffre ;
Un mot que, par pitié, l'on devrait renoncer
(Que l'on y croie ou non) à jamais prononcer
Devant l'être qui souffre.

Car cette éternité que dérobe à ses yeux
L'obscurité des nuits, ou la pompe des cieus,
Lui promet un bonheur auquel il aime à croire !
Oh ! pourquoi donc, raillant ces rêves d'avenir
Que Dieu mit dans son cœur, se plaie à les ternir
D'un souffle dérisoire !

Elle m'attend !... Mon Dieu ! que de fois ces deux mots
N'ont-ils pas de mon cœur endormi tous les maux !
Elle m'attend !... Oh ! oui ! mes larmes, ma prière,
Rien n'est perdu pour elle, et sa voix parle en moi ;
Et je sens qu'elle dit : « Je veille encor sur toi !... »
O ma mère ! ma mère !

Et je ne croirais pas ! et jamais l'avenir
Ne s'offrirait à moi, pour me faire bénir
Le Dieu qui me la garde, et près d'elle m'appelle !
Ce Dieu, qui, toute enfant, se révélait à moi,
Lorsqu'aux pieds de ma mère, à genoux, avec foi,
Je le priais pour elle !

Pour elle ! qui m'aimait du plus profond amour,
Pour elle, que jamais je ne quittai d'un jour !
Car, loin d'elle, mon Dieu, la vie était amère !.....
Et maintenant, hélas ! que mon cœur dans ton cœur

Ne peut plus épancher sa joie ou sa douleur,

Que ferais-je, ô ma mère !...

Que ferais-je en ce monde, après son long adieu,

Si je ne croyais pas ?... Si je doutais de Dieu !...

De Dieu qu'elle adorait et que j'adore en elle !...

O ma mère, ta voix attire au ciel mon cœur :

C'est là qu'est le repos, c'est là qu'est le bonheur,

C'est là que tout m'appelle.

Septembre 1855.

LA MÈRE GODIN *.

À Monsieur Bouilly.

Que je le plains celui qui, dans toute sa vie,
N'a rien fait dont il puisse aimer le souvenir!

BOUILLY.

I.

« Reconnais-tu là-bas, sur cette eau qui court blanche,
Autour de chaque écluse, un petit pont de bois?
Et vois-tu la maison qu'à demi cette branche
Cache à tes jeunes yeux?... C'est là que, tant de fois,

* J'ai connu, à Ermenonville, la mère Godin : elle était logée, par charité, dans une des fabriques du parc; elle y vivait seule, et l'orpheline qu'elle avait adoptée, et qui la nourrissait de son travail, vint de Senlis, où elle était placée, la soigner peu de temps avant sa mort.

La mère Godin avait beaucoup connu Jean-Jacques Rousseau, et sa conversation était pleine d'intérêt.

Courant à m'effrayer, pour arriver plus vite
A cette porte, close alors comme aujourd'hui,
Je te vis, sur ce pont, qu'à présent on évite,
Refuser mon appui.

» Un an s'est écoulé : te voici grande et sage ;
Tu ne veux plus quitter, comme un enfant, ma main ;
Et tu ne cherches plus à te faire un passage
Dans les endroits qui n'ont ni sentier ni chemin.
Suis-moi donc, Éliza, puis tournons la prairie :
Le pont est vermoulu, nous n'y passerons pas ;
Chaque planche mal jointe, en pliant craque et crie
Même au plus léger pas.

» Tu n'as jamais pensé dans ta chambre, ma fille,
Combien l'hiver est rude à tous les malheureux !
Car, tandis que tu ris près du feu qui pétille,
Le froid, le vent, la pluie, amènent avec eux,
Pour celui qui n'a rien, un surcroît de misère,

Et la misère, enfant... Oh! puisse Dieu toujours
En garder ta jeunesse enjouée et légère,
Et surtout tes vieux jours!

» De la mère Godin l'humble et pauvre demeure
Aura, durant l'hiver, été plus pauvre encor;
Et pour elle peut-être il ne fut pas une heure
Plus heureuse qu'une autre... Hélas! le bruit du cor,
Quand du vieux prince ici la chasse se rassemble,
Loin de la réjouir, trouble et lasse son cœur;
Car ce bruit chaque fois à sa misère semble
Plus sombre et plus moqueur!

» Tu t'arrêtes, ma fille, et parais prête à rire
Comme tu ris d'un conte auquel tu ne crois pas.
Je me souviens trop bien de ton joyeux délire,
Quand la chasse parfois se trouvait sur tes pas,
Pour te forcer à croire... Oh! ris long-temps, mon ange;
Ton âge insouciant comprend peu le malheur,

Et de ton âge aussi c'est, dans ce monde étrange,
Ce qui fait le bonheur.

» Reconnaîtras-tu bien la levrette fidèle
Qui souvent t'accueillait en jasant sur le seuil
De la porte entr'ouverte, et la vieille escabelle
Qui te plaisait autant que le plus beau fauteuil,
Quand, au loin, dans le parc, surprises par la pluie,
Nous accourions sécher nos vêtements mouillés,
A ce pauvre foyer où tombait tant de suie
Sur les chenets rouillés?

» Hélas ! c'est grand'pitié qu'en un si pauvre gîte
On laisse seule à seule avec la pauvreté
Sa vieillesse souffrante, et qu'un toit qui l'abrite
Soit tout ce qu'elle ait eu, grâce à la charité
Du maître de ces lieux ! — Le luxe ferme l'âme
A tout bon sentiment, et c'est pour l'indigent
Que seulement le riche, alors qu'on le réclame,
Ne trouve pas d'argent.

» Il te faut, avec joie, à la plus belle robe
Préférer en tout temps le plaisir de donner.
Ce plaisir, mon enfant ! l'âme au ciel le dérobe,
Et qui ne l'a pas eu ne le peut deviner...
Fais encor quelques pas, et tu vas le connaître :
Tu n'as point dépensé ton argent en joujoux,
Et la mère Godin, avant de cesser d'être,
Prîra long-temps pour nous. »

II.

Lors la mère et l'enfant, le cœur tout plein de joie,
Heurtèrent à la porte, et le bruit se perdit,
Vague et sourd, dans les airs, sans qu'on y répondit.
« C'est moi, mère Godin, que Dieu vers vous envoie,
Criait l'enfant, c'est moi ! vous n'allez plus souffrir
Ni le froid ni la faim ; venez bien vite ouvrir ! »
Puis sur un banc de bois placé sous la fenêtre

La jeune enfant montait...—« Vois-tu? » disait tout bas
Sa mère en la tenant doucement par le bras...

« J'essaye à voir, maman : mais le jour ne pénètre
Qu'au travers de la porte, et tout me semble noir
Comme si nous étions à l'heure où vient le soir....

» Ah ! je vois à présent... Mais le lit et l'armoire,
Qui me semblait au mur tenir si fortement,
Ne sont plus à leur place, et je ne sais vraiment
Ce qu'on a fait ici : la chambre est vide et noire !
Si tu montais, maman, tu verrais mieux que moi ;
Monte donc, car j'ai peur, et je ne sais pourquoi ? »

III.

« C'est assez, cher amour... Et tu n'as qu'à descendre,
Viens... La mère Godin, dans un monde plus beau,
La première, vois-tu? nous est allée attendre ;
Le bon Dieu de sa vie a soufflé le flambeau ,

Comme on souffle une lampe au moment de s'éteindre.
Viens... Son sort à présent est celui des élus ;
Car, s'il est vrai qu'au ciel le malheur fasse atteindre,
Elle ne souffre plus ! »

IV.

L'enfant était émue, et son triste sourire,
A peine commencé, sous des pleurs s'effaçait.
A ses côtés alors une femme passa :
Elle était vieille et pauvre, et s'arrêta pour dire :
« L'aumône, s'il vous plaît, aussi peu qu'on voudra :
» Le bon Dieu, dans le ciel, un jour vous le rendra. »

L'enfant tira sa bourse, et, d'un regard humide
Interrogeant sa mère, elle mit dans la main
Qui s'étendait vers elle, au milieu du chemin,
Ce qu'elle avait d'argent, ... disant d'un air timide :
« Je l'avais apporté pour une autre que vous,
» Mais la mère Godin n'a plus besoin de nous. »

« La volonté de Dieu soit toujours ainsi faite ! »
Dit la vieille indigente en regardant les cieux.
« Celle que vous cherchiez n'habite plus ces lieux,
Et de son sort, là-haut, doit être satisfaite !...
En apprenant à vivre elle apprit à souffrir,
Et le ciel lui devait la grâce de mourir.

» D'une jeune orpheline encor plus pauvre qu'elle
Elle avait autrefois pris soin pendant long-temps.
Elle était là, madame, à ses derniers instans,
La veillant jour et nuit... Et l'ange qu'on appelle
Du nom d'ange gardien avait alors, je crois,
Pris de la pauvre enfant et les traits et la voix.

» La malade mourut... Et, quand tout le village,
Parlant de sa misère, eut suivi le convoi,
La jeune fille, seule, en pleurant près de moi,
Enfonça dans la terre, ainsi que c'est l'usage,
Une croix de bois noir, que la pluie et le vent,
Sur sa tombe, ont déjà fait pencher bien souvent.

» On y lisait ces mots : *J'étais abandonnée,*
Elle a pris soin de moi... Dieu d'elle prendra soin!
Mais ils sont effacés et l'orpheline est loin ! »
La vieille femme alors, de sa main basanée,
Prit la main de l'enfant, la baisa par deux fois,
Puis, en la bénissant, disparut dans le bois.

V.

L'enfant était pensive et la mère attendrie :
Toutes deux, sans parler, marchèrent lentement,
Écoutant couler l'eau qui grondait sourdement,
Et foulant, sans les voir, les fleurs de la prairie.



HÉLÈNE.

A Mademoiselle Sophie U. Dudrezère.

Moi, je crois à l'amour, à la gloire, à la foi .

Je crois à l'avenir immense !

M^{lle} HÉRMANCE SANDRIN.

— Approche, mon Hélène, et près de la fenêtre
Roule mon grand fauteuil... Là, bien, je vais m'y mettre.

Assieds-toi : causons toutes deux.

Qu'as-tu donc ? ta main tremble !... On dirait que d'avance

Ton cœur a deviné ce que de lui je pense :

Eh bien ! défends-le si tu peux...

— Qui ? moi, bonne grand'mère ! Et que puis-je vous dire ?

Je l'aime... Ce mot seul doit déjà vous suffire.

Vous ignoriez que je l'aimais

Lorsque vous l'accusiez... N'est-ce pas, bonne mère ?

Et, s'il a des défauts, comme moi, je l'espère,

Vous ne les connaîtrez jamais.

— Oui, tu l'aimes, ma fille... et c'est toute ma peine,

Car lui ne t'aime pas, toi si jolie, Hélène,

Toi la gloire de mes vieux jours !

T'approches-tu de lui ? je le vois qui t'évite.

Parles-tu de danser ? jamais il ne t'invite :

Et pourtant il danse toujours.

Il danse, et ses regards, ses discours, son sourire,

A sa danseuse alors paraissent toujours dire

Qu'elle est la plus belle à ses yeux;
Mais sur toi, par hasard, quand son regard s'arrête,
Loin de sourire encore, il détourne la tête,
Et son front devient soucieux.

Quoi! tu ris... Ah! tant mieux! Je redoutais tes larmes...
Tu pourras l'oublier... L'incontance a ses charmes,
Et comme moi tu l'apprendras;
Car, vois-tu, mon enfant, ton histoire est la mienne;
Ma jeune âme était fière autant que l'est la tienne:
Ce que j'ai fait, tu le feras!...

— Moi, bonne mère! Oh! non: il a toute ma vie,
Et j'ai tout son amour. De lui partout suivie,
C'est où je suis qu'il est aussi.

Il m'aime tant!... — Vraiment! te l'a-t-il dit, ma fille?
— Non... Mais, si mon bouquet en tombant s'éparpille,
Lui seul toujours le cherche ici!

Et puis, quand il me voit, il tremble, il s'embarrasse,

Son regard incertain s'arrête dans l'espace,
Et seule alors je le comprends.

A danser, dites-vous, jamais il ne m'invite :
Mais toujours à ma place, alors que je la quitte,
Si je reviens, je le surprends.

Souvent aussi ma main, dans la danse égarée,
Se trouve dans la sienne; et, doucement serrée,
Répond à cet appel d'amour.

Souvent aussi ses yeux, à l'insu de lui-même,
Oubliés sur les miens, m'apprennent mieux qu'il m'aime
Que s'il le disait tout un jour.

Souvent encor sa main, de crainte palpitante,
Poursuit autour de moi mon écharpe flottante,
L'atteint, et sur son front joyeux
En tremblant la retient, la presse, la déploie,
Et, ne voyant plus qu'elle, il baise dans sa joie
Les plis de son tissu soyeux.

Puis la danse bientôt de moi l'éloigne encore ;
Mais il me quitte heureux d'un bonheur qu'on ignore.

C'est alors... alors seulement

Que vous l'aurez pu voir sourire à chaque femme,
De ce souris distrait qui, s'échappant de l'âme,
S'arrête sur tout un moment.

Vous le verrez ce soir, vous le verrez, ma mère...

Oh ! ne lui parlez plus avec cet air sévère

Qu'il prend, je crois, pour du mépris ;

Car il vous craint, ma mère, et n'ose vous apprendre
Ce qu'il essaie en vain de vous faire comprendre,

Et que moi j'ai si bien compris !

De sa grand'mère alors baisant la vieille joue,

Et puis les blancs cheveux, dans lesquels sa main joue,

La jeune fille dit plus bas :

— A notre église un jour je me rendais, ma mère,

Laissant, sur le chemin qui mène au presbytère,

La seule empreinte de mes pas.

Tout-à-coup j'aperçois, assis sur une pierre,
Un enfant demi-nu, qui, pour toute prière,
 Me tendait sa petite main...
A sa jeune douleur une grâce enfantine
Mélait un souris triste... et sa voix argentine
 Bien bas me demandait du pain.

Puis, au loin me montrant le vieux toit qui l'abrite :...
— J'irai t'y voir, lui dis-je; et je jetai bien vite
 Sur ses genoux tout mon argent...
Et, comme en m'enfuyant je m'étais retournée,
Je m'arrêtai soudain, doucement étonnée :
 Il parlait au jeune indigent.

Oui, c'était lui, bien lui... Par un buisson cachée,
Je pus le voir long-temps... De son cou détachée,
 Sa chaîne sur l'enfant brillait,
Et, touchant ses haillons, me paraissait plus belle :
« Garde-la, disait-il; tu me parleras d'elle...
 D'elle, enfant, qui sur toi veillait ! »

Mais, riant sans l'entendre, et l'œil encore humide,
L'enfant toujours sautait; car, pour être timide,

Il était alors trop heureux !

Et moi, j'allais m'enfuir, tremblante d'être vue,
Quand au pauvre petit, d'une voix plus émue,

Il dit : « Tu priras pour nous deux ! »

Pour nous deux!... Omaman! ces mots pleins de tendresse

Je les entends toujours, je les redis sans cesse :

Le soir je m'endors avec eux ;

Dans mes rêves, la nuit, par eux je suis bercée,

Et j'entends une voix, écho de ma pensée,

Dans le ciel prier pour nous deux !

Et maintenant, ma mère, oh! dites-moi qu'il m'aime!...

Dites qu'à son amour croyant comme moi-même,

Vous voulez donner votre enfant!

— Assez, petite, assez!... Et la vieille, attendrie,

Sur ses yeux tout mouillés passant sa main flétrie,

Souriait d'un air triomphant.

NON, TU NE SAURAS PAS.

Qu'ils sont ignorans des tristes voluptés
de la vie ceux qui ne savent pas vivre avec
leur malheur!

M HEBER SALADIX.

(*L'Écharpe.*)

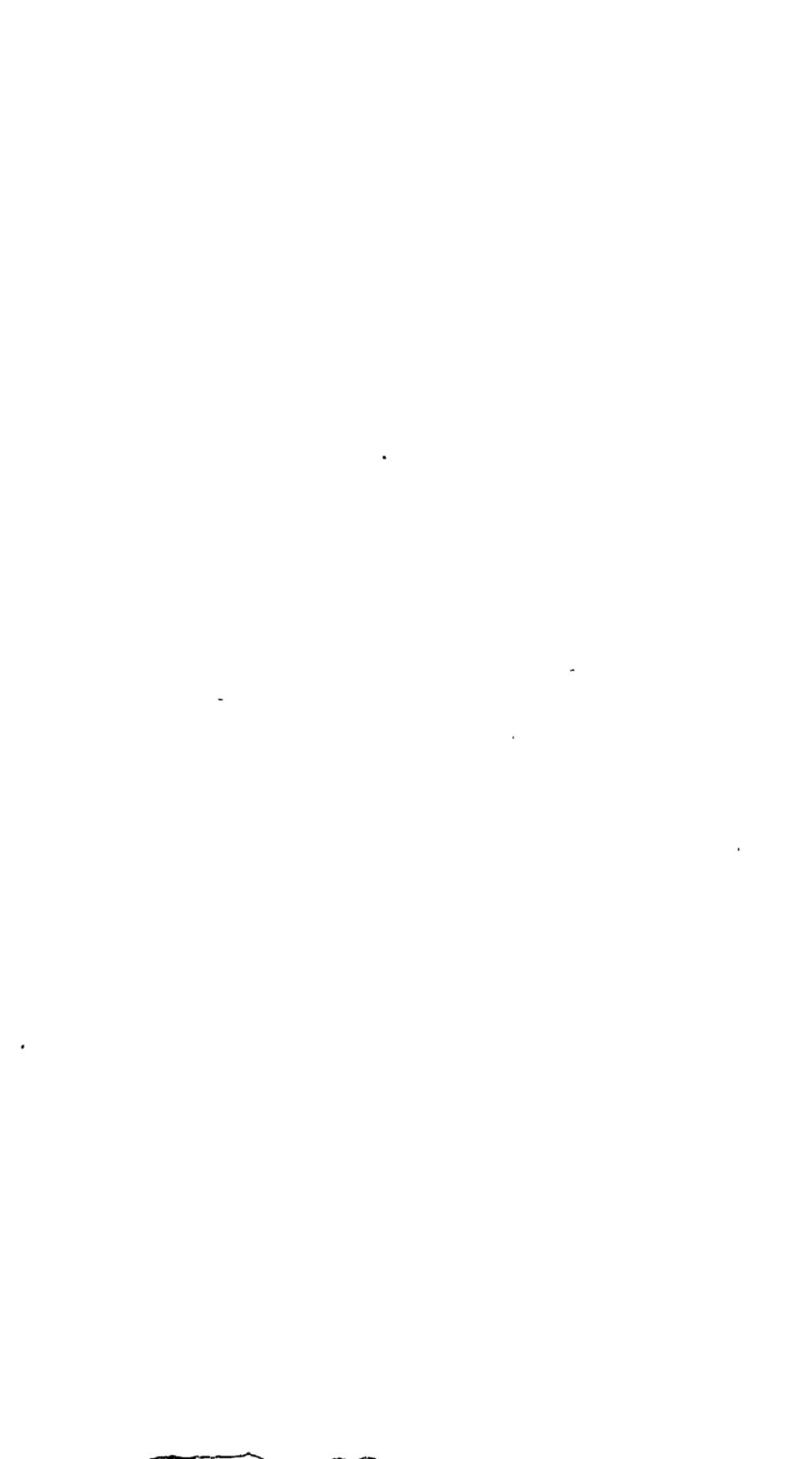
Non, tu ne sauras pas que, seule avec moi-même,
Je te vois, je t'entends me répéter : Je t'aime, ...
Et que, passant ma main sur ton front apali,
Je te dis comme alors : Je t'apporte l'oubli;

Sois heureux... A ta vie ajoute encore un rêve :
Que ton regard lassé, lorsque le jour se lève ,
Au lieu d'orage au ciel, y cherche un peu d'azur ;...
Que tes pas, sur un sol plus tranquille et plus pur
S'imprègnent fortement !... Pour refaire ta vie,
Il ne faut que vouloir !... De ton âme asservie
Ose briser la chaîne ; et, plus noble et plus grand,
Tu reprendras ensemble et ta paix et ton rang !...

Et toi, tu me réponds de ta voix douce encore :
« Amie, il est trop tard !... » Et vers Dieu, que j'adore,
J'élève ma prière, et nous pleurons tous deux
Les heures et les jours qui nous voyaient heureux !

Ainsi bercé, mon cœur, à l'insu de lui-même,
Pleurant ou souriant à l'idole suprême
Qu'il accusait hier, qu'il excuse aujourd'hui,
Vit toujours du passé, qui seul est tout pour lui !...
Parmi tant de longs jours de deuil et d'amertume,

Je vois encor, derrière un voile épais de brume,
Un rayon de soleil, un ciel pur, un beau jour :
Car, pour moi, tout cela, ce n'était que l'amour !
Et l'amour même éteint, alors qu'il fut la vie,
Veut qu'à ses souvenirs l'âme reste asservie !
Non, tu ne sauras pas combien tu fus aimé...
Ni ce que par toi seul, séduit et consumé,
Mon cœur a pu connaître à cet amour en proie,
De muette douleur et d'ineffable joie !
Non, tu ne sauras pas qu'à ton seul souvenir
Il tressaille, s'émeut, et vendrait l'avenir
Pour un jour du passé !... Pourquoi te le dirais-je ?...
Où le feu s'est éteint sous un monceau de neige,
En vain chercherait-on, par l'orage surpris,
Une flamme, un débris !...



LE GÉRANIUM.



Dans ce monde où l'amour nous trompe et nous enivre,
Toujours vers l'avenir par l'espoir emportés,
Nous ne vivons jamais, nous aspirons à vivre.

GUSTAVE DROUINEAU.

Oh! cesse de languir sous mes pleurs, pauvre plante :
Courbe aux vents, comme moi, ta tige chancelante;
Et, si tu me survis, oh! ne plains pas mon sort :
La vie a le secret de faire aimer la mort!

Aux fêtes de ce monde, où tout trompe, où tout passe,
Surmon front, surmon sein, tu trouvais toujours place :
Sois-moi fidèle encore ! apaise de mon cœur
Les tristes battemens ! réveille sans douleur
Les rêves du passé ! redis-moi dans leurs songes
Tous ces mots enivrans, doux tissu de mensonges
Auquel se prend le cœur, et qu'on appelle amour !
Mirage décevant, qu'affaiblit chaque jour,
Et dont il faut mourir ! Mystère qui s'effeuille
Dans le deuil et les pleurs, comme toi, feuille à feuille !

Dernier et pur débris de nos rêves d'amour,
O toi, qui confondais si souvent, chaque jour,
Dans l'échange muet de tes feuilles froissées,
Nos baisers, nos soupirs, nos pleurs et nos pensées !...
Ne courbe pas ton front : le soleil peut encor
Garder long-temps pour toi ses plus purs rayons d'or ;
Et, si ta tige un jour se dessèche et succombe,
Ah ! du moins que ce soit à l'ombre d'une tombe !
C'est là qu'il faut mourir ! C'est là qu'alors sur toi

Ses larmes couleront pour arriver à moi!

Oh! cesse de languir sous mes pleurs, pauvre plante;
Courbe aux vents, comme moi, ta tige chancelante;
Et, si tu me survis, oh! ne plains pas mon sort:
La vie a le secret de faire aimer la mort!





A MADAME ORFILA.



LA BERGÈRE D'ITALIE.

Tableau de M. Monvoisin, Galerie du Palais-Royal *.

O tristesse de la pensée!

O rêves intimes du cœur!

JUSTIN MAURICE.

(*Pensées du Ciel.*)

Sur la colline où, dès l'aurore,
Triste et seule, tu viens rêver,
Aujourd'hui, comme hier encore,
Le soir doit-il te retrouver?
Tes yeux, où le souvenir passe,

* S. A. le duc d'Orléans avait désiré un ouvrage composé des lithographies des tableaux de sa Galerie, et en regard de chacune de ces lithographies des vers inspirés par le tableau : ce recueil a été imprimé en plusieurs volumes in-4°. Cette pièce de vers en fait partie

Devant toi, sans but, dans l'espace
Fixent des regards oubliés ;
Tandis que ta main incertaine
S'égare dans la blanche laine
De l'agneau qui joue à tes pieds.

De tes sœurs désertant la foule ,
Ne viens-tu pas, loin du hameau,
Au bruit de l'onde qui s'écoule,
Écouter le chant de l'oiseau ?
Dans leur mystérieux langage ,
Souvent, pour les cœurs de ton âge,
Il est des charmes inconnus,
Des accens qu'un autre âge ignore,
Que l'enfant n'entend pas encore,
Et que le vieillard n'entend plus.

Sans deviner ce qu'il désire,
Ton cœur serait-il agité ?
Le ruisseau qui te vit sourire
Fuirait-il sans être écouté ?...

D'un pied distrait, dans nos prairies,
Foulerais-tu les fleurs chéries?
Et serait-il dans le hameau
Une voix dont l'accent t'éveille,
Plus douce encore à ton oreille
Que la douce voix de l'oiseau?...

Arrête! et que ton œil découvre
Devant toi, parmi les humains,
Tout un avenir qui s'entr'ouvre,
Et te présente deux chemins...
L'un, dans son aspect monotone,
Sous un pâle soleil d'automne,
T'offre un horizon sans couleurs,
Et des arbres dont le feuillage
N'a jamais attiré l'orage,
Mais n'a jamais porté de fleurs.

L'autre, en sa pente plus rapide,
Se déroule immense à tes yeux :
Tantôt c'est un désert aride,

Tantôt un champ délicieux.
Ici c'est un torrent dont l'onde
Bondit, mugissante et profonde ;
Là c'est un ruisseau calme et pur ;
C'est un ciel tout chargé d'orages ,
Mais qui laisse, entre deux nuages,
Entrevoir un céleste azur.

Vois ces sentiers, que l'espérance
Éclaire d'un double flambeau,
Se séparer à leur naissance,
Pour se joindre au même tombeau!
Sur chacun d'eux des jours sans nombre,
Nuancés de soleil et d'ombre,
Passent avant le dernier jour :
Choisis donc, près de la barrière,
Pour te guider dans la carrière,
Ou l'indifférence ou l'amour!

Mais, que dis-je? déjà, sans doute,

L'empreinte de tes pas légers,
Vers toi, sur la seconde route,
A guidé les pas des bergers!....
Quand l'aurore éclaira la terre,
Peut-être alors, avec mystère,
Près de toi l'un d'eux vint s'asseoir;
Et, fixant l'heure qui rassemble,
En vous quittant, peut-être, ensemble
Vos deux voix dirent : « A ce soir! »

15 Juin 1828.

LÉGENDE POLONAISE*,

IMITÉE DE NIEMCEWICZ.

A Madame la Princesse Constance de Salm.

Il préfère des camps la triste austérité.
Ses jeux sont les combats, ses plaisirs sont la guerre;
Aux frivoles désirs son âme est étrangère;
Rien ne peut enchaîner son illustre valeur;
Et la gloire peut seule occuper son grand cœur.

M^{me} HORTENSE DE CÉRÉ BARBE.

(*Maximien*, tragédie, acte II, scène IV.)

Tout s'endort, et la nuit, scintillante d'étoiles,
Sur le camp polonais laisse tomber ses voiles;
Un léger souffle d'air soulève, en se glissant,
Les contours ondoyeux d'un long rideau de soie....

* Ce chant fait partie de la 7^e livraison de l'ouvrage intitulé *La vieille Pologne, album historique et poétique, composé de légendes polonaises* de M. NIEMCEWICZ, mises en vers français par les poètes les plus distingués, etc., orné de 56 gravures, et contenant l'histoire de la Pologne, depuis l'an 800 jusqu'en 1796, par M. Charles FORSTER (de Varsovie). — 12 livraisons grand in-4^e. Paris, 1854.

Derrière ce rideau, pensif et languissant,
On aperçoit alors, seul, à la fièvre en proie,
Reverra Potocki... Son front est soucieux ;
Mais son regard voilé, beau de mélancolie,
Semble espérer encor, car il cherche les cieux !
Nul bruit autour de lui... De sa voix affaiblie
Il appelle son page, enfant aux grands yeux bleus,
Aux longs et noirs cheveux.

« Approche, enfant, dit-il au page qui s'avance :
J'aime de tes doux chants la magique influence ;
Ils suspendent ma plainte, ils endorment mes maux :
Approche, enfant ; ton luth est là sur ma cuirasse. »
Le page, en souriant, s'inclinant à ces mots,
Arrêta sur l'armure un regard plein d'audace,
Rêva long-temps, et dit : « Sous Sigismond premier,
Il était autrefois un noble chevalier...
En voulez-vous, seigneur, ouïr toute l'histoire ? »
Lors, se penchant vers lui, Potocki l'écouta...
Le page prit son luth, chercha dans sa mémoire,
Puis doucement chanta :

Aux armes, Polonais! la guerre est allumée!
Ce cri de ville en ville est partout répété,
Et l'armée y répond par le cri : « Liberté! »
Un guerrier, jeune encor, mais vieux de renommée,
Constantin Ostroski, la conduit au combat!
Il aime, il est aimé; l'amour et la vaillance
Guident son bras vainqueur... Sous le fer de sa lance
Tout ploie, et tout s'abat.

Le sang coule, on s'irrite, on se presse, on s'exhorte;
Et, près de Wiedroza, tombent tous confondus
Des morts et des blessés les cadavres perdus.
Le czar est prêt à fuir... Mais un cheval s'emporte,
Et dans ses rangs épars il jette prisonnier
Un des chefs polonais... La douleur et la rage
Poussent un même cri... On suspend le carnage....
Quel est donc ce guerrier?

C'est Constantin!... Le czar le fait charger de chaînes,
Et, vainqueur à son tour, il plonge en un cachot,

Dont les sombres degrés mènent à l'échafaud,
Ce guerrier, noble objet de craintes et de haines....
Or, en ce temps, le czar voyait de tous côtés
Ses soldats abattus sous le fer du Tartare,
Et ses plus beaux châteaux par leur rage barbare
Détruits ou dévastés.

Sans espoir, sans soutien, dans ce péril extrême,
Le czar s'est souvenu du vaillant chevalier
Qu'au fond d'un noir cachot il retient prisonnier.
Il saisit une torche, il y descend lui-même....
Interroge un moment l'air mâle du héros,
Écarte avec sa lance et la chaîne et la paille
Que ses pieds ont heurté, s'appuie au mur... tressaille,
Et prononce ces mots :

« Ostroski, ton adresse, et surtout ta vaillance,
» S'ils t'ont souvent sauvé, vont te sauver encor....
» Détache ma cuirasse et mon bon casque d'or:
» Va de mes ennemis châtier l'insolence,

» Reviens ici vainqueur; et j'engage ma foi
» Qu'à la face du peuple, et debout sur mon trône,
» Je te ferai conduire et rendre avant l'automne,
» Sans rançon, à ton roi. »

Il dit. Et Constantin, plein d'une ardeur nouvelle,
Se prépare au combat... Il part, il est vainqueur!
Mais, ô surprise! ô rage! un sourire moqueur
Accueille son retour. Qu'est-ce donc qu'il révèle?
Le czar a-t-il faussé parole, honneur et foi?
Oui, le czar a faussé son honneur, sa parole....
Il veut sous ses drapeaux que le guerrier s'enrôle,
Et l'accepte pour roi.

Constantin sur son cœur presse, cachés ensemble,
Un portrait, un poignard; la vengeance et l'amour
Raniment son courage. Il sait feindre à son tour....
Et, dès qu'autour de lui l'obscurité rassemble
Ses gardiens dont la nuit sait endormir le soin,
Il songe à fuir; et, seul, trompant leur vigilance,

Il cherche son cheval, franchit le seuil, s'élançe,
Et disparaît au loin.

De forêts en forêts, et de montagne en plaine,
Il s'égare en laissant les routes de côté ;
Son cheval, fatigué, près d'un arbre arrêté,
Bat l'herbe de ses flancs. Sans force, sans haleine,
Constantin, s'effrayant de voir finir la nuit,
Laisse tomber la bride, et, mettant pied à terre,
Découvre au loin des murs... c'est près d'un monastère
Que le ciel l'a conduit.

Il avance, il écoute ; et le doux chant des vierges,
Sainte et pure harmonie, hymne religieux,
S'exhale dans l'enceinte et monte vers les cieux,
Comme le doux parfum et des fleurs et des cierges.
Plein d'espoir et de foi, s'inclinant devant Dieu,
Le guerrier prie.... Et Dieu, qui bénit sa prière,
Permet que des boyards la troupe meurtrière
N'entre point au saint lieu.

Elle passe, elle est loin, elle a perdu sa trace :
Constantin est sauvé ! D'une invisible main
Son bon ange gardien lui désigne un chemin ;
Et bientôt son regard avec amour embrasse
De sa belle patrie et les champs et les bois.
Il sourit, il s'émeut ; et cet air qu'il aspire
Lui rend, dans une ivresse impossible à décrire,
Son bonheur d'autrefois !

Constantin a revu ses amis, sa patrie ;
Mais, tout à sa vengeance, il n'a qu'un seul désir :
Marcher contre le czar, le combattre, ou mourir.
Il obtient une armée, il l'assemble, et s'écrie :
« A moi, braves guerriers, vengez tous mon affront !
» La victoire ou la mort ! Dieu maudit le parjure ;
» Et Dieu veut que le sang efface la souillure
» Qu'on a faite à mon front. »

De son côté, le czar, fort d'une armée immense,
Se prépare au combat... La haine est dans son cœur,

Et sur son pâle front la rage et la terreur
Se montrent tour à tour. Le carnage commence...
La mort, partout la mort!... Mais l'on s'arrête enfin,
Car un cri retentit : c'est celui de la gloire !
Qui donc l'a prononcé ? qui donc a dit VICTOIRE ?
C'est lui... c'est Constantin !

Oh ! ce fut un beau jour ! un jour où la Victoire,
Abritant sous son aile et la Paix et l'Amour,
Salua du guerrier la joie et le retour,
Et remit sur son cœur, tout palpitant de gloire,
Son épouse adorée. Oh ! ce fut un beau jour !
Un rayon de l'aurore entre deux nuits d'orage,
Un arc-en-ciel trompeur, dissipant le nuage,
Qui l'efface à son tour !...

La terreur et le deuil ont remplacé la joie ;
Le farouche Tartare attaque Constantin,
Et le héros combat, se fiant au destin.
Mais il est le plus faible ! et, des flammes la proie,

Ses bourgs et son château s'écroutent à la fois !
Plus d'espoir!... Et pourtant, lorsque tout l'abandonne,
Il veut lutter encore, il implore, il ordonne...

On accourt à sa voix.

« Entendez-vous les cris des enfans et des femmes,
» Sous le fer immolés ? voyez-vous s'élançer,
» Épars ou confondus, tourbillonnant dans l'air,
» Des villes, des châteaux, les débris et les flammes ?
» Courage, Polonais ! comme un vaste cercueil,
» Salué par nous tous au long bruit des fanfares,
» Notre sol, en s'ouvrant sous les pas des Tartares,
» Vengera notre deuil. »

Il dit ; et tout-à-coup la vengeance et la rage
Font d'un homme un héros. Le Tartare, à son tour,
S'épouvante et recule. Ostroski, dans ce jour
De larmes et d'horreur, d'un honteux esclavage
A sauvé son pays. Soldats, enfans, vieillards,
Couvrent de leurs baisers sa main encor sanglante,

Tandis que de sa femme, orgueilleuse et tremblante,
Il cherche les regards.

Le vieux roi Sigismond s'est placé sur son trône :
Il ordonne aux soldats que leur grand général
Soit conduit jusqu'à lui sur un char triomphal.
Ostroski lève un front que le laurier couronne ;
Et, dans les bras du peuple avec amour porté,
Il avance, il arrive, il est dans Kracovie :
Et la foule répète, enivrée et ravie :
Liberté! liberté !!...

Le page aux grands yeux bleus voulait chanter encore ;
Mais sa main engourdie à la corde sonore
N'arrachait plus de sons... Le sommeil sur son luth
Courba sa jeune tête; et, quand le jour parut,
L'enfant dormait encore.

COULEZ, MES JOURS*.

A Madame Emma Guyot.



Harpe fidèle....

Ta corde, hélas ! se détend sous mes pleurs.

P. LACROIX.

Coulez, coulez, mes jours....

Qu'importe votre cours!

Est-il un but, une pensée

Qu'ici-bas mon âme lassée

* Cette romance a été mise en musique par M^{me} Éliza Rondonneau. On la trouvera chez FREV, place des Victoires.

Désire atteindre ou caresser ?
Est-il pour elle une espérance
Qu'aussitôt ne vienne effacer
Le souvenir d'une souffrance ?

Coulez, coulez, mes jours....
Qu'importe votre cours !
A la coupe presque épuisée,
A la harpe demi-brisée ,
Au vaisseau sombrant dans le port ,
Demande-t-on un frais breuvage ,
Le son pur d'un céleste accord,
L'espoir d'un paisible voyage ?

Coulez, coulez, mes jours....
Qu'importe votre cours !
Parmi vous il n'est plus une heure
Qui me ramène, quand je pleure,
Un ange, à ma garde commi,

Pour effacer, du bout de l'aile,
Entre mes cils, clos à demi,
De mes pleurs la trace nouvelle!
Coulez, coulez, mes jours....
Qu'importe votre cours !



10

11

12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100

ANNA.

A Monsieur A. de Lamartine.

Vers un but inconnu par les flots entraînée,
Voyez-vous cette barque aux vents abandonnée?

E. ORTOLAN.

I.

Connaissez-vous d'Anna la triste et longue histoire ?
Savez-vous à quel prix elle acheta la gloire
Dont partout vous l'environnez ?
Savez-vous que ces chants où vous trouvez des charmes,

Dernier cri de son âme, ont grandi dans ses larmes,
Sans jamais être devinés !

Pauvre Anna ! ses grands yeux se plongeant dans l'espace,
S'y fixent sans rien voir : et, si quelque bruit passe,
Elle se penche, écoute et rit...

Dans les plis de son schall, son chien, muet comme elle,
S'endort en la gardant : on dirait, à son zèle,
Qu'il sait tout ce qu'elle souffrit.

La voyant rire un jour, vous vous prîtes à dire :
Elle est heureuse... Oh ! pour arriver à ce rire
Vague et froidement égaré,
Qui ne ressemble en rien au rire de la joie,
De combien de douleurs il faut être la proie !
Combien il faut avoir pleuré !

Quand je la vis enfant, elle habitait la France,
Et ne savait, paisible en ce temps d'ignorance,

Que coudre et tourner son rouet.
Auprès de ses parens, insouciante et belle,
La mouche qui volait, l'oiseau, la fleur nouvelle,
Tout pour elle était un jouet.

Ah ! vivre ainsi toujours ferait aimer la vie !
Et je conçois qu'alors Anna dut faire envie.
Mais, à présent, qui peut vouloir,
Échangeant avec elle une seule journée,
Envier à son front la couronne fanée
Qu'elle effeuille en pleurant le soir ?

Dieu, qui prend en pitié l'âme qui se résigne,
Rend ses chants aussi doux que le doux chant du cygne,
Depuis qu'elle a perdu l'esprit,
Depuis qu'un long amour consume sa jeune âme :
Comme on voit le soleil dévorer, sous sa flamme,
La fleur qui l'aime et qu'il flétrit.

Mais silence ! écoutez : elle a penché sa tête

Sur sa main amaigrie, et doucement répète

Des mots qui nous sont inconnus :

Elle nomme tout bas son amant, son village,

Et se parle en riant des jours de son jeune âge,

Comme s'ils étaient revenus !

La voilà qui se lève, et lentement accorde

Son luth... A chaque son qui vibre d'une corde,

Son front rougit, et son regard

Brille d'un pur éclat... De son âme en délire

Écoutez les accens, vous la verrez sourire

Quand elle nommera Richard !

II.

« Il fut un temps heureux, où, brillante merveille,

Le monde à mon regard semblait né de la veille,

Pour que Dieu fit de lui le monde de son choix ;

Où la belle espérance, invisible aux profanes,

Repliait devant moi ses ailes diaphanes :
C'est quand j'étais folle autrefois.

» Au sein de chaque fleur habitait un génie;
Chaque bruit qui vibrait était une harmonie;
Dans l'haleine des vents de ravissantes voix,
Comme un secret d'amour, disaient un nom de flamme,
Qu'un écho répétait dans le fond de mon âme :
C'est quand j'étais folle autrefois.

» Puis, ainsi qu'en un rêve on voit passer un ange,
Un jeune homme passait dans cet Éden étrange :
Un regard de ses yeux mettait tout sous ses lois...
Il vint à moi, soutint ma démarche plus lente;
Je me sentis heureuse à la fois et tremblante :
C'est quand j'étais folle autrefois.

» Un soir que nous tressions une pâle couronne,
A la froide clarté d'une lune 'autdomne,

Et tandis que ma main brûlait entre ses doigts,
Vers une étoile alors, levés avec mystère,
Il dit : Richard..., Anna sont époux sur la terre !
C'est quand j'étais folle autrefois.

» Et puis, de ce moment si doux et si funeste
Le souvenir croissant dévora tout le reste :
Je ne le revis plus; et, quand vint la saison
Des parfums et des fleurs, la terre réveillée
De parfums et de fleurs pour moi fut dépouillée :
Car j'avais repris ma raison.

» Plus de sylphes jouant sur le velours des mousses!
Plus de nom à mon cœur dit avec des voix douces!
Mais un orage obscur courant à l'horizon;
Sous les ailes du vent des tourbillons de poudre;
Puis un ciel menaçant déchiré par la foudre :
Car j'avais repris ma raison.

» Et chaque froide nuit se déroulant plus sombre,

Sans qu'un seul astre vînt poindre et briller dans l'ombre;
Sans qu'une main, tremblant d'un étrange frisson,
Levât ma main au ciel, vers l'étoile imprévue
Qui ne fit qu'apparaître, et que je n'ai plus vue
Dès que j'eus repris ma raison ! »

III.

Alors elle se tut, passa sur son front pâle
Ses deux mains lentement; et son cou, dont le hâle
Cachait à moitié la blancheur,
S'inclina sur son sein... Et la foule, moins gaie,
Se perdit dans l'espace... Et seule, dans la baie,
S'entendit la voix d'un pêcheur.

Il chantait; mais son chant était si lent, si triste,
Qu'Anna, marchant à lui, sourit : « Ah ! s'il existe,
Disait-elle, un être souffrant,
Qu'il vienne à moi ! mon cœur comprendra ses alarmes,
Et pour elles mes yeux auront encor des larmes,
Et ma voix un calme apparent !

» J'éprouve à l'écouter une pénible joie...

Oh ! qu'il dise si c'est le ciel qui me l'envoie,

Et s'il a rencontré Richard...

Richard ! ce beau marin, avec qui, rasant l'onde,

J'avais rêvé pouvoir faire le tour du monde

Quand sonna l'heure du départ !...

» Richard...? — Que me veut-on ? dit en quittant sa rame

Le pêcheur indolent ; et quelle est cette femme

A la robe blanche, au schall noir,

Qui vient à moi, glissant, légère, sur la grève,

Ainsi que j'ai cru voir quelquefois, dans un rêve,

L'esprit des eaux glisser le soir ?

» Étranger dans ces lieux, je n'y connais personne :

Qui donc m'a pu nommer?... Cette voix, qui résonne

De mes oreilles à mon cœur,

Me rappelle une voix que j'ai long-temps aimée,

Une voix par le ciel dans mon cœur enfermée

Comme un remords accusateur !

Il dit, et vers Anna plus lentement s'avance ;
Mais Anna dans sa course un moment le devance ;
Et deux cris ensemble mêlés
S'échappent de leur sein !... Défaillante, éperdue,
Anna, muette et froide, à son cou suspendue,
Regarde les cieux étoilés ;

Puis, inclinant son front, sourit avec mystère,
Et dit : « Richard, Anna, sont époux sur la terre!... »
Et sa voix murmure plus bas :
« Richard!... » Et dans ses bras elle tremble et chancelle,
Comme s'il lui semblait que la terre infidèle
Tournait et manquait sous ses pas !

C'est alors que la nuit, plus épaisse et plus sombre,
Comme d'un grand réseau les couvrant de son ombre,
A tous les yeux les déroba ;
Et qu'un vieux villageois, regagnant sa chaumière,
Se mit à deux genoux pour faire une prière,
Parce qu'une étoile tomba.

Or au village on dit, quand une étoile tombe,
Qu'une âme monte au ciel, et que s'ouvre une tombe
 Pour un cœur souffrant ici-bas ;
Qu'alors il faut prier notre souverain maître,
Dont la juste rigueur allait punir peut-être ,
 Afin qu'il ne punisse pas...

Et depuis nul n'a su ce que la jeune fille
Est devenue... On a retrouvé sa mantille
 Sur la grève le lendemain ;
Et l'on dit qu'une barque a long-temps sur les ondes,
Bien loin à l'horizon, pendant les nuits profondes,
 Flotté sans suivre de chemin.

A MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS,

LE JOUR DE SA FÊTE.

Je suis faite pour l'amitié et ses douces et
saintes affections : c'est le souffle qui fait vivre!

M^{me} LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

(Tome xv^e de ses Mémoires.)

Comme l'abeille apporte à la ruche qu'elle aime
Et son miel et ses fleurs, j'apporte ici mes vers,
Mes vers, enfans d'un jour, où vous seront offerts
Tant de vœux, tant d'encens, qu'à peine si moi-même

Je pourrai, jusqu'à vous me frayant un chemin,
Vous regarder sourire à tout ce qui vous aime,
Et presser en passant de ma main votre main...

Je leur ai dit: « Allez, mes vers ! allez près d'elle...
» Vous ne serez l'objet d'aucun souris moqueur :
» Ce que le cœur a fait se juge avec le cœur.
» Allez : c'est l'amitié qui vous prend sous son aile ;
» Cachez-vous dans son sein : lorsqu'elle abritera,
» Sous le brillant reflet de sa gloire immortelle,
» Votre gloire éphémère, on vous pardonnera..... »

Parmi tous les amis que votre voix accueille,
On distingue avec peine un ancien d'un nouveau :
Tant vous avez bien su dans un même faisceau,
Comme fait un enfant des mille fleurs qu'il cueille,
Réunir tous les cœurs qui se donnaient à vous !
C'est pourquoi vous voyez s'agrandir, feuille à feuille,
La couronne qu'on vient tresser à vos genoux.

D'encens et de succès doucement enivrée,
Vous faites de la vie une immortalité,
Et d'avance imposez à la postérité
Un nom qui voit deux fois sa gloire consacrée...
Un nom qu'on vous légua pour unique trésor...
Un nom qu'à vos enfans, heureuse, idolâtrée,
Vous léguerez plus grand encor.

Et deux anges du ciel, égarés sur la terre,
Vos filles, doux esprits d'harmonie et d'amour,
Qu'on aime, ainsi que vous, un peu plus chaque jour,
Nous révèlent souvent le pur et saint mystère
De votre front si calme et du souris joyeux
Qui glisse entre la peine et votre amour de mère
Quand sur elles ici vous arrêtez vos yeux !

10 août 1854.

AH! NE L'ACCUSEZ PAS.

C'est un grand pas, c'est un pas irréparable,
lorsqu'on dévoile tout-à-coup aux yeux d'un
tiers les replis cachés d'une relation intime.

BENJAMIN CONSTANT.

(*Adolphe.*)

O vous, dont l'amitié me consolait ici,
Pourquoi douter de moi? pourquoi vous plaindre ainsi,
Vous, l'heureux des heureux, à l'abri des orages,
Vous si fort, moi si faible ?.. Ah! puisque votre cœur,

Bravant les passions, comprit peu leurs ravages,
D'où vient que votre front, chaque jour plus rêveur,
Se couvre de tant de nuages ?

Est-ce à vous de gémir et d'accuser le sort ?
Est-ce à vous de former des vœux empreints de mort ?
Femme, enfant, gloire, amis, tout vous rit, tout vous aime.
Que dirai-je donc moi, que le bonheur a fui,
Moi, qui ne suis déjà que l'ombre de moi-même,
Et que Dieu, pour souffrir, semble encore aujourd'hui
Vouloir marquer du sceau suprême !

Vous ai-je donné moins que je n'avais promis ?
Et, toute à ma douleur, n'ai-je donc pas soumis
Mes regrets, mes combats, et le deuil de mon âme
(Confiante au seul cœur qui me servit d'appui),
A vos graves conseils, peut-être à votre blâme ?
Ai-je à d'autres qu'à vous jamais parlé de lui,
De lui qu'en vain ma voix réclame ?

Que voulez-vous d'une âme enchaînée au passé?
Que voulez-vous d'un cœur qui, sous son deuil, glacé,
N'a plus ni battemens, ni délire, ni joie?
N'êtes-vous plus l'ami que Dieu, dans sa pitié,
Sur mon triste chemin, comme un bon ange envoie?
N'êtes-vous plus l'ami qui vint prendre moitié
Des pleurs où mon âme se noie?

Cette âme... elle est à lui... Lui seul peut à son gré
Briser ou renouer le nœud par lui serré.
Ce qu'il a fait de mal, ô mon Dieu! je l'oublie...
Je remonte à la source encor pure des jours
Où son âme, en aimant, semblait s'être ennoblie...
Quelle vie, ici-bas, n'est troublée en son cours?...
Et quel breuvage n'a sa lie?...

Ah! ne l'accusez pas! moi seule en ai le droit,
Et je ne le fais point!... Notre douleur s'accroît
De la haine qu'on a!... Le blâme qu'il mérite

Retombe sur mon cœur... Et, loin de le guérir,
Il ajoute à ma peine... Oh ! non, ce qu'il médite,
Vous l'ignorez vous-même, et c'est trop le flétrir!...

Non, son âme n'est pas maudite !

Ah ! cessez !... Votre voix me trouble, me fait mal :
Elle a je ne sais quoi d'amer et de fatal,
Qui promet un malheur... Non, quel que soit son crime,
Ce cœur qui fut au mien si long-temps fiancé
Ne peut s'être avili même au fond de l'abîme !
Non, je ne croirai point, souillant notre passé,
Tout ce que votre bouche exprime !...

.
.
Vous vous taisez, vos yeux se détournent de moi !
Ah ! je vous ai blessé... Pardonnez... Malgré soi
On est près d'être injuste, et le cœur qui nous aime
Est celui que l'on fait souvent le plus souffrir !

Vous mal juger! Mon Dieu!... Mais c'était un blasphème!
 Parlez... Dans les conseils que vous m'allez offrir
 J'aurai plus de foi qu'en moi-même.

.

 Un autre amour!... Mon Dieu! l'ai-je bien entendu?...
 Est-ce un rêve? est-ce vous, qui d'un bonheur perdu
 Venez railler ainsi?... Mais pourquoi ce langage?...
 Arrêtez!... Ah j'entends!... C'était donc une erreur
 D'avoir foi dans votre âme encor plus qu'en votre âge,
 Et, folle que j'étais, de vous ouvrir mon cœur
 Ainsi qu'un livre page à page?

Aimer d'un autre amour!... Flétrir par du bonheur
 Mon bonheur d'autrefois et jusqu'à ma douleur!...
 Oublier le passé, vivre d'une autre vie...
 Entendre une autre voix me murmurer tout bas
 Ces mêmes mots d'amour qui m'avaient asservie,

Alors que, sur son cœur, enlacé à ses bras,
J'écoutais tremblante et ravie !..

Et vous l'avez pu croire?... Et long-temps jour par jour,
Interrogeant mes pleurs, mon deuil et mon amour,
Sondant tous les replis de mon âme entr'ouverte,
Vous avez, à l'abri de la sainte amitié
Que vous aviez vous-même à ma douleur offerte
(Le monde entier l'eût dit que je l'aurais nié),
Vous avez calculé ma perte !...

Voilà donc ce regard, miroir d'un ciel d'azur,
Cet air austère et calme et ce front noble et pur,
Voilé de cheveux blancs... devant lequel ma tête,
Humble dans sa douleur, s'inclina tant de fois!
Et vous l'osiez blâmer !... Et moi, pâle et muette,
J'écoutais, contre lui, s'élever votre voix,
Sans voir d'où soufflait la tempête !...

Oh ! s'il est un coupable ici, ce n'est plus lui !
Il a ses passions pour excuse aujourd'hui ;
Il a de son amour les larmes délirantes,
Qu'il sut, à mes genoux, verser pour l'expier !
Il a d'un cœur brûlant les luttes déchirantes !
Et n'affecta jamais, pour qu'on pût s'y fier,
Des vertus presque intolérantes !

Et pourtant, ô mon Dieu ! je voudrais vous pouvoir
Excuser comme lui... Car cesser de vous voir,
Et perdre en vous perdant ma dernière espérance,
Ah ! c'est trop pour mon cœur, et j'en voudrais douter...
Oh ! pourquoi n'avoir pas prolongé l'ignorance
Où j'étais de vous-même?... Oh ! pourquoi m'apporter,
Avec l'insulte, la souffrance ?

Abjurez, par pitié, cette coupable erreur...
Oui, dites que je suis une amie, une sœur,
Pour que je vous bénisse, au lieu de vous maudire,

Et relève vers vous mon regard abattu...
Mais non... déjà la haine est dans votre sourire,
Et pour vous l'amitié fut, comme la vertu,
Un masque emprunté pour séduire.

Emportez avec vous le secret de mon cœur,
Trahissez à la fois mes larmes, votre honneur;
Vous savez que ma voix contre vous, dans le monde,
Ne s'élèvera pas... que je respecte en vous,
Non l'homme sur lequel, pour que je le confonde,
Mon regard peut tomber, mais le père et l'époux
Sur qui sa famille se fonde.

Séparons-nous, monsieur : j'ai dans votre regard
Vu tout ce que promet l'adieu de ce départ.
A défaut de l'amour, j'aurai toute la haine,
Je le sais.... Mais l'amour eût été du mépris,
Votre haine m'élève ! Et du remords que traîne
Un coupable après lui, vous seul aurez appris
De quel poids peut être la chaîne.

Adieu, le monde est grand!... Nous n'avons qu'à vouloir:
Nous y pourrons tous deux passer sans nous revoir...
Vous, couvert du manteau que donne la fortune,
Moi, cachant dans mon sein ma douleur importune...
N'importe... De nous deux, malgré cela, je croi,
Le plus à plaindre, au fond, ce ne sera pas moi!
L'homme fait son visage, et non sa conscience,
Et le jour vient où seul on reste, plein d'effroi,
Face à face avec soi!

1821.

Vertical text on the left edge, possibly a page number or margin note.

A MADAME VICTOIRE BABOIS.

Un peu tard et sans culture
Ce beau talent t'est venu ;
Il éclata dans tes larmes
Pour cet enfant plein de charmes
Que ta tendresse a perdu

Sois donc la Sapho des mères -
Un nom si juste t'est dû !

JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

(A M^{me} Victoire Babois, 1807.)

Vous, dont la voix amie à ma mère adorée
Apportait à la fois et le calme et l'espoir,
Vous, qu'elle a tant aimée!... oh! je voudrais pouvoir
Acquitter de nouveau cette dette sacrée
Que le cœur doit au cœur ! Je voudrais chaque jour
Vous entourer long-temps et de soins et d'amour !
Je voudrais mériter ce nom si doux de fille

Qu'en pleurant avec moi vous m'avez su donner;
Je voudrais dans vos yeux, quand une larme y brille,
Par un mot, un baiser, soudain y ramener,
Quels que soient les regrets dont votre âme est la proie,
Et l'éclair du génie, et l'éclair de la joie !
Je voudrais... Et pourtant à peine si parfois
Je puis vous consacrer, au lieu d'un jour, une heure!...
Mais votre douce image en mon âme demeure.
Avec ma mère alors, près de moi, je vous vois;
Et votre souvenir, pure et sainte pensée,
Dissipe les ennuis de mon âme lassée;
Et je sens qu'être aimée, et que l'être par vous,
Ajoute un noble orgueil à ce bonheur si doux.
Et le soir, bien souvent, solitaire et souffrante,
Je médite long-temps ce livre * où la douleur
En vers harmonieux, échos de votre cœur,
S'exhale tour à tour sublime et déchirante :
Ce livre qu'une mère, en pleurant avec vous ,

* Les *Élégies Maternelles* de M^{me} VICTOIRE BABOIS la placèrent, tout d'abord, au premier rang des femmes poètes. Ses goûts simples et modestes lui ont toujours fait préférer la retraite au monde; mais ses vers sont restés dans tous les cœurs. Ses *Élégies*, suivies de poésies diverses, sont à leur quatrième édition.

Heureuse ou malheureuse, aime à relire encore ;
Et dont vous seule, alors qu'il était su de tous,
Ignoriez le succès! car il n'eut, pour éclore,
Et grandir jour par jour, ni l'intrigue ni l'art !...
Vous demandiez l'oubli; vous aviez fui le monde:
Et le monde sur vous, attachant son regard,
Vous aimait, vous cherchait... Sa voix qui toujours fronde,
Bienveillante pour vous, s'élevait en tous lieux ;
Et votre nom depuis, du temps victorieux,
Vivant au fond des cœurs sans que rien ne l'efface,
A traversé sans tache et les ans et l'espace !

Pour aimer, être aimée, oh ! vivez de longs jours !
Que ma fille, par vous souvent encor bénie,
Adore en vous aimant la bonté, le génie;
Qu'elle enferme en son âme, écoutant vos discours,
Vos avis, votre exemple, et vienne à cette source,
Si limpide et si calme en sa modeste course,
Puiser, avec la paix, le saint amour du bien,
Amour qui du bonheur est le premier lien,
Amour qui rend plus pur le passé de la vie,
Car souvent il endort et la haine et l'envie !

Pour aimer, être aimée, oh! vivez de longs jours!
La poésie encore à vos chants a recours.
Aujourd'hui tant de voix, ou lui sont infidèles,
Ou brisent dans son vol la courbe de ses ailes,
Qu'il lui faut pour soutien ses enfans favoris.
Dieu la fit immortelle, et, n'ayant aucun âge,
L'œil n'aperçoit jamais de ride à son visage;
Mais quelquefois son front, de l'abandon surpris,
S'incline plus rêveur, et s'isole d'un monde
Qui, d'elle dédaigneux, en son erreur profonde,
Ou la met au rabais, ou ne la cherche pas!
Reprenez vos travaux: chantez encor tout bas....
Et, pour vous écouter, les filles et les mères,
Dont jamais les amours ne furent éphémères,
Se pencheront vers vous, et diront de vos chants
La suave harmonie et les accords touchants!
Et peut-être qu'alors, dissipant la tristesse
Qui règne dans votre âme, un riant souvenir,
Vous redisant les sons qu'aux jours de la jeunesse
Votre lyre rendait, sons trop doux pour finir
Vous aimerez encor la gloire et l'avenir!

GLISSEZ, GLISSEZ, MA BARQUE.

A Mademoiselle Adrienne Pottgaise.

Il y a au fond de toutes nos joies le germe
de toutes nos douleurs.

CHARLES LAFONT.

(*Famille Moronval*, acte II. sc. V.)

Mes jours passent voilés, et ma vie avec eux!
L'onde est calme à présent; l'orage, en son passage,
N'a frappé que moi seule; et pourtant, quand l'orage
Grondait, j'étais sans crainte... alors nous étions deux!

L'onde est moins que l'amour inconstante et trompeuse :
Je confie à son sort ma vie insoucieuse :
Qu'importe si la mort un jour m'y vient chercher?...
De ces bras là, du moins, rien ne peut arracher!...

Glissez, glissez, ma barque! il n'est plus un seul arbre
Où sur la rive encor je vous veuille attacher!....
Comme une froide cendre en son urne de marbre,
Mon cœur s'est en mon sein flétri sans s'épancher.....
L'orage a déchiré le voile diaphane
Sous lequel il battait.... De la fleur qui se fane
Sous un souffle brûlant le destin est rempli!
Glissez, glissez, ma barque, et fuyez le rivage :
Les flots sont un linceul bien moins froid que l'oubli;
Et là, du moins, le calme est au bout du voyage!

Glissez, glissez, ma barque, et n'appuyez jamais!
Il est au fond de tout un abîme, ou des larmes...
Glissez, glissez, ma barque! oubliez les alarmes...
Le courant vous entraîne, et je veux désormais

Qu'il m'emporte avec vous, loin, bien loin du rivage,
Dût le soleil pour moi faire naître un beau jour!
Car le soleil pâlit, et, semblable à l'amour,
Il enfante le trouble et le deuil et l'orage...
Adieu, rêves du cœur, mon destin est rempli!
Glissez, glissez, ma barque, et fuyez le rivage!
Les flots sont un linceul bien moins froid que l'oubli;
Et là, du moins, le calme est au bout du voyage!

FIN.

TABLE.

	Pages.
A mes Amis	1
Le Pêcheur	7
Élégie sur la mort d'une Jeune Fille.	13
La Mexicaine.	17
La Bretagne	23
A David, statuaire.	29
A Madame Desbordes-Valmore	35
Souvenirs	39
L'Aveu	43
Marie.	51
Dors à mes pieds	57
L'Amour et l'Ambition.	61
A toi mes Tristes Jours.	65
Le Bal.	67

	Pages.
L'Orpheline	71
La Fiancée	75
Éliza	81
Regrets.	95
La Grand'Mère malade.	101
La Vendée.	107
Réverie.	113
L'Automne.	123
A Laure.	129
Dieu l'a pris sous son aile.	135
La Foi.	139
Jalousie.	143
La Veillée.	151
Il faut sourire.	165
L'Inconstance.	169
Le Roi de Thulé.	175
Le Retour.	179
La France.	187
Laissez-moi pleurer.	191
La Jeune Fille et le Fossoyeur	195
L'Étoile.	203
L'Oiseau mort.	209
Et vous l'avez pu croire!	215
Non, je ne vous hais plus.	217
Quoi, c'est vous!	221
Je regrette mes pleurs.	225

TABLE.

315

	Pages.
Ma Mère	229
La mère Godin.	235
Hélène.	245
Non, tu ne sauras pas	253
Le Géranium.	257
La Bergère d'Italie	261
Légende Polonaise.	267
Coulez, mes jours.	277
Anna	281
A Madame la duchesse d'Abrantès.	291
Ah ! ne l'accusez pas	295
A Madame Victoire Babois.	305
Glissez, glissez, ma barque	309



ERRATA.

Page 55, ligne 11, *au lieu de Dieu! comme elle flétrie! lisez Dieu! comme elle est flétrie!*

Page 75, ligne 4 de l'épigraphe, *au lieu de s'endormit ausis.... lisez s'endormit aussi....*

Page 227, ligne 5, *au lieu de en dormant soucieuse, lisez endormant soucieuse.*

Page 254, ligne 5, *au lieu de S'inprègnent, lisez S'empreignent.*

Page 285, ligne 16, *au lieu de d'une lune 'automne, lisez d'une lune d'automne.*

LES
HIRONDELLES

DU MÊME AUTEUR

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

Le Siège de Vitry, poème lyrique.

Les Soirées d'Automne, nouvelles.

La Vierge d'Alcala, poème lyrique.

Jane et Marguerite, ou Lettres à une sœur sur
l'éducation de sa fille.

LES
HIRONDELLES

PAR

M^{ME} PLOCQ DE BERTIER

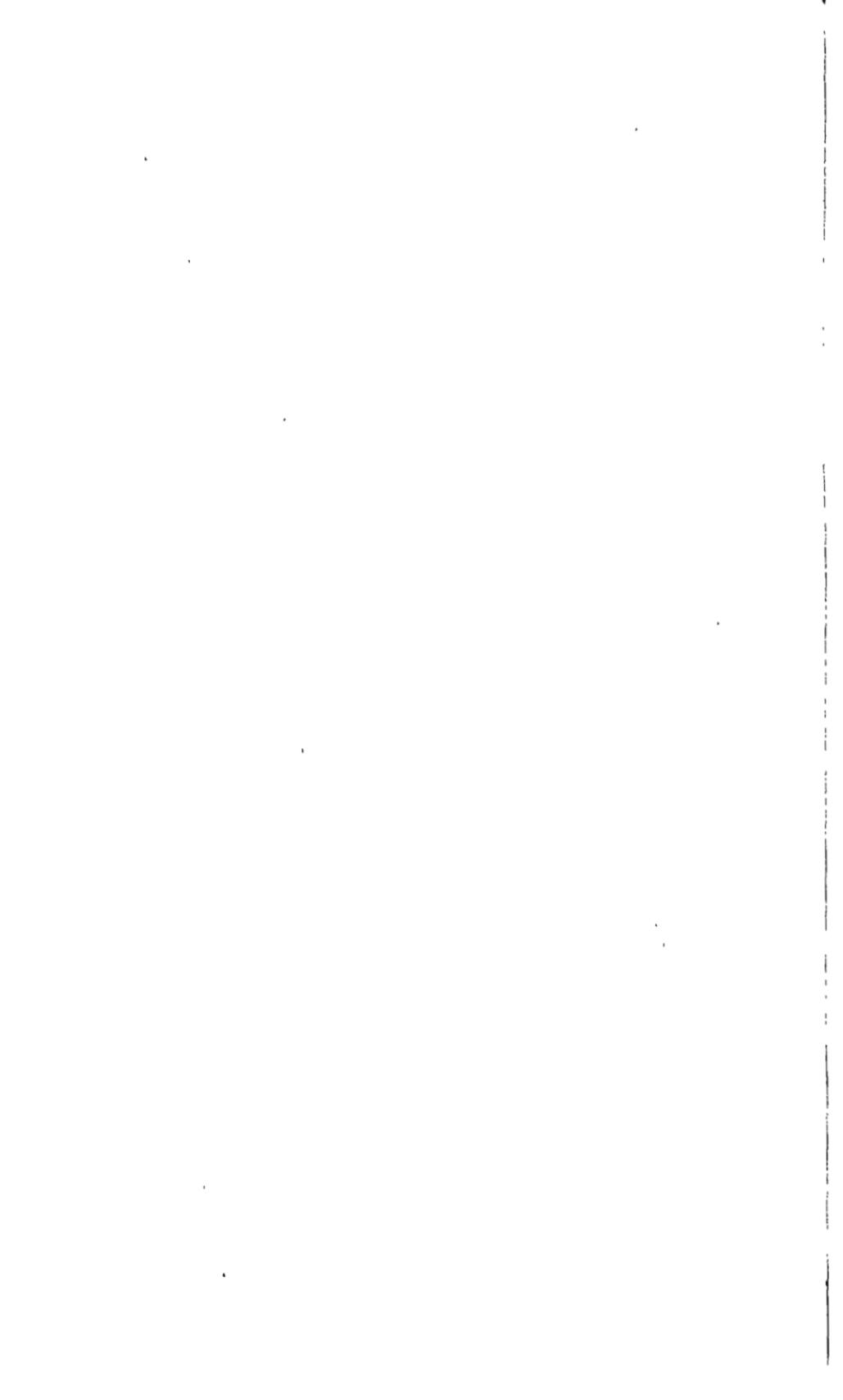


PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR .

6 RUE DE LA PAIX

1848



L'auteur, plein de reconnaissance, se fait un bonheur et un devoir de dédier ce volume aux personnes qui ont bien voulu lui donner des encouragements.

Aucune préface ne pourrait remplacer ces témoignages de bienveillante approbation. C'est sous le patronage des preuves d'indulgence dont il a été l'objet, que l'auteur prend la hardiesse de présenter son livre au public.

M. le secrétaire des commandements du PRINCE ROYAL écrivait :

« S. A. R. Madame la DUCHESSE D'ORLÉANS, qui vient de lire avec intérêt le poème que vous a inspiré la visite de M^{sr} le comte de Paris au Musée d'Artillerie, en attendant que le jeune prince puisse en apprécier lui-même les sentiments et le talent avec lequel ils sont exprimés, a fait placer ce manuscrit dans sa bibliothèque particulière.

« Elle désire aussi que vous conserviez comme souvenir de la satisfaction avec laquelle elle a reçu cet hommage, le bijou, que par ses ordres, j'ai l'honneur de joindre à cette lettre. »

Madame la DUCHESSE DE MONTPENSIER a également eu la bonté de faire écrire à l'auteur la lettre suivante :

« Madame la DUCHESSE DE MONTPENSIER a lu avec intérêt la légende espagnole si heureusement transformée par vous en opéra et que vous avez eu la pensée de lui offrir. S. A. R. me charge d'avoir l'honneur de vous remercier de cet hommage et de vous envoyer la parure qui accompagne cette lettre, comme un témoignage de sa haute satisfaction. »

L'homme vertueux, le maître savant et habile, aux soins duquel a été confiée l'éducation du jeune Comte de Paris, M. Régnier, répondait ainsi :

« J'ai reçu un exemplaire du poème que vous a inspiré la visite du PRINCE ROYAL au Musée d'Artillerie. Je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt, et j'ai été frappé du parti que votre talent a su tirer de ce sujet, et en même temps bien touché de tous les sentiments que vous y exprimez pour mon auguste élève. »

Les représentants les plus célèbres de la poésie en France, ont accueilli également avec bienveillance le poème sur la *Visite du Comte de Paris au Musée d'ar-*

tillerie. L'un d'eux, le célèbre poète de tous les sentiments profonds, nobles et élevés, M. *Boulay-Paty*, dont la voix mélodieuse et forte trouve de si beaux accents pour toutes les grandes inspirations, écrivait à l'auteur ces mots qu'il cite avec une modeste fierté :

« Je suis très-flatté du choix de votre épigraphe; vous daignez m'associer par ces quelques vers au succès que ne peut manquer d'obtenir votre remarquable poème. Je l'ai lu avec un vif plaisir; et, malade que je suis, j'ai été ranimé jusqu'au cœur par le feu de votre mâle et chaleureuse inspiration. »

Après M. *Boulay-Paty*, le chancre aimé du peuple, l'écho sonore de nos gloires impérissables, l'illustre *Béranger* écrivait ces lignes :

« Je viens de lire la noble pièce de vers sur la visite du Comte de Paris au Musée d'Artillerie. Je suis fier que vous ayez pensé à m'en destiner un exemplaire, et un peu confus pourtant, Madame, de la phrase que vous avez écrite en tête de vos beaux vers, en me les envoyant. Vous êtes bien poète, Madame, pour avoir trouvé dans votre imagination un éloge comme celui que vous m'adressez deux fois, car vous le répétez dans votre lettre si flatteuse. Mais si je suis loin d'être le plus grand poète de France, j'en suis peut-être le plus reconnaissant.

« Croyez-le, Madame, et avec mes sincères remerciements

et l'assurance du plaisir que m'a procuré la lecture de votre poème ,

« Agréez, etc. »

S'il est une approbation que tout écrivain ambitionne, c'est, on peut l'avouer hautement, celle de M. *Victor Hugo*. Le grand poète a encouragé l'auteur en ces termes :

« Je lis vos beaux vers, Madame, avec un vif intérêt. Vous vous êtes inspirée à la source de tous les nobles sentiments. Je suis heureux du gracieux envoi que vous avez bien voulu me faire, etc. »

L'énergique auteur des *Nombres d'or*, le poète lyrique des grandeurs de l'empire, M. *Belmontet*, qui s'intéresse si vivement au succès de tous ses frères en poésie, disait :

« Je suis l'ami de vos beaux vers que j'ai souvent salués..... J'aimais le tour naïf, les allures vives et naturelles, l'élégante simplicité de votre muse. J'ai retrouvé tous ces piquants attraits dans le nouveau poème. Il y a de la couleur, de ce fluide magnétique qu'on voit scintiller dans l'air sous un beau soleil de printemps, etc., etc. »

La presse, à son tour, n'a point dédaigné d'accorder son attention à un des premiers essais de l'auteur.

Voici, du moins, ce qui a été écrit dans le journal le *Siècle*, par un savant critique, écrivain élégant et spirituel, M. *Hippolyte Lucas* :

« Nous avons là sous la main, et ceci est une bonne action en même temps qu'une bonne œuvre, un poème qui se vend au profit des Crèches de Paris; c'est la visite du Comte de Paris au Musée d'artillerie, chanté par madame Plocq de Bertier. Notre gloire militaire a vaillamment inspiré l'auteur. Les femmes ont toujours eu de l'admiration pour les héros, et madame Plocq de Bertier a noblement célébré les gloires anciennes et modernes de nos armées. »

Après ces quelques lignes de M. Hippolyte Lucas, une lettre que l'auteur conserve avec orgueil, trouve naturellement sa place; c'est celle du guerrier illustre des Adieux de Fontainebleau, du *lieutenant général Petit*, qui, dans l'Hôtel royal des Invalides, veille aujourd'hui avec tant de sollicitude sur les vieux frères d'armes dont il partagea la gloire et les dangers.

M. le *général Petit*, dans la noble inspiration de son patriotisme, a bien voulu écrire :

« C'est le cœur bien ému que je m'empresse de vous adresser mes très-humbles remerciements de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre poème si remarquable, si digne

sur la Visite de monseigneur le Comte de Paris au Musée d'artillerie.

« Il n'appartenait, Madame, qu'à une muse aussi éclairée que la vôtre, de mêler avec tant de grâce et de grandeur des noms illustres dans les fastes militaires de nos siècles passés avec nos réputations modernes ; de les avoir si bien appréciés et fait ainsi concourir, de concert, à l'honneur de notre belle France, cette chère patrie, toujours glorieuse malgré ses malheurs. »

Puissent les noms aimés, admirés, respectés, que l'auteur vient d'invoquer, appeler sur cette œuvre l'attention bienveillante du public !

LES

HIRONDELLES



A MES HIRONDELLES

INTRODUCTION

Partez, mes chères hirondelles,
De mon ciel fuyez les frimas ;
Déployez vos rapides ailes,
Volez de climats en climats.

Parcourez les immenses terres,
Volez, prenez votre essor ;
Je vous fais les dépositaires
De mon plus précieux trésor.

Je confie à votre tendresse
Les pensers que Dieu m'inspira !
Mon âme, écho de la tristesse,
Dans chaque vers se trouvera.

Vous rencontrerez des rebelles,
Qui loin d'eux vous repousseront...
Sans vous troubler soyez fidèles :
Peut-être ils vous rappelleront.

Soyez humbles, parfois coquettes ;
Ayez un son pour chaque voix :
Au guerrier parlez de conquêtes,
Au berger parlez de ses bois.

A celui que l'amour enflamme,
Montrez le plus beau soir d'été !...
Et dans le cœur de chaque femme
Portez le mot fidélité.

Pour le luth du pauvre poète
Réunissez vos doux accords ;
Que votre guirlande soit prête,
Couronnez ses nobles efforts.

Dans une suave harmonie
A tous les cœurs parlez du ciel !
Au ciel est la gloire infinie !...
Faites adorer l'Éternel !

O mes charmantes hirondelles,
Partout jetez un frais parfum !
Faites que pour vous trouver belles
Tous les pensers n'en fassent qu'un.

Parcourez les immenses terres,
Vultigez, prenez votre essor ;
Je vous fais les dépositaires
De mon plus précieux trésor.

STANCES A DIEU

GANTIQUE

DONT S. M. LA REINE DES FRANÇAIS

a daigné accepter la dédicace.

Dieu de clémence,
Ta providence
Veille toujours;
Et ta parole
Soutient, console
Nos tristes jours.

Souvent tu donnes
Fleurs ou couronnes,

Purs diamants ;
Mais la richesse
Au cœur ne laisse
Que des tourments.

Au champ fertile ,
La main habile ,
Trouve un labeur ;
Dans la prairie ,
Ta voix nous crie :
Cueillez la fleur.

Dans la mansarde ,
Ton ange garde
Tous les enfants ;
De la vicillesse ,
Ton doigt caresse
Les cheveux blancs.

Si la misère ,
Nous désespère ,
Tu viens à nous !
Tu dis : L'étoile ,
Que rien ne voile ,

Brille pour tous.

Lorsque notre âme ,
Pour toi s'enflamme ,
Le malheur fuit !
Plus de détresse !...
De l'allégresse ,
Le flambeau luit !

Et ta doctrine ,
Ta loi divine ,
Passent au cœur ;
Chaste alliance ,
Sainte croyance ,
Font le bonheur.

Alors la route ,
Disparaît toute
Devant nos yeux !
Et dans l'espace ,
Le regard passe ,
Cherchant les cieux !

Puis, dans la tombe .

Après on tombe ,
Disant : Pardon !
Vaste demeure ,
Terre où l'on pleure .
Dieu seul est bon !!!

VISITE

DE

S. A. R. M^{GR} LE COMTE DE PARIS

AU MUSÉE D'ARTILLERIE.

(8 DECEMBRE 1846)

Qu'elle soit vieille ou nouvelle,
Toute gloire française est belle,
Et dans mon cœur trouve un echo

ÉV. BOULAY-PATY.

Dans ce palais de fer quel tournoi se prépare?
Sous ces dômes bronzés, gigantesque haut fait,
De la chevalerie et du règne barbare
J'évoque les héros!... leur phalange apparaît!

Tout renaît, tout s'agite, et, pour ce jour de fête,
Chaque guerrier revêt ses armes de conquête;
On les voit, aux éclairs de lumineux sillons,
Accourir réunis en nombreux bataillons;
Le drapeau flotte au vent; les clairons retentissent;
Sous les harnais d'acier les liers coursiers hennissent;
En ébranlant le sol, leurs bonds tumultueux
Font voler la poussière et jaillir mille feux;
Comme au temps où jadis, dans les rudes batailles.
Leur choc impétueux renversait des murailles,
Ils entrent dans la lice; et déjà, pleins d'ardeur,
Condé, Montmorency, Saintrailles, Jean-sans-Peur,
Mornay, Sully, Dunois et Turenne et Joyeuse,
Épée ou glaive en main, ô lutte glorieuse!
Des princes du tournoi réclament le signal.

Quels sont-ils?...

— Des Français! du plus vieux sang royal

Les nobles rejetons; les enfants de la gloire:
Arrachant dans son vol l'aile de la Victoire.
Ils triomphent toujours!... Ce sont les d'Orléans.

Écoutez; les voilà! Debout, vite à vos rangs,
Champions de l'honneur, illustres conquérants;

Que du feu de l'amour vos regards s'illuminent.
Devant leurs jeunes fronts que vos lances s'inclinent !
Formez à vos leçons le petit-fils des rois :
Qu'il apprenne sous vous, et la guerre, et les lois.

Preux chevaliers des temps antiques ,
Vous des Français le noble orgueil .
Relevez-vous des saints portiques !
Venez attendre sur le seuil.

Du Roi voici la digne fille ,
Et son enfant prédestiné !
Veuve d'un prince infortuné .
Nouvelle Blanche de Castille !...

Voici venir la douce fleur
De la superbe Andalousie .
Parfum de pure poésie ,
Et son époux au noble cœur.

De sa main la royale infante ,
Pour honorer les plus vaillants ,
D'or, de perles, et de brillants ,
A brodé l'écharpe éclatante !

Relevez-vous ! l'enfant royal
Au vainqueur porte une couronne ;
Il vient offrir au plus loyal
Le laurier que l'honneur moissonne.

Soudain un long cri répété
S'élève, emplit l'arène immense ;
Saisi d'un noble orgueil , tout le camp agité
Se dit : Que la lutte commence !

Devant l'auguste enfant , cortège valeureux ,
Ces illustres guerriers , l'honneur de nos annales ,
Poème de hauts faits écrits par mille preux ,
Passent , alors , couverts de palmes triomphales.

A ce magique aspect , surpris , émerveillé ,
Le petit-fils des rois , ô prophétique ivresse !
Sentant au fond du cœur l'héroïsme éveillé ,
Rêve combats , succès , et frémit d'allégresse.

— « A qui , dit-il , ce bouclier ,

Cette lance , cette cuirasse ? »

— « C'est au plus brave chevalier ¹ .

1. Louis IX.

Prince, de votre auguste race.

Louis le saint, monarque vertueux.
Du courtisan méconnut l'artifice...
Pour devenir l'égal de vos aïeux,
Il faut, seigneur, rendre à tous la justice. »

De Bayard et de Du Guesclin,
Le jeune comte entend l'histoire :
— « DE PAR NOTRE-DAME GUESCLIN ¹,
Comme eux, dit-il, j'aime la gloire !

Quel est ce casque au noir cimier,
Et ce grand cheval de bataille ? »
— « Ils furent à François premier. »
— « Je mettrai sa cotte de maille. »

« Des lettres et des arts il fut le protecteur ;
Il encouragea l'industrie... »
— « Tout est perdu, cria-t-il, fors l'honneur ! »
— « Il conserva l'honneur de sa patrie.

Monseigneur, voilà les Bourbons :

¹ Cri de guerre de Du Guesclin.

Ici, Charles le connétable ;
Il vient en ce jour mémorable,
De sa fuite en Comté... »

— « Passons. »

— « Voici Jeanne d'Arc, la guerrière,
Dans la splendeur de son printemps,
Devant qui l'Angleterre altière
Vit fuir ses soldats triomphants.

Elle a gagné maintes batailles. »

— « Mais ce fut Dieu qui l'inspira ! »

— « Pour notre France elle expira.

Elle est au ciel !... »

— « Puis à Versailles. »

Et le bel enfant soupira.

— « Du bon Henri je vois le blanc panache : »

— « Il guide au sentier de l'honneur ;

Sur lui chaque regard s'attache :

En le suivant on est toujours vainqueur.

Louis le Juste, et du peuple le père. »

- « Louis donna de sages lois. »
— « Un pays grandit et prospère
Quand le peuple a l'amour des Rois. »

- « Quel est donc ce charmant cortège ?
Louis-Quatorze, n'est-ce pas ? »
— « Grand, législateur, il protège
Les talents qui suivent ses pas.

Partout flotte au loin sa bannière ;
Avec le glaive du pays ,
Il éloigna notre frontière
De son centre immortel : Paris. »

- « Voyons le drapeau tricolore. »
— « C'est l'arc-en-ciel pur des combats !
Il brille en l'orage, et colore
Le front de nos jeunes soldats. »

- « De tous les beaux noms je m'inspire,
Dit le prince alors ; je veux voir
De la République et l'Empire
Les généraux au grand pouvoir. »

Bientôt se montrent à sa vue
Kellermann, Desaix, Dugommier,
Kléber dominant la revue,
Le brave Schramm et Serrurier.

Comme des ombres diaphanes
Passent Ney, Berthier, Augereau,
Poniatowski, Lefebvre, Lannes.
Masséna, Davoust et Lobau.

Après tant de gloires guerrières.
Inimitable majesté,
Paraissent les aigles alliées,
Enveloppant l'immensité!

Lors tout se tait , tout fait silence.....
Puis après on entend des chants ,
Au loin le tambour bat aux champs ,
Et le soldat courbe sa lance.

Un cri sublime retentit ,
Le jeune comte appelle aux armes !...
Les vieux guerriers versent des larmes ,
Gourgaud sent son cœur battre , et de bonheur pâlit.

C'est qu'à tous les yeux se dessine ,
Comme un soleil , l'ombre de l'Empereur !...
Le comte de Paris s'incline ,
Et l'on s'écrie : Honneur, honneur !!

Le cortège est passé ; le grand tournoi commence !
Dans l'immortel champ clos , frémissant , on s'élance .
On se bat ! on se bat !... Aux rives du Jourdain ,
Sous le ciel d'Orient , au temps de Saladin ,
Jamais Raymond , Tancrède , et ces héros de flamme
Que l'Ermite embrâsait au souffle de son âme ,
N'ont eu tant de valeur ! Non , jamais Beaumanoir ,
Les plus vaillants des Trente ; oh ! non , le guerrier noir
Charles sept , pour Agnès , regagnant son empire ,
N'ont porté de tels coups !... ô sublime délire !
Quel Homère nouveau , célébrant vos exploits ,
Jusqu'aux temps à venir faisant parler sa voix ,
De vos combats géants nous redira l'histoire !
Vos immenses travaux sont une immense gloire !
Homme de Marignan , héros de Charleroi ,
O vierge de Patay , conquérant de Rocroi ,
Noble guerrier d'Ivry , vainqueur des Pyramides ,
Le monde s'est courbé sous vos succès rapides !
On se bat ! on se bat ! oh ! que l'on est heureux

D'assister au tournoi de tant de valeureux !

— « Comment décerner la couronne ?

Se demande le bel enfant ;

A tous elle appartient, et joyeux je la donne

A chaque guerrier triomphant. »

— « Sois béni ! le ciel te protège !

Crièrent soudain mille voix :

Nos ombres suivront ton cortège ,

Petit-fils du meilleur des rois !

« Il faut qu'un brûlant soleil darde ,

Pour mûrir les jeunes moissons.

Enfant, l'Europe te regarde ; .

Viens souvent t'inspirer à nos grandes leçons. »

Bientôt après on revit à leur place

Le grand guerrier et le grand souverain.

Le doux prestige avait fui dans l'espace ,

Et le calme rentra dans le palais d'airain. »

LA FEMME ET LA FLEUR

Comme on voit une fleur au matin d'un beau jour,
Fraîche, s'épanouir à la rosée humide,
Telle on voit s'animer au souffle de l'amour
Une jeune femme timide.

Vers le midi, la fleur brille d'un éclat pur ;
Son suave parfum en s'exhalant enivre !...
La femme est belle alors ! et dans son ciel d'azur
Pour plaire encore elle veut vivre.

Mais quand paraît le soir, déjà la triste fleur
Courbe son front si beau sur sa tige flétrie !...
La femme lutte en vain et cache sa pâleur
En rêvant une autre patrie !

Pour leur règne d'amour,
La femme et la fleur n'ont qu'un jour !

PENDANT
ET
APRÈS L'ORAGE

I.

Déjà j'entends au loin murmurer l'aquilon ,
Des nuages épais voilent notre vallon ;
Le ciel est embrasé , le tonnerre au loin gronde ,
Un orage effrayant couvre la terre et l'onde.
Le prudent laboureur s'éloigne promptement
Du sillon tortueux qu'il traçait lentement.

Il arrive en tremblant sous son chaume rustique,
Que protégea toujours une sainte relique.
Les oiseaux fendent l'air, ils volent vers leurs nids
Abriter sous leur aile un essaim de petits.
L'indomptable taureau mugit, craint, il s'incline
Et semble avoir recours à la bonté divine.
Secondé par son chien, le vigilant berger
En hâtant son troupeau le sauve du danger;
L'agneau se cache aussi sous le sein de sa mère,
Et le loup hérissé retourne à sa tanière.
Pour redoubler l'effroi dans cet instant d'horreur
Tous les vents déchainés sifflent avec fureur.
En feu la foudre éclate, elle détruit, ravage
Ce qui se trouve, hélas ! sur son ardent passage !
Les villageois tremblants se jettent à genoux ;
La pluie à torrents tombe, et le fleuve en courroux
Entraîne les débris des modestes chaumières
Que l'affreux ouragan vint ravir aux bergères.

II.

Mais le ciel s'éclaircit, le soleil reparait,
Les vents sont apaisés et le calme renaît ;
L'éclair a disparu, le tonnerre s'éloigne ;

Les brebis en bêlant regagnent la montagne ;
L'amoureux rossignol a repris ses doux chants ,
Sa compagne attentive écoute ses accents.
De l'arbuste ébranlé s'affermit la racine ;
L'arc-en-ciel radieux brille sur la colline ;
Les prés sont reverdis et les champs sont plus frais ;
Une brise suave embaume les forêts.

La campagne plus belle après un jour d'orage
Semble un léger esquif échappé du naufrage ;
C'est un prisme éclatant des plus vives couleurs .
Un réseau s'enlaçant de guirlandes de fleurs.

UN SOLDAT

A M. P. DE B.

Vaincre pour mon pays, triompher pour sa gloire,
Fut de mes jeunes ans la seule ambition,
Sans penser que, peut-être, au Temple de Mémoire,
Je pouvais, moi guerrier, voir figurer mon nom
Auprès des noms fameux qu'illustra la vaillance !
Soldat, je ne voyais que l'honneur de la France.
Pour ce sublime honneur j'ai combattu trente ans
Sans me ranger jamais parmi les courtisans.

Je ne désirais rien qu'une palme civique,
Et le titre de brave était mon but unique.
J'y parvins! — L'Espagnol a tombé sous mes coups,
L'Anglais et l'Allemand ne furent point jaloux.
Sur le sol africain j'ai fini ma carrière,
Laisant pour souvenir à l'Algérie entière
La trace des exploits de mon bras valeureux!
Je n'emportai qu'un nom : LE SOLDAT GÉNÉREUX !!

RETOUR AU VILLAGE

A MON FRÈRE

Vois-tu cette prairie
Où coule un clair ruisseau ;
Dans la plaine fleurie
S'élève le hameau ,
Notre simple chaumine
Au pied de la colline ?

Ces lieux charmants rappellent à mon cœur
Les jours heureux , les jours de mon bonheur.

Vois-tu cette avenue
Qui fuit en approchant,
Et qui donne à la vue
L'aspect le plus riant ;
Cette voûte azurée
Faiblement éclairée ?

Ces lieux charmants rappellent à mon cœur
Les jours heureux, les jours de mon bonheur.

Regarde la tourelle
A droite du château ,
Qui vers le pied chancelle
Et que baigne un ruisseau ,
Puis la grille dorée
D'aubépine entourée.

Ces lieux charmants rappellent à mon cœur
Les jours heureux, les jours de mon bonheur.

Voilà bien le grand hêtre
Où je te vis joyeux !
Non loin de là doit être
Un bois mystérieux ;

Sous son paisible ombrage
Est amour sans partage.

Ces lieux charmants rappellent à mon cœur
Les jours heureux, les jours de mon bonheur.

Vois-tu dans leur chaumière
Les villageois heureux ?
Ils vont à la prière ;
Allons prier comme eux.
Ah ! la cloche frissonne.....
C'est là que Dieu pardonne !

Ce lieu divin va redire à mon cœur
Les jours heureux, les jours de mon bonheur.

UNE HISTOIRE

C'était au temps heureux de la chevalerie,
Alors que pour son Dieu, sa Dame et sa Patrie
On allait guerroyer....

Ils étaient tous les deux jeunes, sensibles, beaux ;
Le ciel brûlant d'Espagne éclaira leurs berceaux :
Nisa, blanche Andalouse à la noire prunelle.
Avait le doux surnom des belles, *la plus belle !*
Lui s'appelait *Carlos, l'intrépide guerrier ;*
Il maniait l'épée en féal chevalier.
Qu'il était bel à voir sur son fringant coursier,
Alors qu'il commandait toute une cavalcade

De Séville à Madrid, de Tolède à Grenade !
En gravissant les monts et parcourant les bois ,
Il animait ses preux du geste et de la voix ;
Son léger destrier ne touchait plus la terre
Sitôt qu'il brandissait son vaillant cimenterre
Pour écraser sous lui ses nombreux ennemis ;
Ceux qui n'étaient pas morts il les rendait soumis.
C'était un champ d'effroi, de gloire et de carnage ;
Rien , rien ne résistait à son ardent courage.

Et tandis qu'il allait cueillant si grands lauriers ,
Qu'il était le vainqueur de valeureux guerriers ,
La tant belle Nisa , vertueuse Andalouse ,
Disait avec orgueil : « Je suis sa jeune épouse !
« Entendez loin d'ici les sonores échos ,
« Redire avec amour le nom de mon Carlos !
« Voyez de son coursier la soyeuse crinière
« Balançant ses anneaux jusque sur la poussière ;
« Il est brillant à voir avec sa housse d'or !
« Voyez-le fièrement reprendre son essor ,
« Ainsi qu'un jeune oiseau vers la haute montagne ;
« Avec lui mon Carlos fera noble campagne.
« Sois toujours vaillant preux, mon bel et doux seigneur !
« Pour couronner aussi ton héroïque ardeur.

« Je garde ton amour dans le fond de mon cœur.

« Oh ! que j'aime, Carlos, ta mine cavalière !

« Que je te trouve beau sous l'armure guerrière,

« Et que ton casque d'or à mes yeux resplendit !

« Qu'il sied bien à ton front et comme il te grandit !

« C'est le double soleil de notre Andalousie ! !...

« De te revoir vainqueur ai grande jalousie...

« Reprends ton bouclier pour de nouveaux combats,

« Sois heureux, mon Carlos, de guider les soldats

« Vers le sentier d'airain frayé par la victoire,

« Où sont écrits ces mots : *Patrie, honneur et gloire !*

« Ton nom sera redit à la postérité,

« Un héros va toujours à l'immortalité !

« Parmi tous les seigneurs de la chevalerie,

« Les zélés défenseurs de ta noble patrie,

« N'as-tu pas eu le nom d'invincible guerrier ?

« Et mon chiffre et le tien sont à ton bouclier !

« Pour mes soupirs d'amour et toute ma constance,

« Il faut que l'univers apprenne ta vaillance !

« Loin de toi ne veux point de galant damoiseau

« Portant mon éventail et mon pieux missel ;
« Ni joyeux troubadour à la voix langoureuse ,
« Cachant son fol amour dans l'idylle amoureuse ;
« Je veux que du castel les hauts ponts soient levés ,
« Et qu'au sommet des tours des donjons crénelés
« Flotte de mon seigneur l'immortelle bannière
« Qui doit dire à chacun : *N'approchez pas , arrière !*

Et Nisa le matin , à l'heure la première ,
Dans la chapelle sainte allait , allait prier
Pour que le ciel bénît son féal chevalier .

Mais , malgré la vertu de la belle Andalouse ,
Son amour pour Carlos , une Vieille , jalouse
Du bonheur que goûtait cette loyale enfant ,
Fit sortir de son cœur vieux , haineux et méchant ,
De noirs et faux pensers , extraits de mauvais songes ;
Elle dit à Carlos tant d'horribles mensonges ,
Que le vaillant guerrier en perdit les esprits ,
Et qu'il abandonna tous combats entrepris .
La richesse , la gloire et ses soldats chéris !

Il revint... Et la Vieille avait sa jeune fille...
Bientôt Carlos la vit... il la trouva gentille...

Et sourd à la prière, aux larmes de Nisa,
Carlos ne l'aima plus et la répudia !

Il la répudia ! la pauvre jeune femme,
Quand l'amour le plus pur embrasait sa belle âme !
Quand elle demandait au pied du saint autel,
Pour son perfide époux, l'appui de l'Éternel !

La Vieille avait prédit, dans un accès de rage,
Que la triste Nisa, malgré tout son courage,
Succomberait enfin sous son dard acéré...
L'oracle malfacteur plus qu'un bon fut sacré :
Un gouffre s'entr'ouvrit, et sa lave écumante
Reçut en frémissant l'Andalouse expirante !

On dit que le guerrier vécut en pauvreté,
Maudissant et la Vieille et sa déloyauté.

MON DOUX RAMIER, RÉVEILLE-TOI

L'aube paraît sur la montagne,
Avec la nuit cesse l'effroi;
Le jour éclaire la campagne,
Mon doux ramier, réveille-toi.

Vois-tu ta compagne fidèle
S'animer au rayon du jour,
Et déployer vers toi son aile
Pour te demander de l'amour?

Sens-tu son âme frémissante
Se poser sur tes yeux d'azur,
Et son haleine caressante
Aspirer ton souffle si pur ?

Entends-tu sa voix dire encore :
Doux ramier, je l'aime toujours !
O toi qu'un brillant soleil dore,
Sois le soleil de mes beaux jours ?

L'aube paraît sur la montagne,
Avec la nuit cesse l'effroi ;
Le jour éclaire la campagne,
Mon doux ramier, réveille-toi !

HONNEUR ET OR

A MON MARI

Oui, tu l'as méprisé cet or tant désirable !...
L'or ! idole du jour, sans lequel on n'est rien !
Aux pieds tu l'as foulé ; ta conduite est louable,
Et l'honneur voilà ton seul bien.

L'honneur fut de tout temps ton mobile et ton guide,
Tu suivis en tous lieux son immortel sentier ;
En combattant toujours sous sa loyale égide
Tu fus un loyal chevalier.

Après trente ans passés sous sa noble bannière,
Jeune encor tu quittas tes soldats valeureux,
Pour siéger au foyer de ton humble chaumière
Où, sans or, tu te dis heureux.

Tes vaillants souvenirs font désormais ta gloire ;
Ton sabre à ton chevet se rouille délaissé !...
Comme d'un songe heureux tu parles de victoire,
Sous tes lauriers tu t'es lassé !

Noblement tu vécus, et tu mourras sans honte.
Si l'or ne t'a séduit, tu sus chérir l'honneur ;
Pour n'y faillir jamais il n'est rien qu'on n'affronte,
C'est le seul trésor d'un grand cœur.

J'aime à te voir lutter... ton courage stoïque
Pour toi dans l'avenir me révèle un renom ;
Ta vertu me paraît digne de l'âge antique,
Et fière je porte ton nom.

LA ROSE ET LA MARGUERITE

A M^{ME} CARTIER

La modestie est la compagne de l'innocence

LA MARGUERITE.

Oh ! laisse-moi , ma sœur , en mon humble retraite ,
Près de la primevère et de la violette ;
J'aime la goutte d'eau qui pénètre en mon sein ,
J'aime le doux zéphyr et l'aube du matin ,
Et l'étoile des cieux qui couronne ma tête.

LA ROSE.

Mais ta retraite, enfant, est un demi-tombeau !
Pourquoi rester ainsi loin du faste, du beau ?
Dans ce triste réduit personne ne t'admire ;
Avec moi viens orner un vase de porphyre.

LA MARGUERITE.

Le beau pour moi, ma sœur, c'est l'éclatant soleil,
C'est la voûte éclairée à l'horizon vermeil !
Un vase parfumé des odeurs de la ville,
Ne siérait point à moi, simple et modeste fille ;
Tout ce qui tient au monde, hélas ! me fait grand'peur.
Fraîche rose de mai, toi, ma charmante sœur,
De ce vase brillant deviens la souveraine.

LA ROSE.

Parmi toutes les fleurs on va me nommer reine !
Je serai l'ornement d'un boudoir somptueux ;
Je vais toucher les cœurs, je vais charmer les yeux ;

Pour régner il ne faut que beaucoup d'artifice,
Le bonheur ne dépend que d'un léger caprice ;
Le monde est un vieillard aux frivoles plaisirs,
Pour lui plaire sachons flatter tous les désirs.

LA MARGUERITE.

Moi, je veux sommeiller aux lieux de ma naissance,
Près du berceau chéri de mon heureuse enfance ;
Là, tout est vérité, l'amour est tout candeur ;
Les vrais plaisirs, ma sœur, sont les plaisirs du cœur.

LA ROSE.

La richesse grandit !... Toi, pauvre Marguerite,
Tu vivras ignorée et tu mourras petite.

LA MARGUERITE.

L'astre qui luit pour tous ne brille qu'un matin,
Son rayon lumineux encore est incertain !
Heureux celui qui sait vivre et mourir dans l'ombre !
Quand le printemps n'est plus, l'hiver paraît moins sombre.

LA ROSE.

Tout le sententieux de ta froide raison ,
Est pour notre jeunesse un trop subtil poison !
Pourquoi te plaire ainsi dans la mélancolie ,
Alors qu'on est , ma sœur, si douce et si jolie.

LA MARGUERITE.

La beauté n'est, hélas ! qu'un fastueux miroir,
Qui trompe en attirant ceux qui viennent s'y voir ;
La beauté la plus pure est la beauté de l'âme ,
C'est le flambeau sacré de la divine flamme ;
Dans le monde où tu vas ou ne la connaît pas.

LA ROSE.

Rien ne te peut fléchir !..

LA MARGUERITE.

...Adieu, porte tes pas
Loin de nos prés fleuris, où je reste à l'attendre ;

Je vais prier pour toi, puisse le ciel m'entendre !

Marguerite pria

Et Rose s'en alla !...

Dans les cités on vieillit vite ! -

Rose mourut près des méchants,

Tandis que l'humble Marguerite

Vécut longtemps heureuse aux champs.

LEUR AME S'ENVOLE

Hier, c'était dimanche ,
Et la fête au hamcau ;
On vit la voile blanche
D'un tout petit bateau
Qui se joue et qui penche
Ses deux ailes sur l'eau.

Il portait une mère
Avec ses deux enfants ,

Quand la barque légère
Courait au gré des vents,
Des cris, une prière
Appela les passants :

Au secours !... mon Dieu ! grâce !
Ils vont toucher au port !
Mais non !... à cette place,
Plaignez, plaignez leur sort !
Sous l'eau la barque passe
Pour y chercher la mort !

Ce matin, à l'église,
Hélas ! on les porta !...
Puis dans la terre grise
Les trois corps on jeta !
Au ciel, comme la brise.
Leur âme s'envola !!!

UNE ILLUSTRÉ VEUVE

J'entends au loin l'écho sonore
Répéter un cri douloureux !
Ces chants , d'un culte que j'honore .
Déchirent mon cœur malheureux !
On va sceller la froide pierre
Où dormiront ses jeunes ans !...
Et je reste sur cette terre
Qui n'a plus pour moi de printemps !

Vanité d'un monde futile,
Voilà donc toutes vos grandeurs !...
La vie est un cercle mobile
Dont l'axe tourne dans les pleurs !
Ah ! vous avez seul la puissance
D'anéantir tout l'univers ,
O mon Dieu !... la faible croyance
Devient forte dans les revers !

D'une voix morne et comprimée
Je vous appelle à mon secours,
Religion, sœur bien-aimée,
Adoucissez mes tristes jours !
Calméz, calmez ma peine extrême
Par votre parfum éternel !
Et montrez-moi l'époux que j'aime
Entouré d'anges dans le ciel !!!

VIENS CUEILLIR DES BLUETS

As-tu la force en toi, pour un jour seulement,
De n'aimer que moi seule et m'aimer saintement,
De passer tous les deux une longue journée,
De confondre nos pas, notre marche entraînée ?
D'abandonner au loin tous frivoles pensers
Et la séduction de tous plaisirs légers ?
Au foyer bienfaiteur de la céleste flamme,
Dis, sens-tu le besoin de raviver ton âme,
Et d'entendre une voix formuler de doux mots

Qui n'auront que ton cœur et le mien pour échos?...
De sentir seulement une main dans la tienne,
Trembler et demander que ta main la soutienne?

Ah! s'il en est ainsi, viens, courons vers les champs,
Loin du bruit de la ville et du bruit des méchants,
Où chacun cherche à faux un peu de renommée
Pour bâtir son Éden de joie et de fumée!...
Prends ton Plutarque, et moi mon *Imitation* ;
Ils diront : sois plus fort que toute passion ;
Tous les deux t'apprendront à dominer l'envie
De ces fausses grandeurs qui trompent notre vie.

De loin ne vois-tu pas la verdure des bois?...
Écoute les doux sons que redit le hautbois !
Du ruisseau qui bondit entends-tu le murmure ?
Le parfum enivrant de toute la nature
Pénètre-t-il tes sens ? donne-t-il à ton cœur
L'intime sentiment que promet le bonheur ?

Viens, la brise s'élève au bord du frais rivage...
Et courbe les épis en éclatant mirage...
Viens cueillir des bluets ; je les veux de ta main
Pour les offrir à Dieu !... c'est sa fête demain.

L'APPARITION

Tu m'apparus comme une ombre légère ,
Comme un éclair vers le soir d'un beau jour ;
Mais tu passas comme chose éphémère ,
Comme un beau rêve , un doux rêve d'amour.

Tu m'apparus ! tel brillant météore
Se montre et fuit à l'œil du voyageur ,
Et tu passas comme une fraîche aurore ,
Comme un zéphyr vient toucher une fleur.

De tous les dons ton âme était parée ,
Tes yeux étaient de la couleur d'azur,
Ta chevelure apparaissait dorée,
Et ton front blanc brillait serein et pur.

La voix d'un saint est moins harmonieuse
Qu'était la tienne , alors que tu me dis :
Crois au destin , je suis l'étoile heureuse
Qui doit guider tes pas en paradis.

Ton auréole était celle d'un ange ,
D'un ange ami de la Divinité ,
Et pour ton cœur tu voulais en échange
Soupir d'amour, espoir, fidélité.

Tu m'as quittée et je t'appelle encore ,
Aux longs échos je répète ton nom,
Sans que jamais à la nouvelle aurore
Un chant d'amour réponde du vallon.

Tu m'apparus comme une ombre légère ,
Comme un éclair vers le soir d'un beau jour ;
Mais tu passas comme chose éphémère ,
Comme un beau rêve , un doux rêve d'amour.

HYMNE AU SOLEIL

A M. DUVAL.

Le soleil, c'est la vie.

Astre brillant du jour, mystérieuse idole !
De la Divinité, toi, l'éclatant symbole !
Feu sacré des *Incas*, ô soleil bienfaiteur,
Viens raviver mon être à ta douce chaleur !
Viens réchauffer mes sens engourdis par les peines,
Fais filtrer la vigueur dans mes mourantes veines ;
Jeune encore au tombeau je descends lentement,
Prends pitié, prends pitié de mon abattement.

Je voudrais vivre encore, et ta divine flamme
A mon corps refroidi peut redonner une âme !...
Laisse-moi respirer l'air pur de nos forêts,
Te bénir à genoux sous les ombrages frais ;
Laisse mes yeux ouverts sur la belle nature ;
J'aime la majesté de ta clarté si pure !
J'aime les nuits d'été, j'aime le grand ciel bleu,
Où sont en gerbes d'or les étoiles de feu !
J'aime du frais ruisseau la bienfaisante source,
Et l'onde qui mugit précipitant sa course.

Ta puissance est sublime, ô divin Créateur !
Partout à la merveille on reconnaît l'auteur,
Et partout on retrouve un éclatant mystère !
Tout émane de Dieu ! Dieu, c'est toute la terre ;
Dieu ! c'est le ciel et l'air, c'est toi, soleil de feu ! ..
En aimant toute chose on aime toujours Dieu !

LE BAL

Pour le bal vous partez parée,
Soyez bien belle, je le veux;
Votre guirlande diaprée
Sied au brillant de vos cheveux.
Déjà le plaisir de la danse
Anime votre teint fleuri...

Allez, belle enfant, moi je pense
Et répète en mon cœur votre nom... nom chéri.

Vos gants ont le blanc de l'albâtre,
Le parfum des fraîches odeurs !
Dans le bal vous serez folâtre
Comme un papillon sur les fleurs.
Vous plairez par votre élégance,
Par votre regard attendri...
Allez, belle enfant, moi je pense
Et répète en mon cœur votre nom... nom chéri.

Vous serez coquette et légère,
Vous aimez la frivolité !
Une louange mensongère
Tient lieu parfois de vérité !
Qu'importe !... pour vous la constance
Est une vieille au front flétri...
Allez, belle enfant, moi je pense
Et répète en mon cœur votre nom... nom chéri.

Demain, si vous êtes moins belle,
Vous aimera-t-on ? je ne sais !
Si pour vous on devient rebelle,

Vous rêverez d'autres succès.
Mais en voyant que l'espérance
Est souvent un fleuve tari,
Sachez alors qu'à vous je pense,
Et conserve en mon cœur votre nom... nom chéri !

PENSÉES SUR LA MORT

ELÉGIE

I.

Mourir avant le jour marqué par le destin .
Alors que mon soleil brille dans le lointain ,
Lorsqu'une blanche fleur un matin peut éclore
Pour jeter son parfum sur ma route incolore !
Quand je puis encor vivre !... Oh ! non, tais-toi, mon cœur,
Ne forme plus un vœu que fait naître l'erreur.

Mourir ! c'est le néant ; vivre ! c'est une ivresse
Qui donne tour à tour la joie ou la tristesse ,
Qui nous glace aux frimas d'un hiver rigoureux ,
Mais que vient ranimer un rayon chaleureux .

Mourir ! pour oublier !... mais n'est-on pas soi-même
Au cercueil oublié de tout ce que l'on aime ?
Après deux jours passés en regrets superflus .
Notre nom seulement ne se prononce plus .
O sentence éternelle ! ô nuit qui toujours tombe !
Après deux jours passés l'inexorable tombe
Comprime pour jamais le corps inanimé
Qu'un instant sur la terre on eût peut-être aimé .
La beauté, la laideur, les vertus et le crime
Se confondent, hélas ! dans ce profond abîme .

Là, plus de ciel d'azur, plus de soleil de feu ,
Plus de lacs argentés où le flot bondit bleu ,
Plus de charmante fleur à la teinte rosée
Ouvrant son frais calice à l'humide rosée ,
Plus de grands bois verdis où chantent les oiseaux ,
De prairie émaillée auprès de clairs ruisseaux !
On n'entend plus l'écho de la haute montagne
Redire un chant d'amour à la vaste campagne ;

On n'a plus de frisson au toucher d'une main
Que l'on serre en passant dans un étroit chemin.
Il n'est plus pour le cœur de sublime harmonie,
Plus de pensers heureux qu'enfante le génie.
Les arts ne brillent plus au lugubre flambeau.
Ils descendent aussi dans la nuit du tombeau.
On ne connaît plus rien des grandeurs de la terre :
Illusion, bonheur, amour, chagrin, mystère,
Tout ! tout est englouti dans le sinistre champ.
La mort ! toujours la mort ! affreux, affreux néant !

II.

Mais il est une vie où doit aller notre âme,
Un ciel toujours brûlant d'une immortelle flamme !
Où l'on ne connaît plus ni crainte ni danger.
Où l'on aime d'amour pour ne jamais changer ;
Un ciel où l'on ressent une éternelle ivresse
En sommeillant au sein d'une chaste caresse ;
Oasis de parfums ! Éden toujours fleuri,
Fleuve de volupté qui jamais n'est tari ;
Harmonieux accords de tendre mélodie,
Asile où règne Dieu, n'êtes-vous pas la vie ?

Tout est resplendissant dans ce vaste univers,
L'onde est toujours limpide et les prés toujours verts.
La fleur ne prête point sa pudique corolle
Au léger papillon qui la fane et s'envole ;
Sa pureté native y garde sa blancheur,
Et la brise jamais n'en ternit la fraîcheur.
Chaque chose revêt un voile diaphane,
Et dans ce lieu sacré nul penser n'est profane.
L'empire du Très-Haut est plus chaste et plus pur
Que ne l'est à nos yeux un horizon d'azur.

III.

Salut, ô paradis ! salut, ô saints portiques !
Voûte éthérée où sont en foules extatiques
Les anges dont la voix de toute éternité
Chantera du Sauveur la gloire et la bonté !
Salut, âme du ciel ! belle vierge Marie,
Vous que chaque mortel ici-bas loue et prie,
Vous à qui Dieu lui-même octroya le saint don
D'accorder au pécheur la paix et le pardon.
O reine qui portez le doux parfum de l'âme,
Pour la purifier à la céleste flamme !
Soyez trois fois bénie, aube du firmament,

Et sur moi répandez votre rayonnement.
Fortifiez mon âme à la douleur soumise,
Oh ! faites que ma foi ne soit plus indécise ;
Et lorsque le Seigneur à lui m'appellera,
Lorsque pour l'avenir un doux éclair luira,
Écartez les écueils, venez à moi, Marie,
Et les cieux deviendront ma nouvelle patrie !

A UN MARI INCONSTANT

Alors que j'étais ta compagne,
Tout me paraissait radieux ;
J'aimais la riante campagne
Et l'azur transparent des cieux ;
J'aimais les brillantes étoiles
Illuminant notre chemin ,
Avec toi je voguais sans voiles
Ne pensant point au lendemain.

Mon cœur plein de mélancolie
Tressaillait d'aise en te voyant,
Et quand tu me trouvais jolie
Je folâtrais comme une enfant.
Mes yeux appelaient ton sourire
Et ma main caressait ta main ;
Dans ton regard je venais lire
Mon triste ou mon heureux destin.

Je parcourais le frais bocage,
Les bois, les prés, les verts coteaux,
Sans songer qu'un affreux orage,
Lançant sur toi ses froides eaux,
Viendrait un jour glacer ton âme
Et me ravir tout ton amour.
Je t'aimais d'une sainte flamme,
Tu devais m'aimer à ton tour.

MALHEUR

Enfant ! vous vous trompiez quand, en baissant les yeux,
Vous me disiez : Hélas ! je suis bien malheureux !
Malheureux à vingt ans ! avec votre figure,
Avec votre candeur et votre voix si pure !
Quel malheur aurait donc obscurci votre front !
En effleurant la coupe aperçoit-on le fond ?
Vous entrez dans la vie et vous venez me dire :
Mes yeux se sont mouillés et souvent je soupire.
Ah ! les pleurs où vos cils se sont noyés parfois .

Et vos ennuis secrets et vos vagues émois
Ne sont point, bel enfant, de ce hideux cortège
Qui nous traîne au tombeau sans que Dieu nous protège.

Votre malheur, à vous, c'est une tige en fleurs
Qu'une brise flétrit autant que les chaleurs.
Ce sont quelques écueils dans une immense voie,
Ou bien le souvenir d'une trompeuse joie !...

Mais le malheur qui tue, ignorez-le toujours !...
Et pensez qu'à vingt ans on n'a que de beaux jours.

LA JEUNE MÈRE MOURANTE

ÉLÉGIE

Ma pesante paupière
Refuse de s'ouvrir ;
Sur cette froide pierre,
Mon Dieu ! faut-il mourir ?

Comme au bord du rivage
L'onde couvre la fleur ,
Je sens sur mon visage
Des gouttes de sueur.

Oui, l'ange des ténèbres
Près de moi vient voler !
D'un long crêpe funèbre
La mort va me voiler !

Voici l'heure suprême
Où mes maux vont finir !...
Mais mon enfant que j'aime,
Mon Dieu ! faut-il le fuir ?

Le fuir sans l'espérance
De le revoir un jour,
Sans calmer sa souffrance
Par un baiser d'amour !

Laisser sa pâle joue
S'humecter de longs pleurs !
Comme la brise joue
Avec l'eau sur les fleurs.

Perdre son doux sourire
Et ses bras caressants
Qui, déjà, semblaient dire :
« A toi tous mes accents ! »

Le laisser sur la terre
Héritier du malheur
Qui poursuit sa mère
Et lui brisa le cœur !

Mon sein n'a plus de trace
D'un lait trop tôt tari !...
O mon Dieu ! grâce ! grâce !
Pour mon enfant chéri.

Protège sa jeunesse .
Veille sur lui toujours .
A toi seul je le laisse...
Adieu tous mes amours !!

CONTRASTE

A M^{lle} S***

Gracieuses petites filles,
Avec grand plaisir vous partez
Sans savoir, mes toutes gentilles,
Qu'en me quittant vous m'attristez ;
Vous ignorez, ô mes charmantes !
Combien j'aimais votre candeur

Et combien vos voix innocentes
Apportaient de calme à mon cœur.

Lorsque votre danse légère
Effleurait à peine le sol,
Je croyais voir dans la clairière
Un oiseau reprenant son vol.
La naissante coquetterie
Anime déjà tous vos pas...
L'artifice et la flatterie
Pourtant ne vous atteignent pas.

Allez, enfants, une autre route
Vous donnera d'autres plaisirs ;
Pour vous nulle part n'est le doute,
Tout cède à vos chastes désirs.
Dans une lointaine contrée
Encor vous trouverez des fleurs,
Quand l'aube nous est azurée
Peut-on connaître les douleurs ?

Vous n'avez point encor vu d'ombres
Dans votre fleurissant vallon ;
Pour moi sont les nuages sombres .

Seuls ils forment mon horizon.
Hélas ! chaque âge a son mystère ,
Comme moi vous saurez un jour
Que les vains plaisirs de la terre
Naissent et passent tour à tour.

A MA DERNIÈRE ILLUSION

ÉLÉGIE

Tu m'as aussi quittée, illusion dernière ,
Hélas! et tu me fuis, tu me fuis sans retour!
En te perdant des pleurs brillent sous ma paupière ,
Tu ne méritais pas mon culte , mon amour.

Par un charme puissant tu fis sécher mes larmes ,
Tu devins pour mon cœur un aimant précieux ,
Et je te confiai mes plus chères alarmes ,
Puis après je t'aimai comme l'on aime aux cieux.

Et lorsque je n'avais plus que toi sur la terre ,
Lorsque tu possédais ce qui restait en moi
D'abandon , de candeur, de crainte, de mystère,
De tendresse, d'amour, de bonheur et de foi,

Tu m'as aussi quittée !... ah ! c'est trop de souffrance ,
Le malheur a jeté sur moi tout son courroux ;
Il ne me reste rien... pas même l'espérance !
Cruel destin , triomphe et ne sois pas jaloux.

UN BEAU SOIR

Il savait jour des charmes de la douce
présence de la nuit.

LAMARTINE.

C'était le plus beau soir de la belle saison ,
Tout l'éclatant des cieux animait l'horizon ;
Les étoiles brillaient de ce feu qui scintille
Comme deux grands yeux noirs où la jeunesse brille .
La lune colorait faiblement les roseaux
Et les ailes du cygne endormi sur les eaux .

De ce doux ciel d'azur tombait une lumière
Dont le pâle rellet argentait la chaumière ;
L'onde se transformait en perle de saphir
Où folâtrait gaîment le volage zéphir ;
Ainsi qu'à l'orient on voit parcourir l'aube .
Le rivage ondoyait sa transparente robe ;
Les arbres n'avaient point la verdure de mai
Ni l'enivrant parfum de l'aubépine, mais
La feuille du bourgeon n'était plus prisonnière ,
Elle étalait déjà sa teinte printanière.
Rien ne venait troubler le calme de la nuit
Quand du sombre clocher soudain sonna minuit.

— « Il faut nous séparer, dit une voix tremblante.
Il faut abandonner notre royale tente,
Et la beauté du ciel et l'air tant parfumé,
Tout ce que j'aime enfin... toi, mon cher bien-aimé. »

Une autre voix disait : « Laisse encor ton haleine
Donner des frais parfums aux hôtes de la plaine ;
Laisse tes beaux cheveux se jouer mollement .
Et dans tes yeux briller l'éclair du firmament ;
Redis, redis les mots qui m'allèrent à l'âme ,
Et qui peignent si bien ta noble et chaste flamme ;

Donne ta blanche main, et qu'un baiser brûlant
Exprime tout l'émoi de mon cœur palpitant. »

— « Il faut nous séparer, redisait-elle encore,
Écoute le frisson de l'airain trop sonore !
Le temps marche et l'amour se traîne sur ses pas ;
L'amour veut l'arrêter!... mais il ne l'entend pas.

J'aperçois au donjon une clarté douteuse,
Je tremble!... ami, tu sais combien je suis peureuse !
Pour un instant, hélas ! je puis briser mes fers,
Je puis abandonner cet antre des enfers
Où mon printemps fleuri fut une longue peine ;
Mais minuit a sonné, je retourne à ma chaîne.
Ton amour a semé des fleurs sur mon chemin!...
Oh ! reviens, entends-tu ? mon bien-aimé, demain. »

— « Oui, je viendrai demain dire à l'écho sonore
Combien je suis heureux et combien je t'adore ;
Et tu m'entendras, toi, quand ton nom prononcé
T'arrivera plus doux par ma voix cadencé ;
A ton cœur vibrera la suave fanfare.
Dans la tourelle encor s'allumera le phare
Qui doit guider mes pas vers le sentier fleuri

Où tu viendras à moi, digne objet tant chéri !
Tous les bonheurs du ciel, de la terre promise
M'apparaîtront alors dans ta marche indécise. »

La voix dit et soupire...

...Un soupir lui répond,
Et bientôt on distingue une ombre sur le pont
Conduisant au donjon où fuit la châtelaine,
Tandis que le beau page erre seul en la plaine.

REGARDE TON MIROIR

ROMANCE

MISE EN MUSIQUE PAR L'AUTEUR.

— J'ai froid ! vient de crier ma mère ,
J'ai faim ! ma fille , un peu de pain .
— Je n'en ai pas !... notre misère
N'inspire à tous que du dédain !
Femmes aux voiles de dentelle ,
Votre âme n'a pu s'émouvoir...

Pour m'insulter on m'a dit : Toi si belle !
Toi mendier ! regarde ton miroir.

Vous le savez , vierge Marie ,
Toujours j'ai voulu travailler.
Pour ma mère , je vous en prie .
Disais-je... je saurai veiller !
Femmes aux voiles de dentelle ,
Votre âme n'a pu s'émouvoir...

Pour m'insulter on m'a dit : Toi si belle !
Toi mendier ! regarde ton miroir.

Mon Dieu ! s'augmente la froidure ;
Ma pauvre mère va mourir !
Je n'ai rien... Ah ! ma chevelure
Pour un jour va la secourir.
Femmes aux voiles de dentelle .
Votre âme n'a pu s'émouvoir ..

Pour m'insulter on m'a dit : Toi si belle !
Toi mendier ! regarde ton miroir.

ADIEUX A MA CAMPAGNE DE B***

A M^{lle} DE ROCHAS.

Non, ce n'est point ainsi que je voulais quitter
Ces lieux que mon bonheur eût été d'habiter !
Je voulais m'éloigner seulement en automne
Et revenir encore alors que le ciel tonne.
Je voulais y passer la saison des beaux jours,

Mais non pas, ô mon Dieu ! les quitter pour toujours.
Non, je ne voulais point abandonner l'asile
Qui m'avait fait haïr les plaisirs de la ville,
Où j'avais cru trouver la douce paix du cœur,
Où j'ai rêvé le ciel dans toute sa splendeur.

O mes oiseaux aimés ! votre douce harmonie
Ne me donnera plus une joie infinie
Mon âme avec transport ne s'exhalera plus
Vers le vaste horizon. Mes soupirs superflus.
L'amour que j'ai chanté sur la harpe sonore,
N'auront plus votre écho, beau site que j'adore.
Vous ne calmez plus mon chagrin tant profond,
J'en verrai la surface et j'en verrai le fond.

Et vous, temple divin, charmante et simple église
Où j'ai prié souvent d'une voix indécise,
Mais où j'ai demandé constamment de mourir,
N'ayant plus, ô mon Dieu ! de forces pour souffrir.
Du ministre à l'autel j'aimais les mots mystiques ;
Ils allaient à mon cœur en flammes sympathiques ;
Ils élevaient mon âme et calmaient mes douleurs ;
Ils me rendaient la paix et tarissaient mes pleurs.

Châteaux délicieux, campagne ravissante ,
A tout je dis adieu d'une voix caressante ;
Je vais où le Seigneur veut bien guider mes pas ,
Mais votre souvenir ne me quittera pas.

REGRETS A MON CHAPEAU

Oh ! qu'il était joli ,
Ce chapeau tant chéri !
Quelle forme élégante ,
Sans être extravagante :
Il était d'un bleu pur,
Le plus beau bleu d'azur !

Les rubans bien posés, avec art, avec grâce ,
Formaient des nœuds charmants pour ombrager la passe.

Son plus bel ornement
Était assurément

La simplicité la plus grande ;

Quelques bluets épars formaient une guirlande ;
Son ensemble coquet plaisait à tous les yeux,
Il pouvait être mis en tous temps, en tous lieux.

Lorsque je te portais, que j'étais embellie !
Par toi combien de fois on me trouva jolie !
Tu m'attiras partout des éloges brillants...
Mon teint était plus frais, mes yeux plus sémillants,
Mon front toujours serein, et ma bouche riante ;
Mes dents étaient aussi de blancheur éclatante ;
Mes cheveux d'un noir jais, — à peine déroulés. —
Étaient, m'assurait-on, artistement bouclés.

C'est à toi, mon chapeau, que je dus ces louanges ;
Par toi je jouissais de la beauté des anges !
Pourquoi faut-il, hélas ! que tu te sois fané,
Toi si frais, si coquet, si galamment orné !

A regret je te quitte.

Cet abandon m'irrite...

Et pourtant il le faut ! Adieu, nous nous quittons.
Moi, pour te remplacer, toi, pour être aux chiffons.

A DES VIOLETTES

Venez et reposez sur mon sein qui soupire,
Humbles et tristes fleurs !
Venez, votre parfum que mille fois j'aspire,
Calmera mes douleurs.

Venez, venez, pour moi vous êtes le présage
D'un chaleureux printemps ;
Vous pouvez éloigner de ma tête l'orage
Qui ternit mes beaux ans.

Sous un doux ciel d'azur vous avez pris naissance,
L'aube vous parfuma ;
Et l'éclatant soleil vous donna la puissance...
Alors on vous aima !

Des plus purs sentiments vous êtes l'interprète,
Oracles de pudeur ;
Dites-moi vos secrets et je serai discrète,
Ils n'iront qu'en mon cœur.

Mais comprimez le cri que vous allez entendre
De mon âme en émoi,
Afin que nul, hélas ! ne le puisse comprendre
Il doit mourir en moi !

Ainsi je dois souffrir ! le Seigneur le commande,
Mes genoux sont pliés !
De ma soumission je lui fais une offrande
Et la mets à ses pieds.

Lorsque je n'aurai plus de soleil, et que l'ombre
Pour tous me cachera,
Fleurs, renaissiez pour moi; votre corolle sombre
Encor me charmera.

ATTENTAT DU 29 JUILLET 1846

O lâches assassins ! quand finiront vos crimes ?
Vous faudra-t-il toujours des royales victimes ?
Monstres couverts de sang et de sang affamés ,
Voulez-vous tout le sang de nos rois bien-aimés ?

Oserez-vous encor diriger l'arme impure
Contre un sein recouvert d'une divine armure ?

Eh ! ne voyez-vous pas , sauvages insensés ,
Que vos dards contre lui sont des fers émoussés ?
Quelle balle pourrait l'atteindre et le détruire ?
A quel enseignement faut-il donc vous instruire ?
Ne distinguez-vous pas le doigt de l'Éternel
Marquant du sceau fatal l'âme du criminel ?
Ne redoutez-vous point la hache abominable
Qui plane sur le front voilé du grand coupable ?
Pour punir l'attentat d'un forfait délirant ,
Faudra-t-il sous nos yeux l'échafaud permanent ?
Pour un roi qui nous aime et que le peuple adore ,
Devrons-nous tous les jours craindre et trembler encore ?

Quoi ! d'un vil assassin , par l'orgueil enhardi ,
Le cadavre n'est point encore refroidi ,
Et déjà nous voyons , ô malheureuse France !
Menacer de nouveau la royale existence
D'un monarque chéri dont le cœur est blessé.
A peine si nos pleurs , sur un danger passé ,
Sont arrivés aux pieds d'une princesse auguste ,
Que Dieu sanctifia par un décret si juste !
Et nous allons montrer à l'étranger surpris
Un meurtrier de plus chargé de nos mépris

Le soleil de juillet nous éclairait , ô France !
Et Paris rayonnait dans sa magnificence ;
Les danses et les jeux célébraient le beau jour
Qui nous donna jadis le roi de notre amour ;
Il venait écouter nos hymnes d'allégresse ,
Et la reine était là , veillant sur lui sans cesse.
Cette fille du ciel , pour la septième fois ,
Protégea sa famille et le meilleur des rois.

Unissez-vous, Français ! et venez près du trône
Saluer par vos vœux sa royale personne ;
Venez , et que le Roi dans vos nouveaux serments
Ne se rappelle plus ces douloureux moments ;
Mais, pour un malheureux implorez sa clémence ;
D'un sceptre paternel c'est la toute-puissance !
Que vos cœurs rassemblés, venus de toutes parts ,
Forment autour du Roi d'invincibles remparts ;
Que vos bras soient armés, nul n'osera combattre ;
Pour défendre son roi tout Français doit se battre !
Et que sa dynastie , objet de tous nos vœux ,
Grandisse sous son ciel en le voyant heureux.

L'HIVER A FUI

L'hiver a fui notre contrée,
Bien-Aimé, ne le sais-tu pas ?
L'aube m'apparut azurée
Alors que tu suivis mes pas !

Le vent a repris son haleine
Chaude et douce comme un printemps,
Et la verdure de la plaine
Ne se souvient plus des autans.

Vois, sous l'herbe la marguerite
Se pare de ses blancs rameaux :
Déjà le nénufar s'agite
Et se balance au sein des eaux.

L'alouette prend la volée
Pour venir habiter nos champs ;
N'entends-tu pas dans la vallée
Préluder d'harmonieux chants ?

Écoute bien !... Voici l'aurore
D'un avenir suave et doux ,
Car toutes les fleurs vont éclore
Sous l'aile d'un zéphir jaloux.

Parmi ces fleurs prends la plus belle
Comme parfum de ton amour...
Elle sera l'écho fidèle
Et l'emblème du plus beau jour !

UN SOUVENIR POUR ELLE

Deux lustres ont passé , chère Éva , sur nos têtes .
Au milieu des plaisirs de décevantes fêtes ;
Au milieu d'un concert triste ou mélodieux ,
Perdu dans le lointain pour nos cœurs oublieux !
Au milieu des regrets qu'un court amour nous donne .
Au milieu du chagrin que tout mortel moissonne .

Dix ans ! depuis le jour où vous vîtes à moi ,
Où j'entendis le cri de mon cœur en émoi !
Ah ! vous en souvient-il de ce temps de délices ,
Ange , dont nos vingt ans ignoraient les caprices ?
Dites , vous souvient-il de ce beau soir d'été
Où la lune courait de son vol argenté ;
Où la brise embaumée annonçait à notre âme
Le bienfait inconnu d'une amoureuxse flamme ?
Les oiseaux endormis sous le feuillage frais
Ne troublaient point alors la paix de nos forêts ;
Le ruisseau parcourait son lit avec ivresse ,
Emportant du zéphir la frivole caresse ;
Le léger papillon de ses deux ailes d'or
Enveloppait la fleur qu'il butinait encor !...

J'étais à vos genoux , je vous nommais ma reine ,
Et de tous mes pensers vous étiez souveraine !
Comme on voit la rosée au matin sur les fleurs ,
Je voyais vos beaux yeux s'humecter de doux pleurs ;
Je pressais votre main , j'appelais un sourire ,
Je vous aimais enfin !... j'étais dans le délire !
Et vous étiez tremblante , et je tremblais aussi ,
Que ne peut-on mourir lorsque l'on est ainsi !

Depuis, j'ai vu souvent, au sein de la nuit sombre,
Sur mes rideaux soyeux le reflet de votre ombre ;
Et je croyais ouïr votre suave voix,
Comme on entend au loin le rossignol au bois
Murmurer de doux sons, me dire douces choses,
Et votre main passait sur mes paupières closes !...
Je soupirais alors, car tout bas je savais
Que là vous n'étiez point, et qu'hélas ! je rêvais !

L'ALOUETTE

Prends ton essor vers les nuages ,
Alouette , fille des champs ,
Ne crains pas près d'eux les orages ,
Ils se tairont à tes accents .

Quitte cette terre où tu poses
Le nid de tes jeunes amours ,

Et reviens au réveil des roses
Goûter encore d'heureux jours.

Que ne puis-je, ô mon Dieu, te suivre !
Et de mon vol audacieux,
Dans un autre monde aller vivre !...
Puis me reposer dans les cieux !

Prends ton essor vers les nuages,
Alouette, fille des champs ;
Ne crains pas près d'eux les orages,
Ils se tairont à tes accents.

PLUS D'ESPÉRANCE

ÉLÉGIE

Qu'êtes-vous devenus, vous tous, ô mes doux songes,
Diaphane cortège, illusion, mensonges,
Vaporeuse chimère!... et vous, suave espoir,
Vous que je ne quittais qu'en disant : Au revoir !
Qu'êtes-vous devenus?... Ah ! vous m'avez bercé
Chaque jour, chaque nuit, d'une folle pensée !
Quand mes pieds se prenaient aux réseaux du malheur .

Quand à chaque moment naissait une douleur ,
Je disais : — Dieu demain calmera ma souffrance :
Et mon cœur se rouvrait à la douce espérance.

Le lendemain, mon Dieu ! n'est jamais arrivé ,
Et le bonheur pour moi fut un bonheur rêvé !

LA BRISE

J'aime la brise qui s'élève .
Elle m'arrive du couchant ;
Elle apporte , peut-être , un rêve ,
Un soupir , un suave chant !
Comme fait la vague sur l'onde .
Elle est passée en folâtrant
Sur une belle tête blonde .

En déroulant les blonds anneaux ,
D'encens elle s'est embaumée !
Ainsi la triste fleur des eaux .
Pour la rive , sa bien-aimée ,
Exhale son parfum si doux !
Viens , ô viens , brise bien-aimée ,
Je veux t'aspirer à genoux .

En passant il a dû te dire
De m'apporter un souvenir ?
Un baiser , un mot ,... un sourire ,
Et puis l'espoir dans l'avenir .
A-t-il bien dit toutes ces choses ?..
Au mois où fleurissent les roses ,
Ah ! le verrai-je revenir !

J'aime la brise qui s'élève ,
Elle m'arrive du couchant ;
Elle apporte peut-être un rêve ,
Un soupir , un suave chant !

LÉGENDE

I.

C'était quand saint Louis le Preux,
Le grand héros des bienheureux,
Préparait sa flotte divine
Pour aller dans la Palestine,
Armé du glaive et de la croix,
Proclamer Dieu, le roi des rois.

C'était lorsque la châtelaine
Restait seule dans son domaine,

Et que le noble chevalier
Portait au loin son bouclier
Et le terrible cri de guerre !
Au temps où par toute la terre
On ne connaissait que l'honneur,
Puis un seul amour pour un cœur !
Et que ces mots : *Mon Dieu, ma Dame,*
Étaient pour tous une oriflamme.

Or, un soir que sonnait minuit,
L'heure suprême de la nuit !
Lorsque la clarté douce et pâle
De la lune au globe d'opale,
Se répandait à blancs flocons
Sur le treillage des balcons,
Un rayon dessinait dans l'ombre
Un manoir solitaire et sombre ;
Et non loin était une tour
Éclairée autant qu'un beau jour.
Au manoir elle faisait face,
Et quel que fut le long espace,
On pouvait distinguer l'effet
Produit par l'éclatant reflet.

On vit, dit-on, la belle Izaure,
Vaporeuse comme l'aurore,
Et comme la fleur du pêcher
Courber la tête et se pencher
De son balcon vers la tourelle.
A la même heure, aussi fidèle.
Messire Arthur, beau chevalier,
De son donjon hospitalier,
Les mains jointes, la tête nue,
Regardait..... Elle était venue.

Comme la vague d'un ruisseau
Vient baigner le pied d'un ormeau.
Leur regard, qu'une larme voile,
Caressait la brillante étoile.
Puis retombait incessamment
Pour s'envisager tristement.

Oh ! quelle sublime éloquence
Dans ce regard dont la puissance
Émanait d'un cœur amoureux !
Leur âme passait dans leurs yeux.

BALLADE

II.

En ce temps-là, les nobles dames
Avaient, dit-on, de vieux maris ;
On voulait que ces jeunes femmes
Caressassent des cheveux gris.

Quelle folie ! au moyen âge
C'était déjà comme aujourd'hui,
Chaque dame avait un beau page
Pour charmer son secret ennui.

La blanche Izaure était icelle
Qui n'avait de page au logis...
Mais dans la voisine tourelle
Elle trouvait son paradis.

III.

A minuit donc, Arthur, Izaure,

D'une voix timide et sonore,
Modulaient de douces chansons
Dont l'écho charmaient les vallons,
Et leur flamboyante prunelle
Jurait amour, flamme éternelle.

Ce jour-là revenait bien tard
Le vieux mari, jaloux renard.
Il entendit sa jeune femme
Soupirer sa brûlante flamme!...
Lors il trembla comme de peur,
Se prit d'une sainte fureur.

— De par Dieu, belle châtelaine.
Où va donc ce soupir?...

— ... En plaine.

— En plaine? et porté par le vent
A sire Arthur qui vous le rend?...
Mettez-vous à genoux, madame,
Recommandez à Dieu votre âme,
Car aucun seigneur de mon nom
N'a jamais ressenti l'affront
D'être éconduit par un beau sire.

— Ah ! c'est pour lui que je soupire ,
Monseigneur ; armez votre bras ,
Il s'éprouva dans les combats !
De mon cœur voyez la blessure ,
J'aime Arthur !... mais, je vous le jure ,
N'ai profané votre blason ,
Noble seigneur de saint Jourzon.

Et ses yeux erraient dans le vague.

Jourzon prit virement sa dague ,
Et la montrant au jeune Arthur :
— Vois, dit-il, son sang est bien pur !
Onc n'aura vu si gente dame
Pour un damoisel rendre l'âme.
Regarde-moi plonger ce fer
Dans son cœur digne de l'enfer.

Et la victime infortunée
Fut par ce tigre assassinée !

Comment peindre le désespoir
De sire Arthur venant de voir
Son aimée et douce colombe

Ainsi descendre dans la tombe.
Il courut, ardent chevalier,
Prit sa lance, son bouclier,
Glaive au poing, bondissant de rage,
Vint chez le duc. Là son courage
Fut à l'instant même abattu,
Car l'assassin s'était pendu.

Sans abandonner son armure,
Le pauvre enfant, dont l'âme pure
Se brisait d'horreur et d'effroi,
Enfourcha son gris palfroi,
Et, le guidant vers Aigues-Mortes,
De Louis fit ouvrir les portes.

— « Je suis un de vos baronnets ;
A vous, mon roi, je me soumets.
Et je vais combattre en Syrie
Pour Dieu, l'honneur et ma patrie. »

Le lendemain sur le vaisseau
Il pleurait Izaure au tombeau !!

On dit que sur la Terre-Sainte

On le nomma héros sans crainte.
Comme l'agneau pris par des loups,
L'Arabe tombait sous ses coups ;
Et jamais formidable lance
Ne montra si grande vaillance.
Tant de sang le faisait souffrir,
Car il combattait pour mourir.

Un jour Arthur, sans se défendre
D'un lourd damas, se laissa fendre
A deux reprises le cerveau !...
Près du Nil on mit son tombeau ;
L'olivier en marqua la voie.

Dans un sachet d'or et de soie
Étaient deux chiffres enlacés.
Puis des mots par le sang tracés.
De ce précieux reliquaire
Arthur était dépositaire ;
Une tresse noire attachait
Sur son cœur le triste sachet !
Mourant, il ôta ce symbole :
« Lisez, dit-il, c'est ma parole.

« Après ma mort mon cœur ira
« Sur la tombe de dame Izaure ;
« Sur cette tombe on gravera :
« Sire Arthur par le fer du Maure
« Se fit occire à son aurore !...
« Sa dame trépassa pour lui !!! »

Enfin on raconte aujourd'hui
Que, sur les murs de la tourelle,
A minuit une tourterelle
Vient se poser, aimer, gémir,
Et se lamenter à mourir !
Et que du manoir en ruines
On entend les deux voix divines
Moduler un céleste accord...
Comme au ciel une harpe d'or.

PAUVRE PIERRE

ROMANCE

Pourquoi partir? vois, le ciel est si noir!
Ne quitte pas tes enfants, ô mon père!
Je prends ta barque, et mon bras, je l'espère.
Ramènera tous nos filets ce soir.

Le soleil fuit derrière un froid nuage ,
L'onde grossit , et s'agitent les flots ;
Un cri plaintif sorti du sein des eaux
Vient dire au cœur : ne quitte pas la plage !

Pourquoi partir ? vois , le ciel est si noir !
Ne quitte pas tes enfants , ô mon père !
Je prends ta barque , et mon bras , je l'espère ,
Ramènera tous nos filets ce soir.

La vague accourt , et la brise s'élève ,
Le feu du ciel en brillants éclairs luit ,
Le nautonier de sa nacelle fuit...
L'oiseau des mers vient gémir sur la grève.

Pourquoi partir ? vois , le ciel est si noir !
Ne quitte pas tes enfants , ô mon père !
Je prends ta barque , et mon bras , je l'espère ,
Ramènera tous nos filets ce soir.

La nuit revint , mais sans le pauvre Pierre ,
Son bras d'enfant ne put braver les flots...
Le frêle esquif disparut ! et ces mots
Furent encor sa dernière prière...

Pourquoi partir ? vois , le ciel est si noir !
Ne quitte pas tes enfants , ô mon père !
Je prends ta barque , et mon bras , je l'espère .
Ramènera tous nos filets ce soir !

SI J'ÉTAIS !

Si j'étais simple fleur de la verte feuillée ,
Chaque matin je renaîtrais ;
Par toi je serais effeuillée
Afin que nul mortel ne me touchât jamais !

Si j'étais des jardins l'ornement, belle rose,
 Toi, léger zéphir, à ton tour
 Je t'aimerais à peine éclore,
Et pour toi seul serait tout mon parfum d'amour.

Si j'étais le ruisseau qui serpente en la plaine,
 Écoulant ses limpides eaux,
 Je rafraîchirais ton haleine,
Puis mon cristal au loin emporterait tes maux.

Si j'étais bel oiseau, chanteur au brillant plumage,
 Je ramagerais notre amour;
 Dès l'aube du jour au bocage
J'irais dire ton nom aux échos d'alentour.

Si j'étais chêne antique et ne craignant l'orage,
 Et toi, roseau prêt à mourir,
 Tu trouverais sous mon ombrage
Un abri protecteur, un siècle d'avenir!

Si j'étais le soleil que l'univers adore,
 Toujours je te protégerais...
 Chaque fois que naîtrait l'aurore,
De mes rayons brûlants ton cœur j'embraserais.

Ah ! si j'étais de Dieu le messager fidèle ,
Ange , je viendrais vers minuit ,
Sur toi je déploierais mon aile ,
Et tu serais aux cieux alors que le jour luit.

COURAGE, BEAU MARIN

ROMANCE

MISE EN MUSIQUE PAR L'AUTEUR

Au levant l'horizon s'enflamme,
Un brillant éclair apparaît ;
L'onde grossit, et dans mon âme
Je sens un tintement secret.
Il faut partir malgré l'orage,
De Dieu c'est la suprême loi !...

— Courage , beau marin , courage ,
Un ange veillera sur toi ! —

Je quitte encore la chaumine
Où je formai mes premiers pas ;
Où ma mère souvent s'incline ,
Priant pour son enfant , hélas !
Ah ! la foudre gronde au rivage ,
Je sens redoubler mon effroi...

— Courage , beau marin , courage ,
Un ange veillera sur toi ! —

On me dit : courage , ô ma mère !
Cette voix a frappé mon cœur ;
Du ciel elle vient ! et j'espère !...
Je veux croire encore au bonheur.
Oui , je saurai braver l'orage ,
Ma mère , écoutez avec moi :

— Courage , beau marin , courage ,
Un ange veillera sur toi !

A UNE HIRONDELLE

ÉLÉGIE

Qu'as-tu, ma pauvre hirondelle,
Pour l'inquiéter ainsi ?
Je te vois à tire d'aile
Fuir et revenir ici.

Tu cours le long du rivage
Effleurer les frais pavots ;

Et comme un trait sur la plage,
Tu vole en rasant les flots.

Tu mêles ta triste plainte,
Au murmure du ruisseau ;
Tu voltiges avec crainte
Au pied de ce vieil ormeau.

Dis-moi pourquoi tu soupire,
Mélancoliques accords ?
Dont le son plaintif expire
Loin de ces sauvages bords.

As-tu perdu ta compagne,
Et pleures-tu tes amours ?
Seule dans cette campagne,
Dois-tu passer tes beaux jours ?

Oui, je comprends tes alarmes,
Triste veuve, comme moi !...
Sur toi je verse des larmes,
Car je gémiss comme toi !

A DEUX SŒURS GRISES

ÉLÉGIE

Ah ! laissez-moi mourir auprès de ces tombeaux ,
Parez , parez ces lieux de lugubres flambeaux ;
Que ce caveau , scellé des armes de mon père .
S'ouvre pour recevoir une nouvelle bière !
Ornez ce simple autel de festons et de fleurs ,
Pour un jour seulement sur moi versez des pleurs ,

Mes chères sœurs, oh ! vous, vous dont l'amitié sainte .
Au milieu du malheur a fait taire ma plainte ;
Vous , dont l'âme élevée autant que le regard
Peut distinguer au ciel une étoile au hasard ;
Vous qui , souvent , hélas ! avez séché mes larmes
Dans mes jours de douleur , de mortelles alarmes ,
Alors que je disais priant près de la croix :
Jésus a bien souffert !... Je souffre autant , je crois .

« Enfant ! répondez-vous , c'est ainsi qu'est la vie !
« Du cri de la douleur la naissance est suivie ;
« Si nous sommes élus , nos premiers ans sont doux .
« Notre mère nous tient rians sur ses genoux ;
« Et nous sommes joyeux d'un jouet , d'une rose ,
« D'un oiseau qui nous plaît , enfin de peu de chose ;
« Mais quand nous atteignons l'âge de la raison ,
« Quand nos lèvres déjà s'humectent de poison ,
« Quand nous marchons au vent , quand notre tête altière
« Ne voit qu'ambition dans l'immense carrière ,
« Notre pied s'embarrasse aux rets de la douleur
« Comme l'oiseau qui passe aux mains de l'oiseleur .

« Là , c'est un fils pleurant près du lit de sa mère ,
« Qui meurt dans les tourments de l'affreuse misère ;

« Ici c'est un enfant quittant pour les combats
« Son père qu'il nourrit du labeur de ses bras ;
« Un pauvre malheureux que l'on traîne au supplice ;
« Plus loin l'homme sans foi qui traite de caprice
« Des serments profanés pour d'ignobles liens...
« Enfin c'est l'exilé dont on ravit les biens.

« Partout où l'homme passe, il y laisse la plainte ;
« La passion s'égare au milieu de la crainte !
« Eh ! la retraite aussi, ma fille, a ses chagrins !
« C'est un crible acéré d'où l'on compte les grains !

« Si le monde a ses maux, il a sa grande joie ;
« Mais toujours le malheur revendique sa proie...
« C'est un réseau fatal qui dans toutes saisons
« Vient arrêter soudain les pas que nous faisons. »

Vous me disiez encore : « Oui, la céleste flamme
« Peut seule nous calmer et ranimer notre âme !
« Élevez-vous vers Dieu, priez, ma pauvre enfant,
« Lui seul peut vous sauver, car lui seul vous comprend !
« Voyez-vous, la prière est une source pure ;
« C'est l'incarnat naissant d'une belle figure ;
« C'est le ciel étoilé par une nuit d'été ;

« C'est le calme serein d'un enfant allaité. »

Alors moi , j'ai prié ; Dieu calma la souffrance
De mon cœur d'où fuyait la divine espérance ;
Près de ce noir tombeau je venais chaque jour
Avec les fleurs de mai confondre mon amour !

Et quand je le quittais , — c'était dans la soirée —
D'un rayon lumineux je partais éclairée !
Mais bientôt revenant , je demandais à Dieu
D'anéantir mon corps , de le mettre en ce lieu ,
Et d'appeler mon âme au-dessus du nuage .
Comme l'oiseau des mers s'élève de la plage .

Ah ! laissez-moi mourir auprès de ces tombeaux ,
Parez , parez ces lieux de lugubres flambeaux !
Que ce caveau scellé des armes de mon père
S'ouvre pour recevoir une nouvelle bière !
Ornez ce simple autel de festons et de fleurs ,
Pour un jour seulement sur moi versez des pleurs .

Le lendemain on vit allumer un grand cierge
Sur l'autel du caveau que protégeait la Vierge ;
Sur une froide pierre on posait un cercueil

Que couvrait faiblement un long voile de deuil ;
Des roses , des soucis et la triste anémone
S'enlaçaient pour tresser une double couronne.
Avec recueillement deux sœurs grises priaient ,
Et sur les verts cyprès quelques oiseaux chantaient !

LE ROSSIGNOL ET LA FAUVETTE

Dans un lointain climat inconnu des orages ,
Où le soleil jamais n'est voilé de nuages ,
Où le sol fécondé donne en toutes saisons
Et des fleurs et des fruits et de riches moissons ,
 Vivait à l'ombre d'un vieux chêne ,
 Sans nul désir, sans nulle chaîne ,
Une gentie fauvette à la tant douce voix.

Les joyeux rossignols des bois
Venaient chaque matin entendre
La fauvette à la voix si tendre,
Et mêlaient leurs chants amoureux
A ses accents mélodieux.

Un jour, parmi tous ces chanteurs d'élites,
On aperçut un étranger ;
Il avait quitté son verger
De lointaines limites.

Il demanda qu'on entendît
Sa romance plaintive ;
Et d'une voix émue il dit :

« Je viens de l'autre rive
« Où je meurs sans amour,
« Comme la sensitive
« Aux chauds rayons du jour.

« A toi, gentie fauvette,
« Je veux offrir ma foi...
« Viens, sans être coquette,
« Subir ma douce loi.

« Dans une autre contrée
« Bien mieux tu chanteras,
« O ma belle adorée !
« Sous mon ciel pur tu brilleras.

« Écoute mon langage,
« Et dans un tendre émoi
« Viens redire avec moi :
« Pour jamais je m'engage ! »

Et la fauvette répéta
Dans son charmant ramage
Le doux serment !... puis s'envola.

.
.

Mais, bientôt sur la rive,
La fauvette plaintive
De douleur expira !

.
.

Son époux trop volage
Reprit son doux langage...

Près d'une autre il alla ,
Et bien gaîment chanta :

« A toi , gente fauvette ,
Je veux offrir ma foi ;
Viens , ô belle coquette .
Subir ma douce loi ! »

LE NAVIRE

Tu quittes notre plage,
Beau navire aux longs mâts,
Et fuis comme un nuage
Vers de lointains climats.

Vole, vole sans crainte
Au gré du flot mouvant,
Sans écouter la plainte
Que je confie au vent.

Parcours avec vitesse
L'immensité des mers,
Va chercher la tendresse
Dans un autre univers.

Tu trouveras peut-être
De plus suaves fleurs
Que le ciel n'en fait naître
Sur mon sol de douleurs.

Je crois voir l'aile pure
D'un ange allant aux cieux !...
Hélas ! c'est ta voilure
S'éloignant de mes yeux.

Adieu ! charmant navire,
Emporte mes regrets ;
Je pleure , je soupire ,
Tu m'as fui pour jamais !

C'EST EN VAIN

Chercher à m'inspirer un amour de la terre ,
C'est vouloir dans l'hiver un soleil radieux ;
Mon cœur ne comprend point une ivresse éphémère ,
Il ne veut plus rêver qu'un chaste amour des cieux.

Il faut un pur hymen à mon âme souffrante ,
Un pieux tabernacle où s'affermir la foi ,
Et non les faux pensers d'une flamme enivrante
Qui, loin de me charmer, me donne de l'effroi.

Pour l'immense avenir cette voie est trompeuse.
Oh ! ne me parlez plus de votre passion ,
Elle berce au roulis d'une mer orageuse !...
Et son bonheur toujours est une illusion.

Oui, l'amour d'ici-bas est chose mensongère ,
Enchantement d'un jour, météore trompeur ,
La flamme du Très-Haut jamais n'est passagère ,
Sa lumière est le feu d'une pudique ardeur.

Laissez , laissez mon cœur aspirer à la gloire
De n'aimer que Dieu seul !... oui, de n'aimer que lui.
Après de maints combats il aura la victoire ,
Son immortel flambeau pour m'éclairer a lui.

A MES OISEAUX

Chantez, charmants oiseaux, chantez sous cet ombrage,
Vos chants mélodieux me donnent du courage !...
Restez, petits amis, vos concerts amoureux
Font taire le chagrin dans mon cœur malheureux.

Charmez ma solitude et devenez mes hôtes.
Vous avez dans la voix tant de suaves notes ,
Un accord si parfait , un mot , quelque soupir ,
Un énivrant accent !... ah !... que sais-je ? un désir
Arrivant à mon cœur me pénètre et m'anime...

Êtes-vous de l'amour le messager intime
Ou d'un mortel aimé l'organe inspirateur
Ou le souffle divin du divin Créateur?...
Ou n'avez-vous , hélas ! qu'une corde vibrante ,
Une douce chanson pour mon âme souffrante ?

Partez , mais revenez pour tromper mes ennuis .
Et chassez les vapeurs de mes trop longues nuits !
Avec l'aube du jour venez ouvrir vos ailes
Sur ces arbres fleuris pour les amants fidèles .
Allez , sans me quitter , à chaque heure du jour ,
Voltigez , doux oiseaux , et chantez votre amour .

ESPÉRANCE EN DIEU

Hélas ! craindre toujours et n'espérer jamais !
N'est-ce pas du Seigneur éloigner les bienfaits ?
Où mène la tristesse, où conduisent les larmes
Et le gémissement d'incessantes alarmes ?
D'un bonheur qui n'est plus pourquoi se souvenir ?

Quand il doit à cette heure et dans notre avenir
Troubler la douce paix, la douce quiétude
Que demande notre âme avec sollicitude.
Et Dieu n'a-t-il pas dit : « Qui s'aide j'aiderai.
Supporte tes douleurs et je te bénirai. »

Cette vie est pour tous un effrayant passage ;
Mais de l'éternité c'est aussi le présage.
Partout ne faut-il pas frayer notre chemin,
Et pour marcher longtemps appuyer notre main ?
Devons-nous pour un jour, peut-être pour une heure,
A notre âme fermer la céleste demeure?...
Contre un lâcheux destin devons-nous conspirer,
Et sans cesse maudire et sans cesse abhorrer ?
Pourquoi ne point avoir le courage stoïque
Qu'ont encor de nos jours, comme du temps antique,
Tant d'hommes éprouvés par les plus grands revers ?

Dieu voulut que son Fils donnât à l'univers
De la soumission un saisissant exemple !
Pour oublier nos maux, ah ! que notre œil contemple
Ce martyr sur la croix chérissant ses douleurs,
Et sa mère à genoux sur lui versant des pleurs !

Ne murmurons donc plus, car les maux de la terre
Renferment bien souvent un secret, un mystère !
Dieu seul en sait la cause, il en dicte la loi.
Il vient à nous toujours dans nos moments d'effroi.

RESTE TOUJOURS

Oh! reste près de moi, ne quitte point la plage,
Sur ma tête il se forme un effrayant orage!
Sois mon aurore, hélas! dans ma trop sombre nuit,
Qu'un baiser sur mes yeux voile l'éclair qui luit;
Écarte de mon front le tonnerre qui gronde,
Sur toi seul aujourd'hui mon avenir se fonde.

Mon sang, par la tourmente, en mon cœur est glacé;
Par toi tout le malheur peut en être effacé!
Viens, j'ai peur ; sauve-moi de l'affreuse tempête .
Elle est le précurseur de la mort qui s'apprête,
Et je serais sa proie ! en vain je la fuirais...
Si tu ne restais pas, peut-être j'en mourrais.

RETOUR

Vous allez revenir ! n'est-ce point un vain songe ?
N'est-ce pas une erreur où mon espoir se plonge ?
Oh ! non , vous l'avez dit et vous ne trompez pas ;
Vers notre ciel obscur vous ramenez vos pas.

Le froid hiver alors fuira notre contrée ;
Le printemps rouvrira son aile diaprée ;
L'air sera parfumé , les prés vont reverdir...
Tout sera frais et doux!... vous allez revenir!

UNE PAUVRE FEMME

J'ai lutté bien longtemps contre mon infortune ,
Et souvent vers le soir, lorsque brillait la lune ,
Dans les bois, dans la plaine, auprès des noirs tombeaux,
Je cherchais vainement à dissiper mes maux !
Je demandais au ciel une meilleure vie ;
Mais toujours ma douleur de douleur fut suivie.

Le jour où je vivais, effroi du lendemain,
Semait d'amers soucis sur mon sombre chemin.
Je souffrais lentement sans dire ma tristesse
Qui se changea bientôt en un cri de détresse.
Ne croyant plus à rien... doutant même du ciel,
Je prolongai ma vie en m'abreuvant de fiel.

Comme la timide hirondelle
Construit son nid en folâtrant.
Un jour je déployai mon aile...
Il fallait vivre en travaillant !
— Ah ! vous savez trop peu de chose,
Répondit-on ; pour travailler
Votre main est frêle et trop rose ;
Pour les plaisirs allez veiller !
.
.

Oh ! mes larmes, coulez ! car je n'ai plus de pain,
Depuis trois jours, hélas ! depuis trois jours j'ai faim.
Mes membres sont glacés, j'ai froid ! — Pas une branche
Où mit son nid jadis une colombe blanche
Pour faire un peu de feu ! — Rien, rien pour me vêtir !...
Ah ! j'irais mendier si je pouvais sortir !

Mais dans cette mansarde où je suis confinée,
A mourir, ô mon Dieu ! je me vois condamnée.
Et ces murs assombris par mes cris et mes pleurs
Seront les seuls témoins des dernières douleurs.

Pourtant le ciel m'avait fait naître
Sous un dais à réseaux dorés,
Et sous mes pas j'ai vu renaître
Des liserons décolorés !

J'étais comme la jeune biche
Qui bondit sur le vert gazon.
La nature m'avait fait riche ;
Mais il changea mon horizon !

Et sous la misère je plie,
Je succombe sous son fardeau ;
Ma poitrine haletante crie :
Ouvrez-vous pour moi, noir tombeau.

Ainsi se plaignait une femme
Au chevet d'un lit sans rideaux ;
Le cri déchirant de son âme
Eût attendri les froids bourreaux !

Presque éteinte était sa prunelle
Et ses traits purs, décolorés...
Pourtant elle était encor belle
A la saison des blés dorés.

Dieu ne permet pas qu'une bouche
Où le sourire doit briller
Garde longtemps, triste et farouche,
Un blasphème pour la souiller ;
Il veut que sa sainte parole
Au fond du cœur reste toujours ,
Et que la charité console
Du malheur qui fond sur nos jours !

Au moment où, désespérée ,
Cette pauvre femme oublia
Qu'après la gaze diaprée
Souvent la bure se montra ,
Lorsque, tremblant de tout son être ,
Elle était tombée en pleurant ;
Elle entendit la voix d'un prêtre
Prononcer ces mots en entrant :

« O ma fille, c'est Dieu qui nomme »

« Les anges de son paradis,
« Et sur la terre il donne à l'homme
« De l'or, des bijoux, des rubis !
« Lui seul sait guider notre route
« Dans cette sphère où nous passons ;
« Si de Dieu la grâce est un doute,
« De notre cœur nous le chassons.

« Sur des futilités se fonde
« Un regret souvent répété.
« Oubliez l'écho de ce monde :
« Il ne vante que la beauté.
« Si plus pâle est votre figure,
« Si vos yeux ont plus de langueur,
« Du ciel vous avez la parure :
« L'âme seule plaît au Seigneur.

« Près de lui l'on trouve un asile
« Toujours ouvert pour le pécheur.
« A ses décrets soyez docile,
« L'oubli des maux, c'est le bonheur !
« Désormais avec la prière
« Laissez vos larmes s'écouler.
« Au martyr il faut un rosaire...

« Dieu bientôt va vous consoler. »

Alors, sur les genoux pliée,
Elle fit sa confession,
Et sa douleur fut oubliée
Par la sainte communion !
Lorsque sa foi fut affermie,
La beauté revint sur ses traits...
Mais elle s'était endormie
Pour ne se réveiller jamais !

VIVRE POUR TOI

Pour toi je quitterais la plus belle parure ,
Je changerais la soie en vêtement de bure ,
La simple fleur des champs ornerait mes cheveux ,
Et je serais heureuse en te sachant heureux !

Avec toi j'aimerais les plus pauvres chaumines ;
Je gravirais les monts, je vivrais de racines !
Le plus affreux des maux pour moi serait léger,
Mon amour grandirait en bravant le danger.

Oui, te plaire toujours est mon unique envie...
A toi seul appartient toute, toute ma vie !
Et si tu le voulais je partirais demain
Pour voler avec toi vers un climat lointain.

FOI

A M. ÉVARISTE BOULAY-PATY

Oh ! qu'elle pleure encor cette voix prophétesse
Qui chante en gémissant et qu'un souffle caresse !
Le sage en l'écoutant voit le fruit dans la fleur,
Le méchant vient l'ouïr en abjurant l'erreur.
La belle poésie est la harpe mystique
Appelant tous les cœurs au céleste portique.

Redites-le toujours, poète harmonieux :
Dieu nous réunira saintement dans les cieux !
Ensemble on nous verra, nous qui n'avons qu'une âme,
Pour aimer et sentir une pudique flamme !
Dieu nous réunira !... comme vous je le dis,
Dans son séjour de paix, splendide paradis !

Et nous retrouverons nos amis, notre père,
Notre mère chérie ! — O jour cent fois prospère !
Nous serons réunis tous dans un même cœur,
Entourés de l'éclat d'un éternel bonheur ;
Enivrés de parfums, de candide tendresse...
Vers Dieu nous porterons nos hymnes d'allégresse.

Là, nous ne verrons plus ces hommes de l'enfer
Qui nous ont déchirés de leurs ongles de fer !
Et qui, brisant la main déjà souvent meurtrie,
Cherchent à perdre l'âme après l'avoir flétrie !
Nous ne les verrons plus, n'est-ce pas ? ô mon Dieu !
Ils n'habiteront point dans le céleste lieu.

Celui qui, sur la terre, outrage l'innocence
Et ravit pour jamais une sainte croyance,
Celui qui, sans pudeur, nous abreuve de maux

Et nous enlève, hélas ! bonheur, joie et repos,
Celui qui porte au front la vile hypocrisie,
Pourrait-il se nourrir de miel et d'ambroisie ?

Non ! laissons ici-bas tous ces hommes pervers
Qui voudraient de forfaits affliger l'univers ;
Le monde est fait pour eux !... chaque jour avec joie,
Jusqu'au fond de l'abîme, ils poursuivent leur proie ;
Laissons-les, et prions ! vivons pour l'avenir,
Au ciel règne un amour qui ne doit pas finir.

Pour que Dieu nous appelle à sa fête divine,
Il faut d'un pur rayon que l'âme s'illumine ;
Il faut se vaincre encore après avoir vaincu,
Il faut avoir au cœur la force et la vertu !
Vous possédez ces dons du Seigneur, ô poète !
Et votre voix si douce est la voix du prophète.

DÉPART DES HIRONDELLES

A M^{me} GÉNIN.

Pourquoi déjà partir, volages, inconstantes?
Pourquoi, pourquoi quitter vos hasardeuses tentes?
N'avez-vous pas encore un beau soleil d'été
Et le grand ciel d'azur dans toute sa beauté?
N'avez-vous point, le soir, cette clarté divine
De la lune qui brille et doucement s'incline?

N'avez vous pas le nid de vos jeunes amours
Que vous abandonnez peut-être pour toujours ?
N'avez-vous pas aussi cette fraîche fontaine
Dont l'eau court si limpide en traversant la plaine ?
Et ce charmant ruisseau près duquel je m'assieds,
Où bien souvent j'ai vu vos jolis petits pieds
Toucher son onde pure et déployer vos ailes
En appelant à vous les autres hirondelles ?
Avec plaisir mes yeux suivaient vos mouvements,
Et j'écoutais toujours vos doux gazouillements.

Pourquoi, pourquoi quitter tant de choses heureuses ?
Pourquoi m'abandonner ? frivoles voyageuses !
Vous aviez le bonheur, vous le fuyez, hélas !
Et le bonheur suit-il qui ne s'y fixe pas ?

TRISTESSE

Mon Dieu ! mon âme est triste, ayez pitié de moi !
J'ai des larmes au cœur, et je ne sais pourquoi.

J'entends dans le lointain de nombreux cris de joie ;
Au bord de la forêt toute une meute aboie ;
Le son du tambourin, de la cloche et du cor

Arrive à mon oreille en un bruyant accord.
J'entends aussi la danse où sont les jeunes filles,
Je les vois sautillant sous les vertes charmilles,
Entrelaçant leurs doigts aux doigts de beaux garçons,
Répétant le refrain d'amoureuses chansons,
Effleurant sans pitié la fleur déjà fanée,
Sans dire : Elle mourut alors qu'elle fut née !

Dancez, bons villageois, gardez votre gaité,
Ne voyez d'un beau jour que la vive clarté.

Hélas !... et j'aperçois près des nuages sombres
La lune qui s'élève et dissipe les ombres ;
En parcourant le ciel dans son immensité,
Elle embellit ces lieux d'une pâle beauté !

Oui, toute la nature à mes yeux se déploie ;
Je devrais ressentir une secrète joie
Sous ces beaux arbres verts où dorment les oiseaux !
Le vent qui fait plier les frêles arbrisseaux,
Le chant du nautonier, le chant des alouettes,
L'entraînant cliquetis des vives castagnettes,
La cascade perlée et le firmament bleu,
Et l'étoile qui brille et me jette son feu,

Tout devrait me charmer !... mais hélas ! je soupire ;
Je devrais vivre encor quand à mourir j'aspire.

Mon Dieu ! mon âme est triste , ayez pitié de moi !
J'ai des larmes au cœur, et je ne sais pourquoi.

QUE RESTE-T-IL DE LUI

Que reste-t-il de lui? le simple souvenir
D'un amour qui devait vivre dans l'avenir,
D'un amour qu'il feignit sans l'éprouver peut-être,
 Mais qu'il mit en mon cœur
 Comme au cœur du saint prêtre,
 Est l'amour du Seigneur!

Que reste-t-il de lui? l'illusion céleste
D'un long bonheur rêvé! puis encor ce qui reste
Du soleil qui s'éteint après le plus beau jour :
 Un rayon de la flamme
 Qui brûle tour à tour
 Notre tête et notre âme.

Que reste-t-il de lui? la plus suave fleur
Qui renaîtra toujours dans sa pure blancheur,
Et dont le doux parfum rappellera l'ivresse
 D'un songe délirant,
 Et la chaste caresse
 D'un bonheur expirant.

UN BON FILS

(HISTORIQUE)

A M. DE SAINT-PIERRE

Dans une chambre obscure, où le soleil doré
Ne lançait qu'un rayon de son disque pourpré ;
Non loin d'un feu brillant qui pétillait à l'âtre,
Se dessinait dans l'ombre une alcôve grisâtre,
Que fermaient à moitié de légers rideaux blancs
Entourés d'une frange et de modestes glands.

Au fond de cette alcôve une image de Vierge ,
Devant qui jour et nuit brûlait un petit cierge ,
Se montrait suspendue et semblait protéger ,
Contre tout maléfice et contre tout danger ,
Ceux qui vivaient en paix dans cette humble demeure.

Dieu protège toujours celui qui prie et pleure !...
Un jeune enfant priait : il était pâle et blond ,
Ses yeux étaient voilés , son regard doux et long
Se fixait sur le lit où souffrait une femme
Dont les traits reflétaient la beauté de son âme.

Comme un lis éclatant d'admirable fraîcheur ,
Son visage mourant s'imprégnait de blancheur ;
Cette femme , abattue et de peine chargée ,
Traînait dans un soupir sa plainte prolongée ;
Son regard , presque éteint , vainement s'attachait
A distinguer au loin l'objet qu'elle cherchait ;
Les battements du cœur et sa parole lente
Attestaient tout le mal d'une fièvre brûlante.
Sur sa faible poitrine était un crucifix ,
Et ses deux mains serraient une main de son fils !
De son fils , cher objet d'une vive tendresse ,
Fruit d'un heureux hymen , sa joie et sa tristesse.

Près de sa mère, assis, le jeune enfant veillait
Nuit et jour, et tout bas sa belle âme priait.

Tandis que la mourante, en proie à l'insomnie,
Dissimulait l'effroi de sa longue agonie,
Son fils se reposait sur un lit non paré,
Que pour lui dès longtemps on avait préparé.
Avant de la quitter il embrassait sa mère,
Et lui passait au bras, non sans tristesse amère,
Un ruban qu'à son bras il avait enlacé.
Au moindre mouvement, ce ruban balancé
Devait dire à l'enfant : Ta mère se réveille.

Une fois un doux bruit vint frapper son oreille,
Le ruban s'agitait... Aussitôt il accourt
Vers celle qu'il aimait d'un filial amour.
Le jour pointait à peine, et l'aurore naissante
Répandait près du lit sa teinte blanchissante.
L'enfant est là... regarde... il ne s'alarme point,
La malade sommeille ! — As-tu de moi besoin ? —
Demande-t-il tout bas de sa plus fraîche haleine.
Puis détournant la vue et respirant à peine,
Doucement il s'éloigne et va se rendormir.

Bientôt un rêve affreux vint le faire frémir...
Il arrive en tremblant vers la couche chérie,
Et prononce des mots d'une voix attendrie.
Ma mère longtemps dort, pense-t-il, cette fois ;
Et sa main, pour prier, fait le signe de croix.
Il s'écrie : « O mon Dieu ! prends pitié de mes larmes,
« Rends ton enfant heureux ! fais cesser mes alarmes ;
« Guéris, guéris ma mère ! Oh ! c'est là mon bonheur !
« Pour ce bienfait, mon Dieu, je te donne mon cœur. »

Puis regardant toujours sa mère bien-aimée,
Avec calme il reprend sa place accoutumée.

Dors, doux ange du ciel, que les flots murmurants
Ne troublent point encor tes songes transparents ;
Dors, et que ton esprit, comme l'oiseau qui vole,
Trouve pour s'abriter une branche de saule !
Dors ! tresse une couronne avec de fraîches fleurs,
Et ne vois pas au loin l'orage des douleurs !
Bientôt tes cheveux d'ange et blonds comme une étoile
Bruniront sous les plis d'un trop lugubre voile !
Dans un instant la mort changera ton destin !

II.

Une femme venait, une heure, le matin :

« Ne faites point de bruit en ouvrant la fenêtre ,
« Ma bonne mère dort ; elle va mieux peut-être , »
Murmura le bel ange, alors qu'il l'entendit.

Mais déjà cette femme était auprès du lit ,

Et dit brutalement de sa voix la plus forte :

« Ne voyez-vous donc pas que votre mère est morte ! »

L'enfant pâlit, regarde, et tombant à genoux :

« Allez, méchante femme ! Ah ! que me dites-vous?... »

« Ma mère n'est point morte ! oh ! non, elle sommeille.

« Mère, écoute ton fils ! il parle à ton oreille ,

« Réponds, mère, réponds, dis, au nom du bon Dieu ,

« Ne me laisse pas seul en ce sinistre lieu !

« Emmène-moi, ma mère !... » Et sa voix palpitante

Exhale tous les cris d'une âme délirante !

Et c'est un râle affreux, un sourd gémissement ,

Des sanglots étouffés, un long déchirement !...

Puis se brisant les mains, se brisant la poitrine ,

Il chancelle, il s'affaisse, et sa tête s'incline :

Il est évanoui !...

... Lorsqu'il reprit ses sens,
Près d'un cadavre un prêtre agitait de l'encens !

— La terreur de la mort étouffe toute plainte. —
Et le prêtre disait, en répandant l'eau sainte :
« Tu n'es plus, pauvre femme ! un doux sommeil de paix
« Vient d'inonder ton front de suprêmes bienfaits.
« Le Seigneur te rappelle, et ton âme en prière
« Plane vers le séjour d'éternelle lumière ! »

Puis, attachant un christ au suaire de lin,
Longuement il pria pour le pauvre orphelin.

III.

Depuis, le pauvre enfant est devenu jeune homme ;
Charles, fils dévoué, c'est ainsi qu'on le nomme.
Ses yeux ont tant pleuré que leur doux bleu d'azur
A perdu tout l'éclat qui le rendait si pur ;
Jamais il ne sourit, et sa tristesse amère
Dit partout : mon bonheur est mort avec ma mère !
S'il rencontre parfois une femme embrassant
Avec joie et tendresse un jeune et bel enfant ,

Des pleurs mouillent ses yeux, et tout bas il murmure
Ces mots que doit comprendre une âme toujours pure :
« Conserve-lui sa mère, ô Dieu, dans le sommeil !
Ne la lui rends pas morte à l'heure du réveil ! »

J'Y PENSE TOUJOURS

—: —

Quand l'aube éclaire nos coteaux,
L'aurore humecte nos prairies ;
Bientôt le doux chant des oiseaux
Anime nos plaines fleuries.
J'ouvre les yeux, alors je vois
Ton image à mon lit placée,

Vers mon Dieu j'élève la voix ,
Et vers toi ma douce pensée.

Quand le soleil brûlant du jour
Dessèche la rose effeuillée ,
Pour mieux rêver à mon amour ,
Je cherche l'épaisse feuillée.
Sous l'ombrage frais je te vois .
Tu réponds à ma pure flamme !...
Hélas ! seule au milieu des bois
En vain j'appelle à moi ton âme.

Quand le calme du soir renaît ,
Quand la nature est endormie ,
Quand l'astre de la nuit paraît ,
Tu ne quittes plus ton amie.
Toujours je t'entends , je te vois ,
Ton nom agite ma pensée !
Je t'appelle ! et l'écho des bois
Répond à mon âme abusée.

UN VOYAGE

Un jour j'avais fait un voyage,
Dans l'espérance de la voir ;
Au travers d'un riant feuillage
Je la vis , en effet , le soir ;
Elle était belle comme un ange ,
En déshabillé de satin ;
Elle se cachait sous la frange
Et l'azur d'un rideau lointain.

Elle penchait son cou de cygne,
Et sa taille au divin contour
Était souple comme la vigne
Qui s'enlace aux berceaux d'amour !
De sa brillante chevelure,
Elle déroulait les anneaux ;
Sur sa belle et pâle figure,
La tristesse disait ses maux.

Devant elle était la lumière
Qui reflétait ses traits si doux ;
Elle tenait avec mystère
Un papier dont j'étais jaloux.
Je supposais : mille pensées
Venaient assaillir mon esprit...
Quand dans ces lignes insensées
Tout mon amour était écrit.

Mes yeux fascinés d'un doux charme
Pénétraient toujours, quand soudain
Elle m'aperçut... une larme
En tombant brilla sur son sein.
Me regardant avec ivresse,
Elle mit la main sur son cœur :

A toi, dit-elle, ma tendresse,
Tu vis là près de la douleur.

Et puis je la cherchais dans l'ombre
Lorsqu'elle avait fui sans retour !
Je restai muet comme une ombre
Sous sa fenêtre jusqu'au jour.
De retour vers mon champ sauvage,
Sous le chaume où j'allais m'asseoir,
Je retrouvai sa douce image,
Mais je désirais la revoir !

Hélas ! lorsque revint l'aurore,
On avait changé mon destin !
Il fallut la quitter encore
Cette fois pour un sol lointain.
Mon cœur lui dit : Amour extrême !
A toi seule je penserai ;
Sache toujours combien je t'aime,
Dans un an je te reviendrai.

Pendant cette fatale année,
J'ai versé des pleurs bien souvent !
J'exhalais toute la journée

Des soupirs confiés au vent.
Ah ! j'ignorais combien l'absence
Devait augmenter mon tourment ,
Et combien la longue souffrance
Peut ulcérer un cœur aimant !

Quand la brise apportait la plainte
De celle qu'un ange berçait ,
Dans mon cœur aussitôt la crainte
Avec l'espoir se balançait ;
Je la voyais , cette ombre pâle ,
Le regard fixé vers les cieux ,
Et la mort ! affreuse rivale ,
Qui déjà voilait ses beaux yeux !

Ah ! de tous les maux de la terre ,
Le plus douloureux m'attendait !...
Après un an le noir mystère
De mon âme se dévoilait.
Je revins. — Du clocher sonore
J'entendis le glas frémissant ;
Elle était morte !... et mon aurore
N'est plus qu'un astre pâissant !

LE TABAC

PENSÉES D'UN FUMEUR

A M. E. C***.

Du tabac ! du tabac ! Le tabac fait merveille !
Si l'on veut une idée , aussitôt il l'éveille ,
En la parant d'azur , d'or et de diamant ;
Il attache à son char une pierre d'aimant.

Grâce à lui la pensée à la rime succède...
Mais il est dangereux si longtemps on lui cède ;
Du fier pavot il est le tout petit enfant ;
Aussi la Faculté , nous dit-on, le défend.

Malgré son docte avis, et l'effet et la cause,
A mes yeux le tabac est la plus douce chose !
J'en demande partout, je l'appelle à grands cris,
Il est dans ma pensée et dans tous mes écrits !

La nuit si je sommeille, et qu'un songe m'opresse,
En l'invoquant il vient, me calme, me caresse ;
Il me rend ma gaité, ma jeune illusion ;
Enfin il est ma gloire et mon ambition !

Je suis heureux alors, les beautés de la terre
Ne sont plus pour mon cœur un problème, un mystère...
Mais au réveil, adieu mon doux enivrement ;
Je dis : ce fut un rêve, un rêve seulement !

UN NID DE FAUVETTE

Sur cette branche si fragile
Où la feuille à peine paraît,
Un peu de paille , un peu d'argile ,
Qu'un vent léger emporterait,
Formeront un palais d'ivresse ,
Un nid d'amour et de plaisir
Qu'un souffle délirant caresse
Et que balance le zéphir.

Et la fauvette revient vite,
Elle apporte dans ce doux nid
La mousse verte qu'elle agile
Et qui doit assouplir son lit.
Son amant, à ces frêles choses,
Joint le parfum d'un long baiser...
Et toute la saison des roses
Il viendra là se reposer !

Belle fauvette, Dieu t'envoie
Pour me donner d'heureux instants ;
Reste toujours, et que je voie
Ton bonheur avec le printemps !
Mon cœur se brisera peut-être
A tes mélodieux accents...
Mais le soir, à l'ombre du hêtre,
Aux tiens je mêlerai mes chants.

TU PARS

Fidèle à ta bannière ,
Beau chevalier ,
Arme ta main guerrière
D'un bouclier ;
Fuis la céleste image
Que l'on voyait
A travers le feuillage
Qui s'inclinait.

Oh ! pars pendant l'aurore
Du plus beau jour !
Pour toi venaient d'éclorre
Pensers d'amour !
Trésor secret de l'âme ,
Douce langueur,
Mystérieuse flamme ,
Joie et bonheur !

Quand l'horloge qui pleure
Dira minuit ,
Songe qu'en ma demeure
Un flambeau luit,
Pour me montrer ton ombre
Que j'aperçois
Mélancolique et sombre
Comme les bois !

Quand l'aube transparente
Se montrera ,
Quand l'étoile brillante
Scintillera ,

Tu me sauras pensive
 Au coin du feu,
Les yeux sur l'autre rive
 Et priant Dieu !

A MA CHATTE

Qu'as-tu, pauvre petite chatte ?
Pourquoi ces cris plaintifs, ce regard douloureux .
Cet abord nonchalant autant que malheureux ?
Tu ne fais plus jouer ta gracieuse patte
Près de ton fin museau,
Près de ton cou d'albâtre ;

Ta robe de satin, où la tache jaunâtre .
Semble des épis d'or dessinés au pinceau ,
 Transparente comme l'Adige
 Emportant ses flots de cristal ,
 Blanche comme un lis sur sa tige
 S'ouvrant au zéphir matinal,
 N'a plus d'éclat, pauvre petite !

Pourquoi, dis-moi, cette douleur subite ?
Toi, si folâtre encor dans nos derniers beaux jours !
Que me demandes-tu ?

— Mon beau chat, mes amours !

UNE PARTIE DE CHASSE

Le cor retentissant avait sonné trois fois ;
Les piqueurs excitaient les chiens à haute voix ;
Les chevaux hennissaient, et la bande lâchée
Foulait du pied la feuille à peine desséchée.
Vingt chasseurs réunis arrivèrent soudain,
Écoutant, attentifs, où l'on traquait le daim.

Parmi ces chevaliers de très-haute noblesse,
Dont la beauté charmait encor plus que l'adresse,
On en remarquait un dont l'imposant aspect
Commandait à la fois l'amour et le respect.
On devinait à l'air de sa mâle figure
Qu'il tenait de son père une brillante armure ;
Au beau titre de prince et de preux chevalier
Il joignait un surnom : *Seigneur hospitalier*.

— En arrière, Messieurs, dit le prince, en arrière !
Et les pieds des chevaux font voler la poussière.
Chacun prend à son gré des sentiers différents,
Et le bois se remplit de chevaliers errants.

Le prince aussi partit ; une sombre pensée
Laisait tomber sa main sur la rêne affaissée ;
Bientôt il s'arrêta près d'un jeune buisson
D'où venait de sortir le plus étrange son.
Il regarda soudain et vit près d'une niche,
Les yeux fixés sur lui, la plus gentille biche
Qui fût offerte encore au couteau du chasseur.

Il contempla la biche avec joie et bonheur.

Cependant le beau prince avait une arme sûre ;
Le trait en s'émoissant fit profonde blessure.

« Tu m'as touchée au cœur ! » dit la biche en fuyant !
Le chasseur la suivit des yeux en soupirant.

En vain il la chercha dans les buissons, dans l'herbe,
Dans un petit repaire entouré d'une gerbe,
Elle avait disparu !... le chasseur fugitif
S'en alla tristement et redevint pensif.
Son esprit s'égarait en parcourant l'espace,
Si bien qu'il oublia ses amis et la chasse.

Mais des chiens la sonore voix
Retentissait du fond du bois.
Le prince arriva pour abattre
Le cerf en furie, et combattre.
Lors le vainqueur fut proclamé :
— Honneur au prince bien-aimé !

II.

Depuis ce jour la triste biche

Pense toujours au beau chasseur ;
— Viens , dit-elle , ô prince si riche !
Fuis ton palais pour une fleur ;
Viens dans ma paisible retraite ,
Elle est de mousse et de gazon ,
Un arbre en couronne le faîte ,
Son feuillage est mon horizon.

Tu verras ma beauté plus pure
Que le jour où tu vins à moi...
Avec ta magique blessure
Je reçus une âme de toi !
Ton regard embrasa mon âme
Quand , pour me voir , tu te penchas...
Je compris l'amour et sa flamme
Aussitôt que tu m'approchas.

Mais , que dis-je ? pauvre insensée !
Je dois mourir sans te revoir...
Tu m'as ravi mon seul espoir ,
A toi ma dernière pensée !

REGRETS

Rien ne rendra les jours où près de toi, bien belle,
Sans crainte et sans douleur je venais respirer;
Où, folâtre et légère, ainsi qu'une gazelle,
Je voyais l'avenir sans jamais soupirer !

Ils sont perdus pour moi ces moments pleins de charmes,
Rien ne pourra jamais, jamais les remplacer !
Nul ne peut dans mon cœur faire tarir mes larmes,
Ta perte s'y grava comme ton doux penser !

L'ENFANT DU CIEL

« Je suis l'enfant du ciel
Le plus aimé des anges,
L'ami de l'Éternel...
Le frère des archanges !
Pour te donner ma foi
J'accours avec mystère...
Quitte un instant la terre.
Au ciel viens avec moi ! »

— « Là tout est radieux !...
Viens sur mon aile blanche !
Pour te porter aux cieux ,
Regarde , elle se penche !
Et mes bras sont ouverts ,
O ma belle adorée !...
Pour la voûte éthérée
Oublions l'univers ! »

Et cet enfant du ciel ,
Ce bel ange au teint pâle ,
Au doux parler de miel ,
Cette perle d'opale...
C'était... de Lucifer
Le messenger fidèle...
Il offrait sa blanche aile
Pour conduire à l'enfer !

LE MONDE

A MON ONCLE MILLON.

Il faut avoir vécu pour connaître le monde :
Appât trompeur, attrait fatal ,
Fleur sans parfum, torrent immonde,
Où chacun après soi traîne l'esprit du mal.

Monde ! où tout est conduit par l'aveugle chimère,
Et d'où vient la fatalité,
Où l'on boit la ciguë amère,
Dans un vase diamanté !

En entrant dans la vie on croit aux nobles choses,
Tout brille d'un riant aspect ;
On parcourt le sentier des roses
Dans un crédule et saint respect !

A côté du rameau que le printemps nous donne,
Nous croyons voir un rejeton...
Mais la fleur, qu'une faux moissonne,
Ne laisse, hélas ! aucun bouton.

S'il existe un cœur pur, aimant, sans artifice,
Ne chérissant que la vertu,
Bientôt mille adeptes du vice
Otent le voile saint dont il est revêtu.

Quand on a fait le mal on marche tête basse,
Un mot, un seul mot interdit !
Jamais le crime ne s'efface,
Au fond du cœur le remords retentit.

Alors avec soi-même on est toujours en lutte,
De la peur on a les frissons...
La chute amène une autre chute,
Et dans le monde ainsi perdus, nous vieillissons.

Fuyons donc à jamais ce trop profond abîme,
Où se délectent les méchants ;
Pour ne pas mourir dans le crime,
Vivons pour le ciel et les champs.

LA MARGUERITE DES PRÉS

A M^{lle} CÉCILE DUVAL.

Je suis une charmante fleur,
On me nomme la marguerite.
Le blanc est ma seule couleur
Et ma tige est toute petite.
Après l'hiver je repars
Avec l'herbe qui m'accompagne;

Je deviens l'ornement des prés,
La parure de la campagne.

Je suis l'oracle du destin,
Pour une craintive amoureuse ;
Elle me cherche le matin
Dans son ivresse vaporeuse ;
Elle soupire en m'approchant,
Et doucement elle me cueille,
Puis elle dit en souriant :
Mon avenir est dans ta feuille.

Lors, avec ses deux petits doigts,
Elle détache mes pétales...
Et jusqu'à la dernière fois
Elle craint encor des rivales.
Heureuse si je dis : *beaucoup*,
Elle tressaille et me caresse ;
Mais si je lui dis : *pas du tout*,
Elle pleure, elle me délaisse.

La première fleur du printemps
C'est moi, la marguerite blanche,
Je reste fraîche bien longtemps,

Gracieusement je me penche.
Mon toit, c'est le joli ciel bleu;
Mon palais, c'est une prairie;
Et pour me rapprocher de Dieu,
Au doux soleil je me marie.

JE VOUDRAIS MOURIR

ÉLÉGIE

Oui, je voudrais mourir ! Que fais-je sur la terre ?
Ma vie est un problème, un effrayant mystère
Expliqué seulement par le deuil, par les pleurs !...
Et chacun de mes jours est un jour de douleurs.

Oui, je voudrais mourir ! une lutte incessante
Sous ses coups répétés me retient frémissante.

Peut-on lutter encor quand faible comme moi
On a le cœur brisé d'amertume et d'effroi.

Oui, je voudrais mourir ! et je suis condamnée
A traîner ici-bas ma triste destinée !
A plier sous le joug d'ingrats ou de méchants
Sans qu'une voix, mon Dieu ! accompagne mes chants.

Une voix !... il en est une dont la puissance
Ranimerait mon âme à la douce espérance ;
Chaste félicité du plus candide amour,
Doux parfum de la fleur au matin d'un beau jour.

Mais, laissez-moi mourir ! Que fais-je sur la terre ?
Ma vie est un problème, un effrayant mystère
Expliqué seulement par le deuil, par les pleurs ;
Et chacun de mes jours est un jour de douleurs !

RÉPONSE

A M^{lle} BÉATRIX FRESSE-MONTVAL

Comme j'entends un rossignol au bois,
Comme j'écoute un doux son de hautbois
Ou du ruisseau le séduisant murmure,
Je viens d'ouïr votre suave voix,
Belle enfant à l'âme si pure.

Ces chastes mots sortis de votre cœur,
Ces frais parfums d'une aimable candeur
Ont pénétré dans mon âme ravie,
Et ce penser de poétique ardeur,
Comme un bon souvenir restera dans mon cœur.

Charmante jeune fille, ah ! parlez-nous encor ;
Faites vibrer les sons de votre harpe d'or ;
Aux accents inspirés du plus vertueux père,
Mêlez toujours, enfant, un gracieux accord,
Et de ses nobles chants soyez l'écho prospère.

A PROPOS

D'UN ACCIDENT ARRIVÉ A DES OUVRIERS

A l'étage dernier d'une haute maison ,
Où les murs sont construits ainsi qu'une cloison ,
Où la boue en ciment mêlée à quelque pierre ,
Doit faire un édifice à cent mètres de terre ,
Arrivent tour à tour de zélés travailleurs ,
Esclaves dévoués de durs entrepreneurs ,

Dont la cupidité fait toute la science,
Et qui, sans nul remords, sans nulle conscience,
Font du labeur du pauvre un croissant revenu...
— Mais suivons l'ouvrier au travail continu.

« Bénis soient le Seigneur et la vierge Marie,
« Nous avons terminé notre maçonnerie, —
« Dit le maître, — à toi, Pierre, à planter le drapeau. »
Et Pierre, l'ouvrier, court fixer le rameau.

Pauvre Pierre ! en quittant ce matin ta famille,
Ton jeune enfant riant, ton épouse, ta fille,
Tu leur disais : Je vais au travail jusqu'au soir
Et puis je reviendrai près de vous : au revoir !
Et ton gentil enfant, endormi dans sa couche,
Reçut bien doucement un baiser de ta bouche ;
Puis après tu passas de ta porte le seuil,
Sans songer que le soir on y verrait le deuil !

Mais des tristes humains le limon périssable
N'est ici bas, mon Dieu ! qu'un léger grain de sable !
Ce que veut le Seigneur nous ne le savons pas,
Nous formons des projets lorsque nos faibles pas
Sont arrêtés soudain par un ordre suprême ;

Et le ciel nous ravit à tout ce qui nous aime !
Le jour où l'on croit vivre on trouve le trépas !

Midi sonnait à l'horloge voisine
Et tu chantais, malheureux ouvrier ;
Ton dernier chant, hélas ! était un hymne
Que dit aussi le mourant nautonier.

O désespoir !... quels cris se font entendre !
Quel craquement sinistre, étourdissant,
Vient renverser et jeter sur la cendre
Vingt travailleurs, dont le corps frémissant
Reste écrasé sous la poutre sanglante !...
Pour les sauver, de tous lieux on accourt...
Mais des blessés la poitrine haletante
Ne fait ouïr qu'un gémissement sourd !

Déjà s'approche un médecin habile,
Et l'on découvre un lit hospitalier ;
Un magistrat ¹, perçant la foule, agile
Ouvre les bras au plaintif ouvrier.

1. M. Delessert, préfet de police, se promenait au Cours-la-Reine, près du lieu de l'événement ; il se rendit auprès des blessés et leur prodigua des soins.

Grand citoyen, dont la noble puissance
A pour devise : Aimer et protéger !
Sauveur du pauvre, ange de bienfaisance,
Il est partout où règne le danger.

Des compagnons au teint pâle, aux yeux sombres,
En cherchant un mourant, tâchent de le sortir
Du bois brisé, des funestes décombres,
Qui sous leur poids viennent de l'engloutir !
On le transporte, on pleure, on le rassure
En étanchant sa mortelle blessure.

Puis près de lui le ministre de Dieu,
Que l'on avait appelé du saint lieu,
Vient le bénir par sa douce parole ;
Et ses deux mains forment une auréole
Que tout martyr attend de l'Éternel,
En expirant pour la gloire du ciel !

Mais du mourant s'humecte la paupière,
Il dit tout bas : — Ma femme, mes enfants ! --
— Adieu pour lui soleil, hiver, printemps,
Ses yeux ne verront plus la céleste lumière !

En s'embaumant du parfum de la fleur,
Vers le Seigneur que son âme s'envole !
Elle a passé sur ce champ de douleur,
Comme à nos yeux passe l'oiseau qui vole.

PUISQUE VOLAGE EST MA PENSÉE

Puisque volage est ma pensée
Et mon esprit capricieux,
J'ai donc besoin d'être bercée
Par des songes délicieux.
Comme le tissu diaphane
Voile d'un sein blanc le contour,
J'aime qu'un astre sur moi plane
Toute la nuit et tout le jour.

Ce que j'aime, c'est l'harmonie
D'une voix d'ange dans les airs !
C'est du poète le génie
M'appelant à tous ses concerts ;
C'est une peinture joyeuse ,
C'est un mystérieux accord
Où mon âme sommeille heureuse
Aux doux sons d'une harpe d'or.

J'aime la prairie odorante ,
J'aime le doux son du hautbois ,
J'aime la lune transparente
Et le silence des grands bois.
J'aime la brise qui s'élève
Après le coucher du solcil ,
La rive embaumée où l'on rêve
L'amour, l'éternité, le ciel !

Ce que j'aime encor, c'est l'étude
Qui fait taire tous les ennuis ,
C'est une heure de solitude
Avec le silence des nuits ;
C'est aussi la douce prière
S'échappant de mon cœur pieux ,

Lorsqu'en pleurant je dis: Mon Père,
Tu reposes là dans les cieux !

J'aime le rayon qui colore
L'épi de nos jeunes moissons ;
J'aime la fleur qui vient d'éclore ,
Des oiseaux j'aime les chansons.
De la nature parfumée
J'aime la fraîcheur et l'éclat ;
J'aime d'une vaillante armée
Le cri de guerre et le combat.

Ce que j'aimerais mieux encore ,
C'est d'être à cheval et partir...
Puis passer comme un météore
Qui nous apparaît pour s'enfuir !
Quitter la France et ses rivages
Et l'ombre de ses peupliers,
Voler au pays des sauvages,
Me reposer sous leurs palmiers.

A MA SŒUR

LE JOUR DE SA FÊTE

Le pinceau du poëte , aux brillantes couleurs ,
Maintes fois a tracé les plus suaves fleurs ,
L'amarante, l'œillet, la rose et l'églantine
Ont uni leurs parfums à la blanche aubépine ;
Le lis, empreint de majesté ,
Se joignit bien souvent à la douce beauté

De la craintive violette ;
Et la timide paquerette ,
Sous l'herbe verte se cachant ,
Du poète inspira le chant.

Toutes les fleurs ont un mystère
Que sait deviner notre cœur ;
Celui de la simple bruyère
S'expliquera pour toi par un seul mot : Bonheur.

UN SOIR D'HIVER A LA CAMPAGNE

La nuit de ses lugubres ailes
Enveloppe tout le vallon ,
Et les étoiles infidèles
Ont fui , ce soir , notre horizon .
La pluie agite le vitrage ,
Le vent fait vaciller nos toits ,
Et les cris de l'oiseau sauvage ,
Seuls , retentissent dans les bois .

Au loin je vois une lumière...
Est-ce le signal du bonheur ?
Est-ce le phare du mystère
Qui viendrait éclairer mon cœur ?
Ah ! depuis longtemps je t'implore
Pour dissiper ma sombre nuit ;
Mais, hélas ! comme un météore
Il m'apparaît, puis il me fuit.

Non, rien ne vient parler à l'âme
Et rien ne peut charmer les yeux !
Ces lieux sont un foyer sans flamme,
Un nuage voilant les cieux !
Dans cette retraite assombrie
Par les frimas d'un long hiver,
J'implore la vierge Marie :
Qu'elle m'assiste en cet enfer !

MORT D'ALEXANDRE SOUMET

Ainsi qu'une colombe en la verte vallée ,
Ton âme vers les cieus hier s'est envolée !
Ton âme ! où rayonnait la sublime grandeur
Du poëte immortel et de l'homme de cœur.

LA PRIÈRE

A MA NIÈCE

Entends-tu ces accents, cette pure harmonie
Qui du parvis sacré s'élèvent vers les cieux?
C'est la prière, enfant, ce don si précieux
Que nous fit le Seigneur dans sa grâce infinie.

La prière est l'encens chéri de l'Éternel ;
A tes lèvres moins douce est la goutte de miel ;
C'est le chant matinal des oiseaux du bocage ;
C'est le vent qui frémit à travers le feuillage ;
C'est le parfum des fleurs qui monte vers le ciel.

Quand sur son front pâli par la souffrance,
De son enfant épiant les douleurs,
Une mère gémit les yeux baignés de pleurs,
La prière en son cœur ramène l'espérance.

Par elle, sans effroi, dans le jour des combats,
Le guerrier voit la mort qui plane sur sa tête.
Calme, le matelot, au fort de la tempête,
Voit l'abîme des mers s'entr'ouvrir sous ses pas.

Quand Dieu nous fait passer un instant sur la terre
Au milieu des périls que sème le destin,
Pour nous en garantir, sur ce rude chemin,
Il a mis près de nous l'espoir et la prière.

Et quand viendra l'instant terrible et redouté,
Prie encor, chère enfant, à cette heure funeste :
Ton ange descendra de la voûte céleste
Pour te conduire aux pieds de la Divinité.

RÊVERIE D'AUTOMNE

A MON NEVEU ÉDOUARD

La nature a perdu ses brillantes couleurs ;
Sur la terre il n'est plus ni verdure ni fleurs ;
Les arbres ont encore une feuille jaunie ,
Qui semble défier et le vent et la pluie ,
Mais qui dans un instant tombera sans pitié
Pour qu'un passant distrait la foule avec le pied !

Le jour est assombri ; sans percer le nuage
Le soleil, par moments, veut colorer la plage ;
Ses rayons affaiblis, en tombant sans chaleur,
Répandent sur la terre une douce pâleur !
C'est un amant qui fuit pour longtemps sa compagne,
Et qui la cherche encor vers une autre campagne !

On n'entend que le cri du hibou dans les bois,
Et la chauve-souris tourne au-dessus des toits ;
Elles ont émigré, nos chères hirondelles,
Sans laisser près de nous la trace de leurs ailes !
On ne les voit jamais où viennent les frimas...
Ah ! que ne puis-je aussi fuir vers d'autres climats !

Fuir aussi loin, mon Dieu ! que je perde la trace
Et du jour qui me luit, et du temps qu'il retrace ;
Fuir vers une contrée où le passé n'est plus,
Où douleur et regret sont des mots superflus !
Fuir où l'âme n'aurait qu'une seule pensée,
Où l'on s'isolerait de la foule insensée !

Vivre pour admirer la nature et le ciel !
Pour savourer de Dieu les parfums et le miel,

Pour le voir dans la fleur, dans les flots et sur l'onde,
Dans l'étoile du soir et dans tout ce qu'il fonde;
Vivre pour l'amitié, le seul trésor du cœur,
Qui nous donne parfois un rayon de bonheur !

JE VEUX TE PARDONNER

ÉLÉGIE

Tu m'as blessée et ma pauvre âme pleure !

Ignores-tu combien je dois souffrir ?

Sans te troubler tu quittas ma demeure .

Et ton absence, hélas ! me fait mourir .

Toi que j'aimais tant !... toi que j'aime ,

Mon seul amour, mon bien suprême ,

Pourquoi veux-tu m'abandonner?
Reviens, je vais mourir et veux te pardonner.

Viens réchauffer ma main déjà glacée,
Viens ranimer mon regard qui s'éteint,
Viens m'inspirer ma dernière pensée !
Viens colorer de ta lèvre mon teint.

Toi que j'aimais tant !... toi que j'aime .
Mon seul amour, mon bien suprême,
Pourquoi veux-tu m'abandonner?
Reviens, je vais mourir et veux te pardonner.

Viens, la sueur inonde mon visage,
Il est empreint d'un voile de pâleur ;
Reconnais-y la trace de l'outrage,
Vois, au travers, mon cœur et mon malheur.

Toi que j'aimais tant !... toi que j'aime,
Mon seul amour, mon bien suprême,
Pourquoi veux-tu m'abandonner?
Reviens, je vais mourir et veux te pardonner.

Viens ! je crois que la mort sommeille.
Et tu pourras me ranimer...
La mort fuira si l'amour veille !...

Reviens, je veux encor t'aimer.

O toi que j'aimais ! toi que j'aime,

Mon seul amour, mon bien suprême.

Pourquoi veux-tu m'abandonner ?

Reviens, je vais mourir et veux te pardonner.

A MON PÈRE

ÉLÉGIE

L'espérance et la terreur reposent ensemble
dans la poussière de la tombe.

LORD BYRON.

I.

O toi qui le premier fis germer dans mon âme
La belle poésie et sa pudique flamme,
Mon père bien-aimé, quitte un instant les cieux
Pour entendre ces vers, hommage humble et pieux,

Que t'adresse à genoux ta fille tant chérie ,
Celle que tu nommas du doux nom de Marie.

Ta fille, dont le cœur comprit si bien le tien ,
Frère ormeau qui déjà paraissait ton soutien ,
Alors que, jeune enfant, réveillée en sa couche
Par un tendre baiser que lui donnait ta bouche ,
Ses petits bras s'ouvraient pour effacer les pleurs
Qui sillonnaient ta joue au milieu des pâleurs.

Ta fille ! triste objet de ta sollicitude ,
Pour qui tu ressentais la vague inquiétude
Que donne à notre aurore un nébuleux lointain
Et dont la foudre suit le nuage incertain !
Ta fille, que le ciel t'envoya la première,
Ta fille, qu'en mourant tu nommas la dernière.

Avant l'âge où l'enfant comprend le mot : *raison* ,
Tu me dictais un verbe, une conjugaison ;
J'étais sur tes genoux à t'écouter, docile ,
Ta voix encourageait mon vouloir inhabile ;
Toujours avec douceur et profond sentiment
Tu venais éclairer mon faible jugement.

Pour me récompenser d'avoir été *bien sage* ,
Ensemble nous allions sur le bord du rivage ,
Ou sur le vert chemin qu'illustra Fénelon.
Là brillait ton esprit dans un doux abandon ;
Tandis que je cueillais des fleurs fraîches écloses ,
Tu fixais mes pensers sur les plus nobles choses.

Tu disais : Ici-bas, l'homme par ses méfaits
Se montre incessamment indigne des bienfaits
Que Dieu, dans sa bonté, dans sa toute-puissance,
Donne à tous les mortels en signe de clémence ;
Car, vois-tu, mon enfant, le Seigneur est amour :
Il nous aime, sachons l'aimer à notre tour.

Comme la feuille, l'homme tombe ,
Ajoutais-tu ,
Et rien ne surgit de la tombe
Que la vertu !

En m'indiquant partout la divine substance ,
Père, tu cimentas ma jeune intelligence ;
Puis tu me fis aimer tes auteurs favoris ,
Qui devinrent bientôt mes compagnons chéris.
Je fus l'objet d'amour de toute ta famille ,

Et ton bonheur était de me nommer ta fille.

Tu versas dans mon âme, ô maître harmonieux,
Une pensée intime, un éclair précieux,
L'idéale grandeur, charme qui nous enchante,
Écho sonore et doux, qui dans mon être chante,
Chaste amour qu'un poète accorde dans son cœur
Pour un hymne sans fin de joie ou de douleur.

Plus tard, tu me parlas haute philosophie ;
Hélas ! j'appris par toi le néant de la vie !
Terre, tu m'apparus dans ta fécondité ;
Mais au ciel seulement je vis l'immensité :
Le soleil de la foi vint dissiper le doute
Et tracer pour mon âme une immortelle route.

II.

Aurore de la vie, enivrant souvenir,
O vous, qui colorez d'un prisme l'avenir.
Qui répandez au loin sur l'onde fugitive
Les parfums que la fleur exhale sur la rive ;
Vous qui dans la tourmente abritez notre cœur.
Restez, restez en moi, sensitive langueur !

Sur le temps qui n'est plus jetez un voile sombre ,
Et de tous mes malheurs montrez à peine l'ombre ;
Un instant laissez-moi me recueillir encor !
Parcourant les feuillets de mon beau livre d'or ;
Ainsi que le soleil chasse bien loin la brise ,
J'éloigne un souvenir qui me tue et me brise.

Revenez , revenez , rêve de mes beaux ans !
Doux pensers d'avenir, mensonges trop rians !
Sortez tous de mon cœur en suave légende.
Et vous, parcz mon front, éphémère guirlande,
Oh ! rendez à mes traits le calme d'autrefois
Pour que mon père dise : *Oui, c'est toi que je vois !*

Prêtez-moi vos accords, ô ma harpe sonore !
Mon père aimait ma voix, je veux chanter encore ;
Votre corde en vibrant sous mes doigts incertains
Rendra peut-être un son de mes brillants matins !...
Mais à chanter, hélas ! mon âme se refuse,
Reprenez votre deuil, ô ma plaintive muse !

Voici venir le jour à l'horizon vermeil ;
Ce beau jour a des pleurs pour mon triste réveil.
Je vais quitter le toit de ma joyeuse enfance ,

Fière de l'incarnat de mon adolescence,
Adieu, séjour de paix, de mon printemps fleuri,
Je dois mou avenir à mon époux chéri.

III.

Quand je fus loin de toi, seule, ô mon tendre père !
Je te cachai mes maux en te disant : *J'espère !...*
Contre un cruel destin que pouvais-je opposer ?
Le silence ! et surtout en Dieu me reposer !
Tandis que je souffrais, tu souffrais davantage,
Tu tombais écrasé sous un affreux orage !

Le coup qui t'atteignit redoubla ma douleur,
Et je vis l'avenir entouré de terreur...
Alors, je veux te voir et confondre nos larmes,
En pleurant avec toi mes pleurs auront des charmes ..
Je revins !... oh ! ma plume ici devrait tarir ;
A pareil souvenir pourquoi ne pas mourir !

IV.

Tu m'attendais, hélas ! sur le seuil de ta porte ;
Lorsque je t'aperçus, mon âme se crut morte ;

Bien plus que mon regard, mon cœur te devina ;
Je fis un mouvement et mon front s'inclina !
Comment penser, mon Dieu ! qu'une grande souffrance
Puisse sur un mortel avoir tant d'influence !

On lisait le malheur sur tes traits amaigris ;
Tes yeux étaient voilés, tes cheveux étaient gris ;
Ainsi que pour prier, l'une à l'autre enlacées,
Tes pâles mains étaient de froidure glacées ;
En te tendant les bras, je me pris à pleurer,
Puis sur ton noble sein je courus me serrer.

Et bientôt tous les deux dans une plainte amère,
Notre penser vola vers la plus tendre mère !...
Qu'il était triste et doux ce moment solennel !
Tu comblas les élans de l'amour paternel.
Au milieu des sanglots, nos larmes redoublèrent,
Et tout bas saintement nos deux âmes prièrent.

Ce doux ruisseau de pleurs fut à peine tari,
Qu'il fallut m'éloigner, ô cœur toujours mari !
Dans mes embrassements je te fis la promesse
De revenir demain te prouver ma tendresse ;
Et tous les jours ainsi je devais te revoir

Le matin, pour ne plus te quitter jusqu'au soir..

Pendant deux mois entiers, toujours devançant l'heure,
Je te trouvais tremblant au seuil de ta demeure,
Me disant : *Je craignais que tu ne vinsses pas*
Aujourd'hui, chère enfant, te jeter dans mes bras !
Et puis en souriant : *Vois, je ne suis plus triste,*
Près de toi, penses-tu que ma douleur subsiste ?

Je voyais ton beau front redevenir serein...
Mais bientôt il tombait des larmes sur ton sein ;
Tu presentais, mon Dieu ! le malheur effroyable
Qui devait pour jamais me rendre inconsolable.
Une heure bien fatale encore allait sonner :
L'heure de mon départ !... Je dus t'abandonner.

Trop cruel souvenir qui m'opresse et me tue ;
Avant de te quitter, j'étais triste, abattue ;
Mais toi, mon noble ami, ta résignation
Rappela mon devoir et ma soumission.
Je te fis mes adieux... Le jour pointait à peine...
Mes sanglots étouffés comprimaient mon haleine :

Je marchais près de toi, chère âme, mon soutien ;

Mon bras était posé faiblement sur le tien ;
Tu t'arrêtas bientôt, une douce auréole
Illumina ton front, et j'entends ta parole :
Mon enfant, me dis-tu, garde mon souvenir,
Ton père pour jamais veut ici te bénir !

Et plaçant tes deux mains sur ma tête baissée ,
Tes yeux vers le Seigneur portèrent ta pensée !
Quand pour ta pauvre enfant ton cœur forma des vœux ,
Ta bouche se posa trois fois sur ses cheveux.
J'étais au désespoir , et comme toi tremblante ;
A ton dernier adieu l'on m'emporta mourante.

V.

Huit jours, mon Dieu ! huit jours n'étaient point terminés,
Que l'effroyable mort, de ses bras décharnés ,
T'attendait au chevet de ton lit de souffrance.
La cruelle ! bientôt profita de l'absence !
Si j'avais été là, peut-être par pitié
Pour ma vive douleur, elle t'eût oublié !

Mais non , tu m'aurais dit : Je veux quitter la terre ,
J'ai trop souffert, enfant , dans ce lieu de misère !

Laisse emporter mon corps, mon âme volera
Vers le ciel, où la tienne un jour arrivera ;
Ne pleure pas sur moi, le Seigneur me rappelle
Dans son séjour de paix et de gloire éternelle.

A LA VIERGE

Belle Marie ,
Brise chérie ,
Parfum des cieux ,
Ah ! viens sans voile ,
Brillante étoile ,
Guider mes yeux .
O fleur que j'aime ,
Mon bien suprême ,
Mon seul bonheur ,

Source de vie
Qui purifie,
Reçois mon cœur.

Verte prairie
Toujours fleurie
Dans les hivers,
Vive lumière,
Toi seule éclaire
Notre univers.

Toujours mon rêve
D'amour s'élève
Jusques à toi !
Divine essence,
Par ta puissance
Protège-moi.

Vierge chérie,
Sur moi, Marie .
Plane aujourd'hui ;
Je suis ta fille,
Toi, ma famille
Et mon appui.

Ton auréole
Et ta parole,
Viennent à nous !
Ton saint mystère,
Sur cette terre,
Nous bénit tous.

Et quand tout passe,
Que tout s'efface
Du monde entier,
Ma belle aurore,
Éclaire encore
Mon noir sentier.

Puis, près des anges.
Des saints archanges,
Appelle—moi...
Et que la flamme
De ma pauvre âme
Brûle pour toi !

Ce livre ne saurait avoir un meilleur épilogue que ces vers adressés à l'auteur par M. Fresse-Montval, éloquent professeur, savant traducteur d'*Hésiode*, et que ceux de sa fille, jeune muse, si bien initiée par lui aux secrets de l'érudition et de la poésie..

A M^{ME} PLOCQ DE BERTIER

AU SUJET D'UN COURS SUR LES SIBYLLES ANTIQUES

PROFESSÉ A L'ATHENEE ROYAL DE PARIS

Par M. Fresse-Montval

Muse moderne, à vous les sibylles antiques
S'adressent aujourd'hui,
Pour que votre présence à leurs nobles cantiques
Accorde un noble appui.

Elles erraient jadis dans l'orageuse foule ,
 Sans aide ni support ;
Leur esquif , que des mers battait souvent la houle ,
 S'égarait , sans qu'un bord
Eût ouvert à leur mât , où la voile s'enroule ,
 Son anse , ni son port ;
Fortes , elles chantaient , bravant de la tempête
 Le courroux mugissant ,
Et souriaient au flot qui laissait sur leur tête
 Son écume en passant .

Leurs concerts s'adressaient au royaume , à la ville ,
 Au prince , au citoyen ,
A ceux qu'armait la guerre étrangère ou civile ;
 Et leur docte entretien ,
Au désastreux esprit d'une influence hostile
 Substituait le sien ;
Leur parole souvent frappait comme la foudre ,
 Brillait comme l'éclair ,
Et , sous ses coups tonnans , faisait mordre la poudre
 A l'orgueil le plus fier .

Maintenant leur renom , par de lointains mirages ,
 A peine retenu ,

N'est que le son transmis par l'écho des vieux âges,
Jusqu'à nous parvenu,
Ou que de vains reflets, fugitives images
D'un passé méconnu.

Ah ! soyez moins sévère aux sibylles antiques,
Et venez aujourd'hui,
Musc des temps nouveaux, à leurs nobles cantiques
Prêter un noble appui.

Venez donc, vous chez qui la parole révèle
De sublimes élans, de célestes pensers,
La foi des anciens jours, la science nouvelle,
Et des rayons ailleurs pour toujours éclipsés.

Venez, prêtez l'oreille à l'accord des sibylles,
Qui des temps reculés ressuscitaient la Foi ;
A l'homme elles laissaient des sciences stériles
Pour proclamer de Dieu les desseins et la loi.

Si l'enfant qui grandit, le vicillard qui succombe,
Si le printemps qui charme et l'hiver qui flétrit,
Si l'espoir du berceau, si le deuil de la tombe,
Si tout ce qui s'éteint, si tout ce qui fleurit,

N'est dépourvu d'attraits, ni privé d'harmonie,
Mais, poëme vivant qu'on ne lit pas en vain,
Inspire votre cœur, parle à votre génie,
Comme un son renvoyé par un écho divin :

Vous prêterez l'oreille à l'accord sibyllique,
Où vient se réunir, sous l'œil de l'Éternel.
Le chant génésiaque à l'apocalyptique,
Et le monde innocent au monde criminel !

A M^{ME} PLOCC DE BERTIER

Par M^{lle} Fresse-Montval

Merci de vos doux chants, fille de l'harmonie.
Ils sont de votre foi le garant et l'honneur ;
La poésie en eux, à l'espérance unie,
Nous embaume d'amour, de joie et de bonheur.

Merci de vos doux chants ; leur aimable langage
Inspire à notre cœur et l'amour et la foi ;
D'un immortel espoir ils sont pour nous le gage,
Et de la charité nous font chérir la loi.

Merci de vos doux chants, et souffrez qu'en échange
Une lyre inconnue associe à vos vers
D'un cœur reconnaissant la modeste louange,
Humble et timide hommage à vos nobles concerts.

FIN.

TABLE

	Pages.
Les Hirondelles.— Introduction.....	1
Stances à Dieu.....	4
Visite de S. A. R. le comte de Paris au Musée d'Artillerie.....	8
La Femme et la Fleur.....	18
Pendant et après l'Orage.....	20
Un Soldat.....	23
Retour au Village.....	25
Une Histoire.....	28
Mon doux Ramier, réveille-toi.....	33
Honneur et Or.....	35
La Rose et la Marguerite.....	37
Leur Ame s'envola.....	42
Une illustre Veuve.....	44
Viens encillir des Bluets.....	46
L'Apparition.....	48
Hymne au Soleil.....	50
Le Bal.....	52
Pensées sur la Mort.....	55
A un Mari inconstant.....	60
Malheur.....	62
La Jeune Mère mourante.....	64
Contraste.....	67
A ma dernière Illusion.....	70
Un beau Soir.....	72
Regarde ton Miroir.....	76
Adieux à ma Campagne de B***.....	78
Regrets à mon Chapeau.....	80
A des Violettes.....	83
Attentat (du 29 Juillet 1846).....	86
L'Hiver a fui.....	89
Un Souvenir pour Elle.....	91
L'Alouette.....	94
Plus d'Espérance.....	96
La Brise.....	98
Légende.....	100
Pauvre Pierre.....	108
Si j'étais.....	112

	Pages
Courage, beau marin.....	115
A une Hirondelle.....	117
A deux Sœurs grises.....	119
Le Rossignol et la Fauvette.....	121
Le Navire.....	128
C'est en vain.....	131
A mes Oiseaux.....	132
Espérance en Dieu.....	134
Reste toujours.....	137
Retour.....	139
Une Pauvre femme.....	140
Vivre pour toi.....	147
Foi.....	149
Départ des Hirondelles.....	152
Tristesse.....	154
Que reste-t-il de lui.....	157
Un Bon fils.....	159
J'y pense toujours.....	166
Un Voyage.....	168
Le Tabac.....	172
Un Nid de fauvette.....	174
Tu pars.....	176
A ma Chatte.....	179
Une Partie de chasse.....	181
Regrets.....	185
L'Enfant du Ciel.....	187
Le Monde.....	189
La Marguerite des Prés.....	192
Je voudrais mourir.....	195
Réponse à mademoiselle Fresse-Montval.....	197
A propos d'un accident arrivé à des ouvriers.....	199
Puisque volage est ma pensée.....	204
A ma sœur le jour de sa fête.....	207
Un Soir d'hiver à la campagne.....	209
Mort d'Alexandre Soumet.....	211
La Prière.....	212
Réverie d'automne.....	214
Je veux te pardonner.....	217
A mon père.....	220
A la Vierge.....	230
A madame Ploq de Bertier, par M. Fresse-Montval.....	233
A la même, par mademoiselle Fresse-Montval.....	237